JOURNAL

DES SAVANTS.

ANNÉE 1867.



PARIS.

IMPRIMERIE IMPÉRIALE.

M DCCC LXVII.

JOURNAL

DES SAVANTS.

JANVIER 1867.

Le livre de Marco Polo, citoyen de Venise, etc. publié d'après trois manuscrits inédits de la Bibliothèque impériale de Paris, par M. G. Pauthier, Paris, Firmin Didot frères, 1865, grand in-8°, 2 parties, CLVI-831 pages, avec une carte spéciale de l'Asie.

PREMIER ARTICLE.

La réputation, déjà si grande, de Marco Polo doit gagner encore à la savante publication que vient de lui consacrer M. G. Pauthier; et l'on peut croire que, par cette édition, préférable de beaucoup à toutes les autres, le voyageur vénitien conquerra définitivement une estime et une confiance qu'on lui a quelquefois contestées, et qu'on ne pourra plus désormais lui refuser à aucun titre. La rédaction que donne le laborieux éditeur, d'après trois manuscrits de la Bibliothèque impériale de Paris, est infiniment plus élégante et plus correcte qu'aucune des précédentes; et elle semble en même temps la plus authentique. On y suit avec aisance la pensée de l'auteur, et cette lecture facile ne contribuera pas peu à en faire apprécier tout le mérite. Le livre est très-bien composé; le plan s'en déroule avec une clarté qu'on n'est guère habitué à trouver dans les œuvres du moyen âge, et qui fait d'autant plus de plaisir qu'elle est moins attendue. Marco Polo a préféré notre langue pour conserver les souvenirs de ses longs voyages, et la netteté de son esprit est en un complet accord avec les qualités propres à l'idiome dont il se sert.

M. G. Pauthier ne s'est pas borné à reproduire cette excellente rédaction; il l'a, de plus, enrichie de toutes les notes qui peuvent éclaircir les difficultés du fond, subsistant même sous la forme la plus accomplie. Dans l'immense parcours qu'a suivi Marco Polo pour se rendre aux extrémités de la Chine, et pour en revenir par terre et par mer, il a nécessairement nommé une foule de lieux, qu'il a pour la plupart personnellement visités, et dont le reste lui a été connu par ouï-dire. L'identification de ces noms très-nombreux, défigurés, et insolites à des oreilles européennes, était chose ardue; et c'est là le point auquel s'est plus particulièrement appliqué M. G. Pauthier. Pour réussir dans ce travail pénible mais essentiel, il fallait la connaissance de plusieurs langues fort peu répandues et surtout celle du chinois. Il n'y a que les juges spéciaux en cette matière qui puissent prononcer avec autorité sur les identifications que propose M. G. Pauthier; mais elles sont, en général, d'une telle évidence, grâce à tous les secours fournis par les documents officiels de l'Empire du Milieu, que le doute ne paraît plus possible. Quand il y a coïncidence entre les données des auteurs chinois et celles de Marco Polo, ce serait un scepticisme par trop exigeant que de vouloir encore les révoquer en doute; les témoignages allégués par M. G. Pauthier, antérieurs ou postérieurs, sont si multipliés, que l'incertitude se renferme dans des limites de plus en plus rétrécies; et, en supposant que M. G. Pauthier n'ait pas encore fait tout ce qu'on peut se promettre, il a certainement fait beaucoup plus qu'aucun de ses prédécesseurs dans cette voie épineuse. Il faut ajouter qu'outre le contrôle des études chinoises, l'exactitude de Marco Polo a encore pour elle les relations géographiques les plus récentes, qui confirment chaque jour tout ce qu'il avait le premier appris à l'Europe étonnée et même incrédule. Nous sommes encore assez loin de connaître comme nous le voudrions cette partie de notre globe; et les mœurs des peuples qui l'habitent, mieux étudiées, nous préparent sans doute encore bien des surprises. Mais, à mesure qu'on les observe davantage, nous voyons que le voyageur vénitien ne nous a pas trompés, et qu'il ne s'est pas souvent trompé lui-même.

Enfin, Marco Polo n'est pas seulement exact et véracе pour la géographie et pour les événements historiques; il l'est même pour un certain ordre de faits qui, jusqu'à ces derniers temps, passaient pour fabuleux, et qui se sont vérifiés, d'une façon merveilleuse, par des découvertes contemporaines. On peut espérer que d'autres faits qui restent encore incertains se justifieront également. D'ailleurs on ne doit pas s'attendre à ce qu'un voyageur qui a vu tant de choses dans des pays si

profondément troublés, si nouveaux, si extraordinaires, n'ait jamais, soit dans ce qu'il a entendu, soit dans ce qu'il a vu de ses propres yeux, commis d'erreurs. Mais, tout compris, il n'y a personne parmi les voyageurs célèbres qui, dans des circonstances analogues, en ait moins commis, et qui ait réuni au même degré l'intelligence, le courage et la conscience indispensables pour en si peu commettre. Avec Marco Polo, le proverbe est en défaut, bien qu'il ait semblé trop longtemps lui être applicable; et le brave Vénitien a beau venir de loin, il ne profite pas d'un privilége dont il n'a que faire pour intéresser les lecteurs.

Je ne veux pas dire cependant que son récit, même avec toutes les qualités que je lui accorde, soit absolument ce qu'on exigerait d'un voyageur de nos jours. En toutes choses, et surtout dans les sciences dont les progrès ne s'accomplissent que par des observations accumulées, il faut tenir le plus grand compte des temps. Strabon est un géographe admirable; et cependant que de choses il ignore! Que de lacunes ne peut-on pas signaler dans son œuvre, tout admirable qu'elle est! Strabon en est-il pour cela moins grand? Il faut avoir la même équité et la même indulgence pour un homme qui voyage, au XIII[e] siècle de notre ère, dans des contrées qu'aujourd'hui même il est si difficile de traverser et de connaître sur place. Maintenant que les sciences accessoires à la géographie possèdent tant d'instruments et de ressources précieuses; maintenant que les méthodes d'observation en tout genre sont supposées à la portée de tout le monde, on demande beaucoup aux voyageurs, et l'on est en droit de leur beaucoup demander. Mais il ne faut pas transporter ces exigences sévères à six cents ans en arrière; et, l'époque étant donnée, c'est à cette mesure qu'il faut rapporter les louanges ou les critiques.

Considéré à ce point de vue, surtout dans l'édition tant améliorée que nous devons au zèle de M. G. Pauthier, Marco Polo est, sans contredit, un des hommes dont la mémoire doit vivre avec le plus d'éclat dans les annales de la science géographique. Par une exagération d'enthousiasme peut-être un peu forte, on a voulu placer « son modeste nom « entre celui d'Alexandre, vainqueur et explorateur belliqueux de l'Asie, « et celui de Christophe Colomb[1]. » Sans lui assigner une gloire tout à fait aussi retentissante, on peut trouver qu'à bien des égards, quoique dans un rang plus humble, il est supérieur à ceux qu'on lui donne pour

[1] M. Walckenaër, article sur Marco Polo dans la *Biographie universelle*, et aussi *Histoire générale des voyageurs*, 1826, t. I, p. 52.

émules. Alexandre est avant tout un conquérant; seulement l'élève d'Aristote n'oublie pas les droits de la science au milieu de ses courses aventureuses. Colomb est un homme de génie qui, par son courage et sa persévérance imperturbables, a découvert une moitié du globe; mais il n'a pas observé pendant un quart de siècle les pays où il avait abordé après tant de luttes et tant d'épreuves. Marco Polo est le voyageur dans la réelle acception du mot, bien qu'il le soit par occasion, comme on l'était alors. Conduit fort jeune par des spéculations de commerce dans des régions lointaines et immenses, il les étudie avec la plus rare sagacité; et, à son retour dans la patrie, il raconte naïvement, quoique avec la réserve d'un diplomate, ce qu'il a vu et ce qu'on lui a dit en Asie. C'est une des narrations les plus attachantes, les mieux faites et les plus instructives. Le commerçant vénitien ne pense pas à devenir un auteur; mais ceux qui l'interrogent y pensent pour lui; et c'est en cédant à leurs instances qu'il se détermine à faire écrire pour eux tout ce qui les a tant de fois ravis dans sa bouche.

Ce fut longtemps une question de savoir dans quel idiome Marco Polo avait d'abord rédigé son voyage, ou, du moins, ce qu'il en voulait divulguer au public. Ramusio, de Venise comme lui, et qui a rendu son nom fameux en publiant, au milieu du XVIe siècle[1], une des meilleures collections de voyages, a prétendu que Marco Polo avait d'abord dicté son livre en latin à un nommé Rustigielo; que ce premier texte avait été traduit en langue italienne vulgaire, et que c'était sur cette traduction que Pipinus de Bologne avait refait une traduction latine en 1320, du vivant même de Marco Polo. Tout au contraire, Grynæus, qui, vingt ans avant Ramusio, avait publié dans son *Novus orbis*, collection de voyages, une traduction latine différente de celle de Pipinus, soutenait que l'auteur avait d'abord écrit dans sa langue maternelle, en vénitien. Ces deux opinions, également vraisemblables, ne se fondaient sur aucune preuve décisive, et le problème restait sans solution, lorsqu'en 1827 M. le comte Baldelli Boni, donnant une très-belle édition du *Il Milione* de Marco Polo[2], vint trancher le débat d'une manière presque complète. La traduction italienne dont se servait le nouvel édi-

[1] Ramusio ou Ramnusio (Jean-Baptiste), après avoir été chargé de missions importantes à l'étranger, était devenu secrétaire du Conseil des Dix. Sa collection de voyages, intitulée *Navigations et Voyages*, parut de 1550 à 1556, et elle eut un très-grand succès; elle a même aujourd'hui encore beaucoup de valeur. L'auteur était remonté jusqu'aux voyageurs de l'antiquité, avant d'arriver à ceux de son temps. — [2] L'édition du comte Baldelli Boni a paru à Florence, en 1827-1828, 4 vol. in-4°; elle est précédée de prolégomènes intéressants et très-développés.

teur était de 1309 tout au moins, l'auteur de la copie étant mort cette année même. Cette date était incontestable; mais, en comparant le texte italien avec le texte en vieux français donné en 1824 par la Société de géographie de Paris, M. le comte Baldelli Boni constata que son texte italien n'était qu'une traduction du texte français, encore plus ancien qu'elle. Les arguments qu'il fournissait étaient décisifs : les fautes trop visibles de la traduction italienne laissaient apercevoir la leçon originale, sur laquelle il n'y avait point à hésiter. Ainsi la rédaction française avait dû être composée entre l'année 1295, date du retour de Marco Polo à Venise, et l'année 1309, date de la version italienne, que M. le comte Baldelli reproduisait, tout en reconnaissant loyalement qu'elle n'était pas la rédaction primitive.

Après cette démonstration, il fut à peu près avéré que le voyageur avait employé la langue de notre pays pour communiquer au monde ce qu'il savait de l'Asie; et cette opinion peut désormais passer pour acquise à l'érudition [1]. Tous ceux qui, depuis M. le comte Baldelli Boni, ont pris part à la discussion, ont été unanimement de cet avis, qu'ils fussent eux-mêmes Français, ou Italiens ou Anglais. MM. Paulin Pâris (1833) et d'Avezac (1839) sont d'accord avec MM. Hugh Murray (1844), Thomas Wright (1854) et Vicenzo Lazari (1847). C'est une gloire de plus pour notre vieil idiome; et à Brunetto Latini, avec bien d'autres, il faut joindre son contemporain Marco Polo, qui a cru, comme lui, que « ceste parleure était plus délitable et commune à plus de gens. »

Mais toute difficulté n'était pas encore écartée. Il fallait arriver à des preuves encore plus précises, et savoir en détail, s'il se pouvait, quand et comment le récit du voyageur avait été mis tout d'abord par lui sous forme française. C'est là ce que nous apprend aussi positivement que possible la rédaction publiée par M. G. Pauthier. Elle est précédée d'une préface, ou, comme le dit très-bien M. G. Pauthier, d'un certificat d'origine, dans lequel nous trouvons les renseignements suivants :

« Monseigneur Thiébault, chevalier, seigneur de Cépoy, requit le

[1] Il paraît que, dès le milieu même du XIVe siècle, c'est-à-dire vingt ou trente ans après la mort de Marco Polo, c'était une tradition admise qu'il avait rédigé en français le récit de ses voyages. M. D'Avezac (*Bulletin de la Société de géographie*, août 1841, pages 117 à 120) cite un passage de la chronique de Jehan le Long, d'Ypres, évêque de Saint-Bertin, où il dit expressément que Marco Polo « librum « in vulgari gallico composuit. » Voir le 3e volume du *Thesaurus novus anecdotorum* de dom Martène et dom Ursin Durand. Ce passage est certainement fort curieux, mais il n'est pas absolument péremptoire, puisque cette assertion est dénuée de preuves.

« sire Marc Pol, bourgeois et habitant en la cité de Venise, de lui don« ner copie de son livre. Le dit sire Marc Pol y consentit volontiers; « et pour l'honneur et révérence de très-excellent et puissant prince « Monseigneur Charles, fils du roi de France et comte de Valois, il « donna et bailla au dessus dit seigneur de Cépoy la première copie « qui eût été faite de son dit livre, fort content qu'il fût porté et an« noncé es nobles parties de France. Cette copie fut en effet apportée « en France par le seigneur Thiébault; mais, après son décès, qui survint « bientôt, ce fut son fils aîné qui en fit faire une première copie à son « très-cher et redouté seigneur monseigneur de Valois. Plus tard, il en « donna aussi d'autres copies à ses amis qui l'en ont requis. »

Puis, comme si les détails précédents ne suffisaient pas, la préface ajoute en terminant que « cette copie fut baillée dudit sire Marc Pol au « dit seigneur de Cépoy, quand il alla en Venise pour monsieur de « Valois et pour l'impératrice sa femme, vicaire général pour eux deux « en toutes les parties de l'empire de Constantinople. Ce fut fait l'an de « l'incarnation mille trois cent sept, au mois d'août. »

Cette préface si importante se trouve dans deux manuscrits : l'un de de la Bibliothèque impériale de Paris (anc. 10270; fr. 5649, petit in-4° vélin); l'autre de la bibliothèque de Berne, provenant de Bongars, le conseiller calviniste de Henri IV, et l'auteur du recueil des historiens des croisades intitulé : *Gesta Dei per Francos.*

Mais ce n'est pas tout. Ce certificat d'origine n'émane que de la famille de Cépoy, cherchant à bien établir l'authenticité de son exemplaire et des copies qu'elle en a données ou laissé prendre. Mais voici le témoignage de Marco Polo lui-même. En tête de la rédaction qu'il remet au seigneur de Cépoy pour le frère du roi de France, se trouve un prologue où l'auteur, tout en parlant de lui-même à la troisième personne, déclare les intentions dans lesquelles il publie son livre; il ne veut pas perdre pour lui ni pour les autres le fruit de ses observations, qui n'ont pas duré moins de vingt-six ans. Pendant qu'il demeurait en la prison de Gênes, il a fait composer (*retraire*) cet ouvrage par Rusta Pisan (Rusticien de Pise), qui était aussi prisonnier; et cela se passait en l'an 1298 de l'incarnation du Christ.

Avec cette préface de la famille de Cépoy, et avec ce prologue écrit sous les yeux de Marco Polo, tout devient d'une entière clarté; tout se comprend et se classe on ne peut mieux. Rentré dans sa patrie après cette longue absence, le voyageur, jeune encore, et qui n'avait guère que quarante-cinq ans, avait pris part aux affaires publiques; et, en bon citoyen, il assistait à la bataille navale de Curzola, que les Vénitiens

perdirent contre les Génois dans l'Adriatique. Fait prisonnier, comme l'amiral Dandolo, il fut amené et retenu à Gênes, avec tous les égards qui lui étaient dus. C'est pendant cette captivité, que, en rapport avec Rusticien de Pise, il lui dicta, en 1298, une première rédaction française, qui est sans doute celle qu'a publiée la Société de géographie de Paris, pour inaugurer, en 1824, le premier volume de son recueil. L'écrivain auquel s'adressait Marco Polo avait quelques droits à cette confiance. D'après ce que nous en apprend M. Paulin Pâris, Rusticien de Pise s'était fait déjà connaître pour avoir compilé et réuni toutes les histoires de la Table ronde, disséminées jusque-là en une foule d'ouvrages particuliers. « Ce grand travail, dit M. Paulin Pâris, donne l'idée « d'un homme habile dans les secrets de la langue romane française. » Rusticien de Pise avait, en outre, rédigé en français des romans de chevalerie, qui ont été imprimés, *Gyron le courtois et Méliadus de Léonnoys.* Il paraît que le roi Henri III d'Angleterre, protecteur passionné des poëtes anglo-normands, goûtait vivement les œuvres de Rusticien, à qui, dit-on, il fit présent de trois superbes châteaux. Il était donc assez naturel que Marco Polo s'en rapportât à un secrétaire si exercé et si bien apprécié de son temps.

Cependant cette première rédaction ne paraît pas avoir complétement satisfait le voyageur intelligent. Le style de Rusticien de Pise, si l'on en juge par l'édition de 1824, est, sous plus d'un rapport, peu digne du renom de l'auteur. Les fautes grammaticales y abondent; il est plein d'italianismes; et, s'il était tant estimé par un prince anglais, il l'aurait été probablement beaucoup moins par les esprits cultivés tels qu'il s'en trouvait à la cour de France. Peut-être Marco Polo ne savait-il pas assez le français pour sentir ces différences; mais des yeux plus clairvoyants l'en firent apercevoir; et, rendu à la liberté, il fit refaire à Venise une rédaction plus correcte, pour qu'elle pût être offerte à la curiosité d'un prince de sang royal, Charles de Valois, frère de Philippe le Bel, et dont le fils fut le chef de la branche qui porte son nom[1]. De là cette copie remise par Marco Polo au seigneur de Cépoy, qui se trouvait à Venise en 1305, et qui y jouait un assez grand personnage.

Le chevalier Thiébault, seigneur de Cépoy, avait été envoyé auprès de la république de Venise pour y traiter une affaire de quelque conséquence. Le comte Charles de Valois avait épousé en secondes noces

[1] Charles, comte de Valois, était le troisième fils de Philippe le Hardi. Son fils Philippe succéda, en 1328, à Charles le Bel, et fut le premier roi de la branche dite des Valois.

Catherine de Courtenay, petite-fille de Baudoin II, qui avait hérité du vain titre d'impératrice de Constantinople. Il y avait déjà plus de quarante ans que les Grecs avaient repris Constantinople sur les Latins usurpateurs et perfides. Michel Paléologue avait chassé l'infortuné Baudoin, qui s'était réfugié en France, où il avait dû vendre, pour pouvoir vivre, son marquisat de Namur au roi. Mais on ne renonce pas si vite à l'espoir d'une couronne, même quand elle est aussi peu tentante que celle de l'empire grec du XIIIe siècle; et le comte de Valois avait chargé le seigneur de Cépoy de suivre dans le Levant ses droits, qui n'étaient pas plus mauvais que tant d'autres. C'était là ce qui avait amené Thiébault à Venise; et, s'il y avait quelque chance à risquer, c'était avec l'aide de la République qu'on pouvait recommencer l'entreprise. Outre le rôle si glorieux et si lucratif que Venise avait joué durant toutes les croisades, elle avait eu avec Pierre de Courtenay des rapports plus étroits qu'avec aucun prince. Quand il était parti en 1216 pour conquérir sa capitale, qui formait à peu près tout son empire, une flotte vénitienne avait dû transporter ses troupes. Plus tard, lorsque Baudoin II avait repris ces projets insensés, Venise l'y avait aidé en recevant en gages, pour les sommes qu'on avançait assez imprudemment, la fameuse couronne d'épines, beaucoup de morceaux de la vraie croix, et d'autres reliques, que saint Louis racheta pour la Sainte-Chapelle de Paris. Ainsi la famille de Courtenay avait toujours maintenu ses prétentions, et elle pouvait se flatter de les réaliser un jour, si la couronne de France et Venise voulaient bien la soutenir.

Parmi les hommes qui pouvaient servir les desseins du seigneur Thiébault, Marco Polo devait être consulté un des premiers. Non-seulement il venait de s'illustrer par un voyage dont Venise, l'Italie entière et l'Europe s'entretenaient; non-seulement il avait parcouru plusieurs parties de l'empire que convoitait Charles de Valois; mais, en outre, sa famille avait établi dans tous ces parages de vastes relations de commerce; elle avait une maison à Constantinople; elle en avait une à Soldaïa ou Soudach sur les bords méridionaux de la Crimée; et elle devait avoir des agents ou des correspondants partout où il était de quelque utilité d'en entretenir. Joignez à cela l'expérience diplomatique de Marco Polo acquise dans les missions les plus périlleuses, et la longue habitude des affaires que les peuples peuvent avoir entre eux. Marco Polo, ministre de l'empereur de Chine et le servant dans les négociations secrètes, ressemblait, à plus d'un égard, au seigneur Thiébault, fondé de procuration d'un prétendant ambitieux. La liaison était toute naturelle; et, d'après ce qu'on peut juger du caractère aimable et bienveillant du voyageur,

il est probable que ses qualités personnelles provoquèrent une amitié qui, de part et d'autre, ne pouvait être qu'agréable et utile.

Voilà donc deux rédactions du livre de Marco Polo : l'une qui est inférieure, de 1298; l'autre de 1307, qui est très-supérieure. Il suffit de jeter les yeux sur les deux pour se convaincre que la seconde vaut infiniment mieux que la première. La distance même est si grande, bien que l'intervalle de temps ne soit que de huit années, qu'il est difficile de s'expliquer des divergences aussi profondes de langage, autrement que par une variété de dialectes. La rédaction remise à Thiébault de Cépoy est du français proprement dit, tandis que la rédaction de Rusticien de Pise est du picard mêlé de normand[1]. Mais je ne veux pas entrer dans ces questions délicates, et je les laisse aux maîtres, nos confrères, dont la science consommée les a si bien élucidées[2]. Je me borne donc, avec M. Paulin Pâris, à trouver que la version de 1307 l'emporte de beaucoup sur la précédente de 1298, et à me féliciter avec lui que le vœu qu'il exprimait, il y a quinze ans[3], ait été réalisé par M. G. Pauthier. Il n'est pas à regretter que nous ayons le texte de Rusticien; mais il était vraiment regrettable que celui de Thiébault de Cépoy se fît tant attendre, du moment qu'on en savait la haute valeur.

Mais ce n'est point à de simples variantes d'expressions, ni même à une différence de dialectes que se bornent les dissemblances entre les deux rédactions. Celle de 1298 est plus étendue que l'autre; et c'est là ce qui avait déterminé, en 1824, la préférence de la Société de géographie de Paris[4]. Elle se termine par vingt-sept chapitres qui manquent dans la rédaction de Thiébault. Ces chapitres, qui sont incontestablement authentiques, se rapportent exclusivement aux Mongols de Perse, depuis la fin du règne d'Argoun-Khân jusqu'à celui de Houlagou, de Baïdou et de Ghazan. Ces détails, quoique d'une exactitude remarquable, n'offrent pas un vif intérêt[5]; et Marco Polo a pu les retrancher

[1] Ainsi la rédaction de Rusticien dit fréquemment la *cose* ou la *couse* pour la chose; *cascune* pour chacune; le *plain* pour la plaine, etc. Voir l'ouvrage de M. G. Fallot sur les dialectes du XIIIe siècle, 1839, page 465, et M. G. Pauthier, Introduction, page 91. — [2] Voir l'*Histoire de la langue française* par M. E. Littré, tome I, page 12, où il a marqué si fermement les différences de la langue d'oil et de la langue d'oc, du français, du picard et du normand. — [3] M. Paulin Pâris s'est occupé, à deux reprises spéciales, de Marco Polo dans le *Bulletin de la Société de géographie de Paris*, tome XIX, 1833, p. 23-31, et dans une lecture devant les cinq académies de l'Institut, 25 octobre 1850. — [4] Voir la préface de l'édition de la Société de géographie de Paris, p. 46. — [5] M. G. Pauthier conjecture avec grande vraisemblance que Marco Polo tenait tous ces renseignements de Raschid-ed-dîn, le fameux historien des Mongols de Perse, dont M. Ét. Quatremère a publié

sans grand dommage. Cependant, comme la rédaction qu'il confiait au seigneur de Cépoy s'arrête brusquement au milieu même du règne d'Argoun (Argon), on peut supposer que c'est le temps seul qui a fait défaut, et que, si Marco Polo eût été moins pressé, peut-être par le départ de l'ambassadeur du comte de Valois, il n'eût pas hésité à joindre ces derniers récits, comme il l'avait fait pour l'exemplaire de Rusticien. En éditeur scrupuleux, M. G. Pauthier nous a donné ce complément, qui n'était pas indispensable, mais qui ne nuit pas au reste, en montrant combien les informations du voyageur étaient exactes sur tous les points qu'il a touchés [1].

Après ces témoignages si concordants et si clairs, et qui nous font assister au travail de Marco Polo et de ses coopérateurs, nous n'en aurions plus à désirer qu'un seul, tout matériel, il est vrai, mais qui achèverait par cela même tous les autres : c'est que les manuscrits que nous conservons à la Bibliothèque impériale fussent ceux-là mêmes que le seigneur Thiébault de Cépoy dut faire faire pour son maître, Charles de Valois. M. G. Pauthier ne nous le dit pas en propres termes; et ses investigations, déjà si amples, ne devaient pas porter jusque-là [2]. Mais le fait n'est pas impossible. Deux de nos trois manuscrits ont appartenu à Jean, duc de Berry, mort en 1416, et ils sont mentionnés dans le catalogue de sa bibliothèque de Méhun-sur-Yèvre [3]. Jean-sans-Peur, duc de Bourgogne, avait donné le plus beau au duc de Berry son oncle, troisième fils du roi Jean le Bon. Sans doute le duc de Berry avait déjà l'autre en sa possession. Tous deux renferment la rédaction de Thiébault de Cépoy, sauf des variantes insignifiantes. Cependant ils ne sont pas des copies d'un même texte, puisque l'un renferme des chapitres que l'autre n'a pas [4], et le moins ancien paraît avoir été transcrit sur un ori-

en partie l'ouvrage. Raschid-ed-dîn, médecin et ministre de Ghazan-Khân, était à Tébriz quand Marco Polo y passa en 1295. Il n'est pas douteux qu'ils durent avoir ensemble plus d'une communication. — [1] Il serait curieux de collationner, sous le rapport philologique, les deux rédactions de 1298 et de 1307; il sortirait sans doute bien des lumières de ces rapprochements purement grammaticaux. — [2] Ce serait également une recherche fort utile que celle de tous les manuscrits de la relation de Marco Polo dans les différentes langues : français, italiens, latins. On pourrait ne pas descendre au delà du XIV[e] siècle. Voir la bibliographie détaillée du livre de Marco Polo dans l'édition anglaise de Marsden (1818) et de Vicenzo Lazari (1847). — [3] Ce catalogue a été publié, en 1860, par M. Yver de Beauvoir. Les deux manuscrits cotés B et A par M. G. Pauthier y figurent sous les n[os] 116 et 117. (Voir l'Introduction de M. G. Pauthier, page 92.) — [4] Le manuscrit coté A par M. G. Pauthier (anc. 10260, fr. 5631) présente une lacune de six chapitres, CXLIV à CXLIX; le nouvel éditeur les a naturellement suppléés, p. 470

ginal resté inconnu. Enfin le troisième manuscrit est plus récent que ces deux-là ; il est aussi moins correct ; mais il a l'avantage de nous fournir le précieux certificat d'origine dont j'ai parlé plus haut. S'il est permis de hasarder une conjecture, le manuscrit coté A par M. G. Pauthier est peut-être une des copies que fit faire directement le fils aîné de Thiébault de Cépoy. Mais c'est aux paléographes de s'orienter au milieu de ces obscurités.

Quel doit être le titre exact de l'ouvrage de Marco Polo ? Le titre a beaucoup varié ; et, comme il n'est pas définitivement fixé, le nouvel éditeur a bien fait de prendre cette formule générale, qui ne compromet rien : *Le livre de Marco Polo.* Dans le plus vieux de nos trois manuscrits le livre est intitulé : *Marc Pol, Du Devisement de la* (*Narration du monde*). Il n'y a pas de titre spécial, ni dans la préface de la famille de Cépoy, ni dans le prologue de Marco Polo. Le second manuscrit, un peu moins vieux, dit plus explicitement : *le livre de Marco Pol et des merveilles d'Aise, la grant, et d'Inde la maiour et minour, el des diverses régions du monde.* Mais il n'est que faire d'aller plus loin ; ce qui nous importe, c'est de savoir que tous les titres plus ou moins fastueux qui ont été imposés au livre de Marco Polo ne viennent pas du modeste voyageur, et qu'il ne faut les attribuer qu'à l'enthousiasme ou au charlatanisme de ceux qui les ont imaginés.

Une dernière question qu'on peut se poser à l'égard de ce livre, c'est de rechercher pourquoi Marco Polo a donné la préférence à la langue française sur toutes les autres. Le motif paraît évident : c'est que la langue française, ainsi que le disait Brunetto Latini, était alors la plus commune. C'était surtout la France qui avait brillé et agi dans les croisades ; pendant les deux derniers siècles, elle avait rempli toutes ces contrées du bruit de ses exploits héroïques ; sa langue s'était propagée avec ses établissements et ses entreprises de toute sorte. Dans les parties orientales de l'Europe, cette langue était devenue peu à peu l'idiome général. La conquête du royaume de Naples par le duc d'Anjou, frère de saint Louis, l'avait portée dans le midi de la Péninsule. Grâce au mélange des peuples, et à toutes les relations si graves qui en avaient été la suite, tout ce qu'il y avait de distingué dans la société de ce temps comprenait et parlait le français. Venise, la cité commerçante par excellence, la conquérante d'une multitude de pays par ses flottes

à 488. Ces chapitres sont tout à fait indispensables, et il serait fort intéressant de savoir par quelle erreur ou par quel accident ils ont pu disparaître. Est-ce un feuillet qui a disparu ? Est-ce simplement distraction de copiste ?

dominatrices, pouvait moins qu'aucune ville se passer du nouveau langage; et presque tout le monde devait le savoir autour de Marco Polo, quand il revint vers les dernières années du XIIIe siècle. Il l'adopta, comme on le faisait généralement, et d'autant plus volontiers qu'il désirait s'adresser, ainsi qu'il le dit, « à l'univers. »

Tout à l'heure, nous citions l'exemple de Brunetto Latini; on peut en citer un plus spécial et plus topique en quelque sorte. Ainsi le prince Hayton de Gorigos (en arménien, Héthoum), qui avait accompagné le roi d'Arménie, son cousin, à la cour de Gazan-Khân, empereur des Tatares, choisit aussi la langue française pour dicter son *Histoire d'Orient* à Nicolas Faulcon, qui la traduisit en latin par ordre de Clément V. Hayton, contemporain de Marco Polo, voyageait à peu près à la même époque, dans quelques-unes des contrées qu'avait parcourues le Vénitien. Sans qu'il se fût concerté avec lui, il crut pareillement que le français était la langue la plus convenable qu'il pût adopter pour le récit de ses voyages, qu'il publiait en 1307. Autre exemple encore. Jean de Mandeville, chevalier anglais, qui parcourut une partie des contrées décrites par Marco Polo et qui voyageait cinquante ans après lui, se servit encore de la langue française pour écrire l'original de sa relation[1]. D'ailleurs Mandeville est très-inférieur, même à Hayton l'Arménien, et ses récits extravagants ne méritent nulle créance. Mais ces exemples de l'emploi du français pour la publication des voyages montrent assez que Marco Polo n'est pas une exception. Loin d'innover, il ne fit que se conformer à un usage reçu. Après une absence si prolongée, sa langue maternelle devait lui être devenue peu familière; et il lui était d'autant plus aisé d'emprunter le secours d'une langue étrangère.

La question d'authenticité et d'idiome étant ainsi vidée, on peut, même avant un examen complet, prendre une première opinion du mérite singulier de Marco Polo en le comparant à quelques-uns de ses devanciers et de ses rivaux contemporains. Il n'a pas été le seul qui ait entrepris de connaître ces Tatares, qui, depuis un siècle à peu près, avaient fait de l'Asie le théâtre et la victime de leurs déprédations et de leurs conquêtes. Avant sa tentative, couronnée d'un plein succès, on peut en compter au moins trois autres, dont les relations plus ou

[1] Voir le IIe volume des *Voyages et mémoires de la Société de géographie de Paris*, page 426. La relation de Mandeville est plutôt une œuvre de fantaisie que le résultat d'observations réelles; il insère dans son récit des pages entières tirées de romans de chevalerie, dont il choisit les aventures les plus incroyables pour se les approprier.

moins développées sont aussi parvenues jusqu'à nous. Ce sont celles de Jean Du Plan Carpin, celle du frère Ascelin et celle de Rubruquis. Jetons un coup d'œil sur ces trois voyageurs pour nous convaincre de la supériorité énorme du Vénitien. Ce fut au nom de la religion et de la politique que l'Europe essaya, vers le milieu du XIII[e] siècle, de nouer quelques communications avec cette puissance formidable qui, partie des extrémités orientales de la Chine, s'était avancée jusqu'à l'Euphrate et allait déborder sur les contrées voisines. Les Tatares étaient une menace; mais ils pouvaient aussi devenir de très-utiles auxiliaires. Ils étaient en guerre avec les mahométans, que les croisades avaient eu pour objet d'arrêter et de détruire. Si les croisés pouvaient s'entendre avec les khâns mongols, le mahométisme courait grand risque d'être écrasé entre deux ennemis. On avait, de plus, le vague espoir de convertir à la foi chrétienne ceux dont on voulait se faire des alliés. Une tradition assez bien fondée donnait à penser que des prêtres nestoriens avaient dès longtemps pénétré dans ces régions si lointaines, et qu'ils comptaient de nombreux prosélytes, même à la cour et dans la famille des farouches conquérants.

Il y avait là bien des motifs pour entamer des négociations, quelque difficiles qu'elles fussent; et, si l'on doit s'étonner de quelque chose c'est qu'elles n'aient pas été essayées plus tôt.

En effet ce ne fut qu'en 1245 que le pape Innocent IV envoya pour la première fois un légat près des khâns tatares, dont on redoutait alors une attaque imminente. Le légat apostolique était un frère mineur italien nommé Jean Du Plan Carpin[1]. Plein de courage, et digne de la confiance qu'on mettait en lui, Carpin resta près de dix-huit mois en route, et, aidé d'un interprète qu'il avait pris en Pologne, il pénétra jusqu'à Batou-Khân, un des petits-fils de Gengis-Khân, qui commandait dans le royaume appelé de Kiptchak, au nord de la mer Caspienne et du lac d'Aral; de là il menaçait la Russie, où il avait déjà plus d'une fois lancé ses hordes sauvages. Après avoir traversé le Dniéper, Carpin s'était avancé au nord-est de la mer d'Azof par le pays des Comans et des Naïmans, jusqu'à celui des Mongales, ou Mongols, qui étaient les véritables Tatares. Il avait été assez bien accueilli; mais son ambassade, qui s'était arrêtée à des chefs inférieurs, était demeurée sans résultat. Seulement il avait pu donner sur les mœurs des peuplades qu'il avait parcourues des détails assez exacts, quoique concis. Ce qu'il avait constaté de plus intéressant et de plus pratique, c'est que la plupart des

[1] Cette relation a été publiée de nouveau en 1838 par M. d'Avezac.

khâns mongols avaient auprès d'eux et à leur cour des prêtres chrétiens, et que, sans être convertis eux-mêmes, ils laissaient cependant leurs serviteurs chrétiens officier solennellement et catéchiser leur entourage. Les Mongols eux-mêmes n'avaient pas une foi religieuse bien arrêtée; mais, comme ils croyaient à un Dieu créateur de toutes choses, c'était là un germe heureux qu'on pouvait féconder et qui ne laissait pas que d'exciter quelque espérance. Enfin le frère Du Plan Carpin révélait pour la première fois l'existence, dans l'extrême Asie, d'un royaume chrétien, dont il nommait le chef Prêtre-Jean, personnage qu'on a cru longtemps imaginaire, et dont Marco Polo devait constater la parfaite réalité.

Ce premier voyage, qui n'avait pas été absolument infructueux, fut suivi deux ans après par celui du frère Ascelin ou Anselme, qui devait l'être bien davantage. Le frère Nicolas Ascelin était un dominicain qu'Innocent IV chargea d'une mission analogue à celle de frère Carpin. Seulement, au lieu d'aller au nord, Ascelin descendit par le sud de la mer Caspienne dans la Perse, et ne put parvenir qu'auprès d'un chef mongol nommé Bajou-Novian, qui était alors à la tête du gouvernement de cette contrée. Frère Ascelin remit à cet officier secondaire les lettres du pape, et rapporta la réponse évasive et hautaine que le barbare crut devoir y faire. Le voyage de frère Ascelin et de ses compagnons n'avait duré que deux mois. Il n'avait eu le temps de rien voir; et les extraits que Vincent de Beauvais a conservés de cette relation dans son *Miroir historique* montrent beaucoup de bonne volonté, mais très-peu de discernement[1].

Le frère Rubruquis (Guillaume), de l'ordre des frères mineurs, est bien autrement instruit que ses deux prédécesseurs; il est allé beaucoup plus loin qu'eux, sans avoir néanmoins pénétré aussi avant que Marco Polo. Pendant son séjour en Palestine, saint Louis, inspiré peut-être par l'exemple du pape Innocent IV, avait résolu de se servir des Mongols contre les Sarrasins, et de les convertir à la foi chrétienne, qu'ils semblaient tout disposés à embrasser. Il leur envoya donc une ambassade à la tête de laquelle il mit Rubruquis (ou Ruysbroeck), qui partit de Constantinople au mois de mai 1253, et alla aborder à Soldaïa, la première ville de ces parages, où l'on pouvait entrer en contact avec les Tatares. Il s'avança de campements en campements jusqu'à celui de Batou-Khân; mais ce prince ne crut pas pouvoir prendre sur lui la

[1] Bergeron les a traduits en français dans son recueil, à la suite de la relation de Carpin, Paris, 1634.

responsabilité de la négociation, et il accompagna Ruysbroeck jusqu'à Caracarum, la capitale de Mangou, le Grand-Khân, sans lequel on ne pouvait rien conclure. L'ambassadeur avait été bien reçu par l'empereur barbare, qui lui avait accordé plusieurs audiences; il avait traité l'essentielle affaire de la conversion avec le Grand-Khân et sa cour; il avait discuté quelques points de dogme avec les prêtres nestoriens, qui étaient en possession de diriger la conscience de l'impératrice et du prince héréditaire, en même temps que celle des principaux officiers. Ruysbroeck, après un assez long et assez inutile séjour, était revenu avec des lettres du Grand-Khân en réponse à saint Louis et à ses ouvertures. De Tripoli de Syrie, où il était arrivé après deux ans d'absence, il envoya au pieux monarque la relation qui est parvenue jusqu'à nous. Sous forme de lettre, elle renferme des renseignements précieux sur tout ce qu'avait fait et vu frère Rubruquis, d'abord dans un récit spécial du voyage, et ensuite dans une description étendue des mœurs des Tatares. Le bon moine constatait, avec plus de précision encore que Carpin, les heureux développements que le christianisme, sous forme nestorienne, avait pris et conservait dans ces contrées réputées idolâtres. Jusque dans Caracarum, au centre de la Mongolie, il avait rencontré des chrétiens de toute nation, entre autres un orfévre de Paris admis à la cour de Mangou, et une femme de Lorraine, qui d'aventures en aventures étaient venus jusqu'à ces confins ignorés. Du reste, Rubruquis ne donnait pas une très-haute idée de la capitale du Grand-Khân; et, sauf le palais de l'empereur, il n'estimait pas que tout Caracarum valût le Saint-Denis du roi son seigneur.

Il y avait à peine quelques années que Rubruquis était de retour, quand Marco Polo partit avec son père et avec son oncle, pour ces pays lointains, qui n'étaient pas tout à fait inaccessibles, mais où l'on rencontrait tant de périls et dont on savait encore si peu de chose. Marco Polo devait en rapporter à lui seul plus de documents que tous ceux qui l'avaient précédé et la plupart de ceux qui l'ont suivi.

BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE.

(*La suite à un prochain cahier.*)

JOURNAL

DES SAVANTS.

FÉVRIER 1867.

Le livre de Marco Polo, citoyen de Venise, etc. publié d'après trois manuscrits inédits de la Bibliothèque impériale de Paris, par M. G. Pauthier, Paris, Firmin Didot frères, 1865, grand in-8°, 2 parties, CLVI-831 pages, avec une carte spéciale de l'Asie.

DEUXIÈME ARTICLE [1].

Ce qui facilita beaucoup le voyage de Marco Polo et contribua à le rendre si fructueux, ce fut la position de sa famille. Profitant de l'expérience que d'autres avaient chèrement acquise, il n'eut pas précisément à faire des découvertes. Il observa mieux et plus largement que ceux qui le conduisaient; mais, sans leur aide, il est peut-être des obstacles qu'il n'aurait pu surmonter et qui l'eussent arrêté dès le début. Au contraire, sous la direction de son père et de son oncle, qui avaient préparé la voie, il parcourut un chemin déjà battu, toujours fort malaisé, mais qu'adoucissait une précédente exploration. Arrivé à la cour de l'empereur de Chine, il n'eut rien à faire pour provoquer la confiance du monarque, auprès duquel l'introduisaient des hommes amis et éprouvés. Tout était aplani dès l'entrée de la carrière, le plus souvent si douteuse, et le jeune Marco ne subit aucune de ces hésitations qui gênent tant les premiers pas et qui gâtent toute la suite. Il entra de plain-pied dans sa route, qui était toute tracée; et voilà com-

[1] Voir, pour le premier article, le cahier de janvier, p. 5.

ment il put y marcher si loin et avec tant de sûreté. Ce n'est pas là une diminution de sa gloire; mais c'est l'explication de son succès, où il lui reste toujours une très-grande part personnelle.

Aussi Marco Polo parle-t-il d'abord de son père et de son oncle avant de parler de lui-même; et il s'occupe du voyage qu'ils firent préalablement tout seuls, avant le voyage nouveau où ils l'emmenèrent avec eux. C'est un acte de justice et de gratitude; et la postérité manquerait aux nobles sentiments qui animaient le cœur reconnaissant de Marco Polo, si elle oubliait ceux qui ont éclairé et soutenu les pas du grand voyageur qu'elle admire. A l'imitation du fils et du neveu, voyons un instant ce qu'avaient fait les frères Polo, avant que leur élève et leur héritier vînt illustrer pour jamais leur famille et leur nom. Dans cette étude, on ne saurait prendre un guide meilleur; et, comme la composition de son livre est d'une régularité parfaite, nous n'avons qu'à le suivre en l'abrégeant, sans avoir besoin de le rectifier. L'ouvrage entier se divise en deux parties distinctes : l'une que l'auteur intitule *Le Prologue*, et l'autre qu'il appelle *Le Devisement des diversités que messire Marc trova*. Dans le *Prologue*, qui se compose de dix-huit chapitres, Marco Polo trace à grandes lignes l'itinéraire de ses parents et le sien depuis Venise jusqu'à Cambaluc ou Pékin, et depuis l'année du départ des deux frères jusqu'à l'année du retour définitif, quarante années après. Occupons-nous premièrement de ce Prologue, qui nous fournira une vue générale de l'ensemble; et nous pourrons ensuite mieux comprendre ces « diversités » si curieuses, que Marco Polo raconte avec tant de charme et tant de véracité.

En 1255 [1], lorsque le pauvre Baudoin II régnait encore sur les débris de l'empire grec, protégé par Venise, les deux frères Polo [2] se rendirent à Constantinople pour les affaires de leur commerce. L'un se nommait Nicolo, et c'était le père de Marco; l'autre, qui fut son oncle, se nommait Matteo ou Maffeo. Ils étaient fils d'Andréa Polo, patricien, descendant d'une famille dalmate de Sébénico, qui était venue s'établir à Venise depuis plus de deux siècles. A Constantinople, ils résolurent d'aller par mer en Soldaie (c'est-à-dire à Soûdâk ou Soudagh de nos jours) [3], sur la rive méridionale de Crimée; et ils partirent après s'être

[1] Cette date n'est pas certaine; et, selon les manuscrits et les éditeurs, elle varie de 1250 à 1269. M. G. Pauthier adopte la date de 1255, comme étant la plus probable, et celle qui concorde le mieux avec le reste des événements. — [2] Il me semble préférable de dire les frères Polo au singulier plutôt que les frères Poli au pluriel. Ce changement de terminaison déroute toutes les habitudes; car le nom que l'on connaît est Polo et non Poli. — [3] Cette ville est nommée Soûdâk,

munis d'une forte quantité de joyaux, qui étaient à la fois très-précieux et très-commodes à porter et même à cacher. A Soudagh, ils trouvaient la maison de leur frère aîné, Marco Polo, du même nom que son neveu; et, s'étant renseignés auprès de lui, ils formèrent le projet audacieux d'aller trafiquer avec les Tatars du Ponent, qui, maîtres du royaume de Kiptchak, occupaient d'immenses espaces depuis le Dniéper jusqu'au Volga, à l'Oural et fort au delà à l'est. Celui qui régnait alors dans ces pays se nommait Barkaï-Khân, frère de Batou-Khân; et il résidait, selon les saisons, soit à Saraï, soit à Bolghâra (aujourd'hui Bolgary, à vingt lieues de Kazan) sur les bords du Volga. Les commerçants vénitiens furent très-bien reçus par le prince tatar, et ils crurent devoir lui offrir tous les joyaux qu'ils avaient apportés, sans doute à cette intention; mais le prince, après avoir accepté très-volontiers ce présent, leur en fit compter au moins deux fois la valeur.

Ces commencements étaient encourageants; et les frères Polo étaient depuis un an auprès de Barkaï, occupés très-lucrativement, quand une guerre survenant entre les Tatars du Ponent et ceux du Levant, ils furent obligés de quitter Bolghâra et de redescendre un peu plus bas sur le Volga, à la ville d'Oucaca [1]. Barkaï ayant été vaincu par Houlagou, khân des Mongols de Perse [2], ils ne purent même rester à Oucaca; et, traversant le grand fleuve, le Volga, que Marco Polo nomme le Tigéri, ils se dirigèrent en côtoyant la rive orientale de la mer de Kharisme, le lac d'Aral, vers Bokhârâ, ville encore célèbre de nos jours. Ils l'atteignirent après dix-sept journées de marche, au travers des déserts, où ils ne virent que quelques nomades. Mais, arrivés à Bokhârâ, la meilleure cité de la Perse selon eux, les frères Polo s'y trouvèrent comme enfermés, à cause des troubles dont tout le pays était agité; ils durent y séjourner trois ans, sans pouvoir en sortir avec quelque sûreté.

Sur ces entrefaites, passèrent à Bokhârâ des envoyés d'Houlagou, se rendant auprès du Grand-Khân, Khoubilaï, qui avait succédé à Mangou, et qui devait régner sur la Chine. Khoubilaï, petit-fils de Gengis-Khân, était alors «le seigneur de tous les Tatars du

comme de nos jours, par Ibn Batoutah, qui voyageait de 1325 à 1355. On la nommait aussi, du temps de Marc Pol, Soldachia, Soldaïa, Soldania, Sougdaïa, Sodaya, etc. — [1] La ville que Marco Polo appelle Oucaca est appelée Aukak par Ibn Batoutah; elle était située sur la rive droite du Volga, à égale distance de Séraï et de Bolghâra, et à quinze marches environ de chacune. Oucaca appartenait au royaume de Kiptchak ou de la Horde d'Or. — [2] Cette victoire d'Houlagou sur Barkaï se rapporte, à ce qu'on croit, au mois de novembre 1262. Ainsi il y aurait eu déjà sept ans que les frères Polo avaient quitté leur patrie.

« monde. » Monté sur le trône en 1260, il avait confirmé son frère Houlagou dans son gouvernement; et c'était pour l'en remercier que le khân de Perse lui députait des ambassadeurs. Ceux-ci, qui n'avaient jamais vu de Latins, furent tout surpris des conversations qu'ils eurent avec les frères Polo, et ils les engagèrent très-vivement à les accompagner auprès de Khoubilaï. « Le Grand-Khân, disaient-ils, ne connaissait « pas plus qu'eux les Latins; il avait grand désir d'en voir, et, si les deux « Vénitiens consentaient au voyage, ils étaient assurés d'en tirer autant « d'honneur que de profit. » Les frères Polo se laissèrent persuader, et ils partirent avec les messagers d'Houlagou. Le chemin était fort long; il ne fallut pas moins d'un an « avant que ils fussent là venus où estoit le « Seigneur. Et chevauchant, trouvèrent moult grans merveilles de di- « versités de choses, les quelles nous ne conterons pas ore, pour ce que « messire Marc, qui toutes ces choses vit aussi, le vous contera en cest « livre, en avant, tout apertement. »

Le Grand-Khân, auprès duquel ils parvinrent enfin [1], les reçut avec une joie et une bienveillance sincères. Il se hâta de les interroger sur les empereurs, les rois, les princes et les gouvernements de l'Occident; puis il leur demanda de longs détails sur le pape et sur l'Église de Rome. Les deux frères purent lui répondre « bien et ordenéement et sagement, « si comme sages hommes que ils estoient. » Mais une circonstance qui dut singulièrement faciliter les communications, c'est que les Vénitiens parlaient fort bien la langue tatare. Absents depuis longtemps, ayant séjourné plusieurs années de suite à la cour de divers khâns, ils y avaient pratiqué cet idiome, qui leur était indispensable pour leurs spéculations commerciales, et qu'ils avaient peut-être même étudié avant de partir.

Il paraît que Khoubilaï-Khân fut ravi des entretiens des frères Polo; et, après les avoir gardés quelque temps auprès de lui, il leur confia une mission qui aurait pu porter les plus immenses conséquences, bien qu'elle soit restée tout à fait stérile. Frappé de tout ce qu'il apprenait des royaumes chrétiens et du pape, il résolut de voir s'il ne pourrait pas convertir ses Mongols au christianisme, qui ne leur était pas dès

[1] On a cru que c'était en 1265 que les frères Polo étaient arrivés près de Khoubilaï-Khân. Cette date semble bien reculée. Partis en 1265, il y aurait eu déjà dix ans d'absence pour les voyageurs; c'est beaucoup. De plus, Khoubilaï étant monté sur le trône en 1260, et Houlagou ayant reçu l'investiture presque immédiatement, c'eût été attendre bien longtemps que d'envoyer des ambassadeurs quatre ans plus tard, en 1264, le voyage ayant pris un an entier. Mais la chronologie n'est pas très-claire dans Marco Polo, et il subsiste bien des obscurités.

lors complétement étranger, grâce aux missionnaires nestoriens. Voici comment l'empereur comptait procéder : il demandait dans ses lettres au pape que l'apostolle voulût bien lui envoyer « jusqu'à cent hommes « des plus éclairés dans la foi chrétienne, sachant tous les sept ars, et « capables de démontrer aux idolastres que la loi du Christ estoit la « meilleure et la seule vraie, contre toutes les fausses doctrines. » Le prince mongol promettait que, cette démonstration étant faite, lui et tout son peuple se convertiraient. C'était là une promesse bien féconde ; et, si elle avait pu se réaliser, elle était de nature à changer la face de l'Asie et toutes ses destinées depuis six siècles. Le Grand-Khân demandait, en outre, que les deux Latins, auxquels il adjoignait un des principaux seigneurs de sa cour, lui rapportassent de l'huile de la lampe qui brûlait sur le saint sépulcre à Jérusalem. Cette fantaisie même de Khoubilaï était un indice assez significatif de sa sincérité.

Les frères Polo partirent donc avec les lettres du khân pour l'apostolle ; et, afin que leur voyage fût aussi rapide et aussi sûr que possible, l'empereur remit aux trois envoyés une tablette d'or, où il était ordonné à tous les fonctionnaires de ses vastes États de fournir aux ambassadeurs ce dont ils auraient besoin, de quelque genre que ce fût : chevaux, escorte, bagage, nourriture, etc. [1] L'exécution de cet ordre impérial était garantie sous les peines les plus sévères. Le « baron » tatar tomba malade en chemin ; mais les deux frères, après l'avoir vainement attendu, reprirent leur route ; ils n'y rencontrèrent aucun empêchement, et ils y étaient servis à souhait selon les injonctions de l'empereur, partout redouté et obéi. Cependant le voyage ne dura pas moins de trois ans, tant les obstacles naturels offraient de résistance. Les neiges, les torrents, les montagnes, étaient moins maniables que les humains. Enfin les frères Polo arrivèrent à Layas [2], petit port sur la Méditerranée, dans le golfe d'Alexandrette. De là ils se rendirent à la ville d'Acre, où ils devaient trouver le légat du pape « pour tout le règne d'Égypte. » Ce légat, qui jouissait d'une grande autorité, se nommait Theobaldo

[1] M. G. Pauthier nous apprend que cet usage de lettres missives sur tablettes avait été inventé sous la dynastie des Soung, qui précéda immédiatement la dynastie mongole. On y gravait le nom du souverain, celui de l'envoyé, avec l'ordre de lui prêter secours en toute occasion, « sous peine de mort. » La matière dont étaient faites ces tablettes, appelées *paï*, variaient avec l'importance du personnage à qui elles étaient accordées. L'or indiquait un des rangs les plus élevés. — [2] En arabe Ayâs, et, avec l'article, el Ayâs ; d'où Layas, que les Italiens ont appelée aussi Aiazzo. Il ne paraît pas que Ayâs soit l'ancienne Issus, ainsi que quelques auteurs l'ont cru. Layas était le port principal de la petite Arménie.

de Visconti di Piacenza. Il apprit avec autant de bonheur que d'étonnement le message des deux frères; mais, comme le pape (Clément IV) venait de mourir, il leur conseilla d'attendre l'élection du pontife nouveau, qui pourrait recevoir les lettres de l'empereur mongol, auxquelles le légat attachait la même importance que ceux qui en étaient chargés. L'élection ne devant pas avoir lieu de sitôt, les deux frères ne voulurent pas demeurer en Syrie; et, passant par Négrepont, ils se rendirent à Venise, où, depuis tant d'années, ils n'avaient pu revenir. On était alors au mois d'avril de l'année 1269 [1].

Les absences prolongées amènent bien des changements dans les familles; messire Nicolas trouva que, dans cet intervalle de temps, sa femme était morte, et qu'elle lui avait laissé un fils dont elle était enceinte quand il était parti. Ce fils, qui fut Marco Polo, avait alors quinze ans environ. Les voyageurs restèrent deux ans de suite à Venise. L'élection espérée de l'apostolle ne se faisait pas; et, au milieu des embarras que causaient alors à la papauté, et la conquête du royaume de Naples par Charles d'Anjou, et les luttes des Vénitiens et des Génois, et la seconde croisade de saint Louis, le sacré collége ne se hâtait guère. Les deux envoyés de Khoubilaï ne pouvaient cependant demeurer davantage; et, malgré ce contre-temps et cette déconvenue, ils résolurent de retourner auprès de l'empereur. Ils reprirent le chemin de la Syrie avec le jeune Marco, qui quittait Venise pour la première fois, et ils obtinrent du légat, qui était toujours à Acre, la permission d'aller puiser à la lampe du saint Sépulcre l'huile que le monarque mongol leur avait demandée. Cette course accomplie, ils retournèrent auprès de Theobaldo, le légat, qui leur remit pour le Grand-Khân des lettres où il expliquait comment, à défaut d'apostolle, les deux frères n'avaient pu satisfaire à leur mission.

Nicolas et Maffeo Polo, repartis d'Acre sur une galère du roi de la petite Arménie, allaient quitter Layas pour s'avancer vers la Tatarie quand ils y reçurent un message du légat même de Palestine, qui venait d'être élu pape, sous le nom de Grégoire X (1er septembre 1271). Ils revinrent en hâte auprès de lui pour recevoir ses ordres. Grégoire X,

[1] M. G. Pauthier (page 15, note 2) a supputé la durée probable du voyage des deux frères, aller et retour. Il porte cette durée totale à quatorze ans, depuis le départ en 1255 jusqu'à la rentrée à Venise vers le milieu de 1269. Dans les manuscrits, ces différentes dates ne sont pas très-exactes; mais les événements historiques les précisent. Ainsi le pape dont les deux frères Polo apprennent la mort à Saint-Jean d'Acre est Clément IV, mort le 23 novembre 1268. Son successeur, Grégoire X, ne fut élu qu'en 1271. Sur ces points, le doute est impossible.

plein de confiance en eux, leur donna de nouvelles lettres pour le Grand-Khân, et il leur adjoignit deux clercs « les plus sages de ces temps, » Nicolas de Vicence (ou des Vicenzi) et Guillaume de Triple[1]. Ils partirent tous quatre ensemble de la ville d'Acre, emmenant avec eux le jeune Marc, le fils de messire Nicolas.

Mais ces contrées, bien qu'à demi chrétiennes, étaient encore moins tranquilles que les pays subjugués et ravagés par les hordes mongoles. A peine débarqués à Layas, les messagers de Grégoire X furent en danger de mort, ou tout au moins de captivité. Bibars, surnommé Bondokdarí, sultan du Caire, alors appelé Babylone, était en guerre contre le roi de la petite Arménie. Il venait de s'emparer de la ville de Sis, la capitale; et ses troupes avaient brûlé Layas, après l'avoir mise au pillage[2]. Les deux moines prêcheurs furent épouvantés de tant de périls, et ils ne se sentirent pas le courage de pousser plus avant. Jugeant le reste du voyage sur ces terribles échantillons, ils abandonnèrent les frères Polo, auxquels ils remirent « toutes les chartres et priviléges qu'ils avaient » et s'en retournèrent auprès du pape, avec le « Maistre du Temple, » qu'ils avaient rencontré sur ces bords néfastes. Quant aux Vénitiens, ils avaient subi trop d'épreuves pour que celle-là pût les déconcerter; et, d'ailleurs, ils tenaient trop à remplir leur message auprès de Khoubilaï-Khân pour y renoncer. Ils s'en allèrent donc seuls avec le jeune Marc; et « ils chevauchièrent d'hiver et d'été » jusqu'à ce qu'ils fussent venus auprès du Grand-Khân. Ce retour leur avait demandé trois ans et demi, à cause des mauvais temps et des froids rigoureux qu'ils avaient dû affronter. L'empereur, informé de leur approche, avait envoyé ses officiers au-devant d'eux, jusqu'à quarante journées de marche; et les courageux Vénitiens avaient achevé leur chemin un peu plus commodément qu'ils ne l'avaient commencé[3].

[1] La bibliothèque de Berne possède un manuscrit de Guillaume de Triple intitulé: *De l'état des Surrazins et de Mahomet.* La bibliothèque de Paris en a deux, rédigés en latin. Ces ouvrages, quels qu'ils soient, vaudraient bien la peine d'être publiés. Triple est sans doute ici pour Tripoli. — [2] On ne sait pas la date précise de ces incursions du soudan d'Égypte; elle varie de 1270 à 1274, parce que les historiens orientaux ne sont pas très-scrupuleux sur la chronologie. — [3] Marco Polo se défend ici d'entrer dans aucun détail sur ce qu'il a vu dans ce premier voyage, parce que, pour lui, le moment n'est pas encore venu d'en parler; il n'en est encore qu'à son itinéraire proprement dit; plus tard « il contera ça en avant, en ce sien « livre tout apertement et par ordre. » (Voir M. G. Pauthier, *Le livre de Marco Polo,* page 21 et chap. XIII.) Ceci confirme ce que j'ai dit plus haut sur la régularité de la composition de cet ouvrage du voyageur vénitien; j'y reviendrai d'ailleurs encore un peu plus loin.

L'empereur était alors (1274) dans sa résidence d'été à Kaïpingfou ou Kaï-Mingfou, que Marco Polo appelle Clémeinfu; cette ville avait été construite tout récemment et élevée au rang de ville souveraine; elle était située à soixante ou soixante-dix lieues de Pékin, au nord de la grande muraille. Khoubilaï-Khân accueillit les deux frères avec la plus complète bienveillance; il reçut de leurs mains les lettres de l'apostolle et l'huile sainte de Jérusalem. Puis, quand il aperçut Marc, qui était « jeune bachelier, » il demanda qui il était: « Sire, dit son père messire Nicolas, « il est mon fils, et votre homme. — Qu'il soit le bien venu, dit le sei- « gneur. » Et, depuis ce temps, le jeune Marc participa à tous les honneurs et à toute la confiance dont son père et son oncle jouissaient à la cour du Grand-Khân.

Quant à lui personnellement, énergique, actif, instruit, il se mit bien vite en mesure de justifier toutes les faveurs dont il pourrait être l'objet. Il se plia complétement aux mœurs des Tatars; il apprit les quatre ou cinq langues qu'on parlait autour de l'empereur, le mongol, le chinois, l'ouïgour, le persan et l'arabe; et il y joignit les quatre espèces d'écritures qui étaient en usage pour représenter ces idiomes divers. Bientôt ce rare mérite éclata, et l'empereur Khoubilaï prit le jeune Marc en un tel gré, qu'il le chargea d'une mission importante, dans un pays que Marco Polo ne désigne que dans la seconde partie de son ouvrage, mais qui était éloigné de six mois de marche de la grande cité de Clémeinfu [1]. L'empereur s'était toujours plaint que ses messagers ordinaires ne pussent rien lui apprendre des contrées qu'ils parcouraient, et qu'ils crussent s'être déchargés de tous leurs devoirs en accomplissant strictement la mission spéciale qui leur était imposée. Intelligent et curieux comme il l'était lui-même, pour le bien de ses États, il aurait voulu des renseignements plus étendus et plus utiles. Marco Polo était bien son homme, comme l'avait dit Nicolas; et l'empereur fut content et étonné de la manière dont le jeune Marc avait répondu à toutes ses intentions. Non-seulement il avait réussi dans l'objet même de son ambassade; mais sa relation sur les peuples qu'il avait traversés était si pleine et si instructive, que Khoubilaï sentit qu'il n'avait jamais été servi comme il l'était par cet étranger. De là, son affection si vive et si persévérante pour le bachelier latin, dont il appréciait tous les jours davantage le dévouement et les incomparables lumières.

Comme on peut trouver ici le secret de l'exactitude admirable de

[1] Nous verrons plus tard que ce pays si lointain était la Birmanie, et non le Koraçan, comme l'ont cru quelques auteurs abusés par la similitude des noms.

Marco Polo et la justification de sa gloire, il est bon d'insister un peu sur cette circonstance. Je me borne à analyser et presque uniquement à transcrire ce qui est dit dans le chapitre XVI[1]. « De retour de son message, Marc s'en alla devant le seigneur et lui dénonça tout le fait pourquoi il étoit allé et comment il avoit bien achevé toute sa besogne; puis « il conta toutes les nouveautés et toutes les étranges choses qu'il avoit « vues et sues bien et sagement. Le seigneur et tous ceux qui l'ouïrent « furent émerveillés, et ils dirent : « Si ce jeune homme vit, il ne peut « faillir d'être un homme de grand sens et de grande valeur. » Aussi dorénavant fut-il appellé messire Marc Pol, et désormais on le nommera « ainsi dans notre livre; car c'est bien raison.

« Après cela, messire Marc Pol demeura auprès du seigneur dix-sept « ans, allant de çà et de là en messagerie par diverses contrées, là où le « seigneur l'envoyoit. Comme sage et connoissant la manière du seigneur, « il se peinoit beaucoup de savoir et d'entendre toutes choses qu'il supposoit devoir plaire au Grand-Khân. Quand il revenoit de ses tournées, « il contoit tout ordonéement. Aussi pour ce, le seigneur l'aimoit beaucoup et l'écoutoit avec grand plaisir. Et, pour cette cause, il l'envoyoit « plus souvent en toutes ses grandes messageries, et les bonnes et les plus « lointaines. Et il les faisoit toutefois bien et sagement, avec la grâce de « Dieu. De quoi le seigneur l'aima beaucoup et lui faisoit moult grand « honneur; et le tenoit si près de soi, que plusieurs barons en avoient « grande envie. Et ce fut l'occasion pour quoi le dit messire Marc Pol « en sut plus et en vit des diverses contrées du monde plus que nul autre « homme. Et surtout, il mettoit son attention à savoir, à épier et à s'enquérir pour raconter le tout au grand seigneur. »

Il est impossible de parler de soi avec plus de modestie et plus de précision, en même temps qu'avec plus de réserve prudente. C'est Marco Polo que nous venons d'entendre, dictant son livre au rédacteur qui écrit sous sa parole, soit dans la prison de Gênes, soit à Venise. C'est à vingt ou vingt-cinq ans de distance que le voyageur recueille et communique ses souvenirs. Ils lui sont parfaitement présents; et, avec la plus sincère simplicité, il indique à quelles sources il a puisé ses informations, et comment il a été à même de voir tant de choses que personne avant lui n'avait aussi bien vues, et que personne sans doute n'observera jamais mieux. D'ailleurs, l'empereur mongol n'est guère moins louable que le ministre infatigable et fidèle qui comprend et exécute sa pensée. Parmi les souverains même les plus appliqués, il

[1] M. G. Pauthier, *Le livre de Marco Polo*, p. 24 et suivantes.

en est très-peu qui se donnent la peine de distinguer ainsi les instruments dévoués et sûrs qu'ils doivent employer. Khoubilaï est, à bien des égards, un grand homme, et nous aurons, plus loin, l'occasion fréquente de nous en convaincre par les détails que nous fournira Marco Polo; mais, ici, sa supériorité se montre par le choix qu'il sait faire de ses favoris, et par l'utilité inépuisable qu'il tire de ces trois étrangers, que le hasard lui a donnés pour coopérateurs. Si la grande affaire de la conversion est oubliée, elle est remplacée par bien d'autres, qui étaient probablement plus urgentes, et où les convictions étaient plus arrêtées.

Cependant les trois Vénitiens, après avoir demeuré si longtemps près du seigneur, pensaient à rentrer dans la patrie; plusieurs fois, ils avaient demandé leur congé, et ils avaient insisté pour qu'on cédât à leurs prières. Mais « le seigneur les aimoit tant et les tenoit si volontiers « autour de lui, que pour rien au monde il ne vouloit leur accorder le « congé » réclamé si vivement. Il hésitait encore, quand arrivèrent à sa cour des envoyés d'Argon, khân de Perse, qui, ayant perdu une première femme, priait l'empereur de lui en donner une seconde de la même famille. C'était un vœu de son épouse défunte. Le Grand-Khân avait déféré à ce désir, et il avait désigné une belle jeune fille de dix-sept ans, nommée Cogatra. Les envoyés d'Argon allaient partir, lorsque messire Marco Polo revint par mer de l'Inde, où il avait été envoyé comme ambassadeur. Ses récits éclairèrent tout à coup les messagers persans; et, afin d'éviter le rude voyage par terre, ils demandèrent à Khoubilaï de mener la princesse par mer sous la conduite des trois Latins, et surtout de messire Marco, qui venait de terminer si heureusement cette traversée. Khoubilaï, sollicité à la fois par les envoyés d'Argon, par les Polo et peut-être aussi par la jeune femme, céda non sans peine; et il permit aux trois Latins de le quitter.

Mais ses regrets n'ôtèrent rien à sa bienveillance; et, quand les Polo durent s'éloigner, il leur remit, dans l'audience de congé, « deux tables « d'or de commandement, » pour qu'ils fussent francs dans toute sa terre, et que toutes leurs dépenses restassent à sa charge. Il leur donna des lettres pour l'apostolle, pour le roi de France, pour le roi d'Espagne et autres rois de la chrétienté. La flotte qui devait les transporter aux embouchures de l'Euphrate se composait de treize grands navires à quatre mâts et à douze voiles. Ils portaient six cents personnes, sans compter les matelots. On y avait mis des provisions pour deux ans, durée présumée de la navigation. Les « trois barons » d'Argon, la princesse, les deux frères et messire Marco partirent sur ces vaisseaux, accompagnés d'une foule de serviteurs, et ils arrivèrent, au bout de trois

mois, à l'île de Java la petite, c'est-à-dire Sumatra. De là il leur fallut encore dix-huit mois pour arriver au terme de leur voyage. Chemin faisant, ils avaient dû s'arrêter plusieurs fois; et ils rencontrèrent «maintes merveilleuses choses» dont Marco Polo ne parle pas en cet endroit, mais dont il se propose de traiter dans la seconde partie de son livre.

Pendant les trois ou quatre années qu'avaient duré ces voyages par terre et par mer, l'état de la cour de Perse était bien modifié. Argon était mort, et les Mongols avaient élu, au détriment de son fils, son frère Kaïkhâtou (le Chiato de Marco Polo). La princesse fut remise solennellement à Kaïkhâtou[1]; et les messagers latins, s'étant acquittés de leur mission, purent retourner dans leur patrie. Cogatra leur fournit avec reconnaissance les mêmes facilités que le Grand-Khân leur avait fournies jusque-là. Les trois Vénitiens, préservés de tout danger et défrayés de toutes dépenses, se rendirent à Trébizonde sur la mer Noire, et de là par Constantinople et Négrepont à Venise, où ils parvinrent enfin dans l'année 1295 de l'incarnation du Christ.

Voilà tout le contenu du préambule, qui remplit, ainsi que je l'ai dit plus haut, les dix-huit premiers chapitres du livre de Marco Polo. Le reste est, à proprement parler, le «Devisement du monde.» En reprenant une à une toutes les contrées qu'il a parcourues, l'auteur raconte de point en point ce qu'il a trouvé de plus remarquable dans chacune d'elles. C'est ce qui compose les deux cent quatorze chapitres qui complètent l'ouvrage.

Marco Polo ne va donc pas, dans sa narration, au delà de 1295; et, par malheur, on sait très-peu de chose de lui et de sa famille depuis le retour jusqu'à sa mort, survenue, à ce qu'on suppose, en 1324. Il avait alors soixante-dix ans environ. Il est difficile de suppléer au silence absolu de l'auteur en ce qui regarde ses dernières années. Quelques traditions cependant s'étaient conservées à Venise; et Ramusio les avait recueillies, plus de deux siècles après, il est vrai. A en croire ces traditions, les trois voyageurs, ne parlant presque plus leur langue maternelle, et ayant toutes les apparences des Tatars, parmi lesquels ils avaient vécu, avaient eu quelque peine à se faire reconnaître. Mais cependant on avait fini par les croire; et les richesses prodigieuses qu'ils avaient

[1] La princesse Cogatra devint la femme de Gazan ou Ghâzân, fils d'Argon. D'après quelques manuscrits, ce serait à Gazan directement et avec la permission de Chiato que messire Nicolas, Maffeo et Marco Polo auraient remis la princesse tatare. Gazan devint khân de Perse en 1295, après Chiato (Kaïkhâtou) et Baïdou, morts tous deux d'une manière violente.

rapportées aidèrent à rendre leurs récits plus vraisemblables. Leur maison, qui subsistait encore au temps de Ramusio, avait été appelée la Cour des Millions, et messire Marco était surnommé aussi Marco les Millions. Mais il paraît que cette dénomination s'appliquait plus particulièrement aux millions de sujets et d'habitants que citait toujours le narrateur, quand il parlait de l'empereur mongol et de son gouvernement. Aujourd'hui que nous pouvons présumer, par la population officielle de l'empire du Milieu, sa population passée, nous ne taxerons pas d'exagération le savant et véridique voyageur. Les sujets de Khoubilaï-Khân devaient être certainement plus nombreux encore que ceux de la Chine actuelle, puisque son empire avait infiniment plus d'étendue, et qu'il comprenait, avec les États tributaires, l'immense espace qui va des rives de l'Amour à celles du Dniéper, et de l'Asie Mineure jusqu'au fond de la Mongolie la plus orientale.

Nous nous rappelons[1] que, fait prisonnier à la bataille navale de Curzola, Marco Polo avait été conduit à Gênes, et que c'était là qu'il avait dicté sa première rédaction française, en 1298, soit à un noble génois, Rustigielo, soit à Rusticien de Pise, détenu comme lui. Sa captivité paraissant devoir se prolonger indéfiniment, son père Nicolo, qui désespérait de le revoir, après avoir vainement essayé de le racheter, se remaria en secondes noces, afin de perpétuer sa race. Quoique déjà vieux, il eut encore trois fils, que Marco Polo retrouva, lorsqu'il put revenir à Venise quelques années après. Nicolo ne tarda pas à mourir, et Marco lui fit élever une tombe, que Ramusio put voir encore sous le portique de l'église San-Lorenzo. Nommé membre du grand Conseil, Marco Polo se maria lui-même; mais il n'eut pas de postérité mâle. Dans son testament, daté du 9 janvier 1323, il nomme ses trois filles à côté de leur mère, qu'il institue ses exécuteurs et ses légataires. On ne sait pas la date précise de sa mort, qu'on place ordinairement dans l'année suivante. Il avait conservé auprès de lui un esclave tatar, qu'il nommait Paul, et auquel il rendit la liberté. D'ailleurs on ne connaît rien de sa vie, si ce n'est cette seconde rédaction de son voyage, qu'il remit, en 1307, au seigneur Thiébault de Cépoy, et dont nous avons parlé assez longuement. La postérité mâle des Polo s'éteignit vers le commencement du XVe siècle, et leur fortune se dissémina dans plusieurs branches collatérales.

Tels sont à peu près tous les renseignements qu'on a pu recueillir sur la famille des Polo et sur l'illustre voyageur. On aurait aimé qu'ils fussent

[1] Voir le premier article.

plus complets[1]; mais, comme il n'arrive que trop souvent, la gloire seule est demeurée, toujours vivante et perpétuellement durable. Le nom de Marco Polo est fait non-seulement pour subsister, mais pour grandir encore. Je l'ai comparé antérieurement à quelques autres voyageurs ses contemporains, et j'ai montré à quelle distance il était au-dessus d'eux. La comparaison ne lui serait pas plus défavorable, si on le rapprochait de tous les voyageurs qui l'ont suivi, y compris ceux de nos jours. Sa situation, pour bien observer ce dont il parlait, a été très-heureuse, et les circonstances sans doute l'ont très-bien secondé; mais la trempe de son esprit valait encore mieux; et c'est de là qu'est venue sa véritable supériorité. Son père, son oncle, avaient vu autant de choses que lui; ils les avaient vues aussi bien et même plus de temps. Pourquoi n'ont-ils rien écrit? Pourquoi n'ont-ils rien dicté? C'est qu'il leur manquait cette intelligence, don personnel et exclusif de Marco Polo, qui doit le distinguer entre tous. On chercherait vainement quelqu'un qui se soit rendu compte mieux que lui de ce qu'il voulait faire, et qui ait accompli sa pensée plus rigoureusement et de dessein plus prémédité. Il a une méthode et des principes que l'on n'a point dépassés, et qui mériteront toujours d'être imités, bien qu'il soit donné à un très-petit nombre de les égaler jamais.

Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à lire le Prologue, dont nous avons donné quelques extraits. Messire Marc Pol y déclare qu'il racontera avant tout les choses qu'il a vues de ses propres yeux ; mais il en est d'autres aussi qu'il ne vit pas et qu'il entendit seulement « d'hommes certains « par vérité. » Il mettra « les choses vues pour vues, et les entendues pour « entendues, afin que son livre soit droit et véritable, sans nul men-« songe. » Il demande en conséquence que tous ceux qui entendront ou liront ce livre le croient, parce qu'il est véridique. Ses observations personnelles ont été assez persévérantes pour qu'il puisse en répondre; et elles ont été plus étendues que celles de qui que ce soit. Il est vrai que, par un accès de vanité, d'ailleurs assez pardonnable, messire Marc Pol ajoute que, depuis Adam, notre premier père, personne n'en a su autant que lui et n'a autant « cherché des diverses parties du monde et « des grands merveilles » qu'il renferme. Si l'on juge que cet éloge est peu modeste, quoique très-justifié, il faut se souvenir que ce n'est pas Marco Polo lui-même qui tient la plume; autrement, il est présumable qu'il eût été un peu moins flatteur. Mais le rédacteur qu'il employait n'était

[1] Par exemple, on ne sait rien de l'extérieur et de la personne de Marco Polo; il n'y a pas un seul portrait un peu authentique de lui.

pas tenu de l'être aussi peu; il a laissé naïvement percer son admiration; et, pour notre part, nous n'avons rien à en retrancher. En écoutant Marco Polo, nous croyons entendre comme un Thucydide du moyen âge, exposant la marche qu'il veut adopter dans ses récits, les fondements sur lesquels il les appuie, et les sérieuses garanties qu'il offre à ses lecteurs. Marco Polo n'est pas moins grave; et ce n'est pas sa faute si les Tatars ne sont pas les égaux des Grecs, et si leurs guerres ne sont pas aussi intéressantes pour l'histoire de l'humanité que la guerre du Péloponèse. Khoubilaï, quoique fort estimable, n'est pas un Périclès; et Cambaluc, toute grande qu'elle est, n'est pas Athènes avec ses Propylées et son Parthénon. Mais, au fond, la méthode de Marco Polo est la même que celle des historiens les plus accomplis et les mieux informés. Les faits seuls diffèrent, ainsi que les temps.

C'est qu'il faut considérer Marco Polo non pas seulement au sein de sa famille et à la cour de Khoubilaï, mais, en outre, dans la puissante cité où il est né et où il est revenu mourir. Venise était dès lors la ville politique par excellence. Les intérêts de son commerce et sa formidable marine la mettaient en rapport avec le monde entier, tel du moins qu'on le connaissait alors. Elle régnait sur l'Adriatique et la Méditerranée. Tout récemment dans les croisades, qui se succédaient depuis deux cents ans, elle avait acquis une prépondérance incontestable, bien qu'elle eût quelquefois à souffrir de la rivalité et du courage des Génois. Guidée par son aristocratie, elle poussait déjà plus loin que personne l'art de la diplomatie et l'habileté des négociations internationales. Ses ambassadeurs, dont on devait tant admirer la sagacité et l'infaillible vigilance au XVIe et au XVIIe siècle, étaient les élèves de bien des générations antérieures; et, tandis que la politique n'était presque partout ailleurs qu'un empirisme grossier et barbare, à Venise elle était devenue une sorte de science, cultivée par tout ce que la République comptait de plus éclairé et de plus noble. C'était comme l'héritage du sénat romain; et le sénat de Venise, moins grand sans doute, se montrait souvent un digne émule par sa persévérance, son énergie et sa sagesse.

C'est à cette école que s'était formée la famille patricienne des Polo, pour qui la Dalmatie, son berceau, n'était plus un théâtre suffisant. Dans la première moitié du XIe siècle, cette famille de commerçants enrichis et de politiques avait quitté l'obscure bourgade de Sébénico; et, à Venise, elle existait déjà depuis deux cents ans passés quand Marco Polo vit le jour. Son père et son oncle étaient alors absents, et ils ne devaient revenir que quatorze ans plus tard. Mais, s'ils n'exercèrent aucune influence sur l'enfant, le milieu où il vécut dut certainement en

exercer une très-profonde. Lorsque, à dix-sept ans, Marco Polo s'éloignait de son pays, il était tout prêt à recevoir les leçons de ses parents, avec celles de l'expérience et de la vie. Intelligent par nature, bien placé pour tout voir par son heureuse situation chez les Tatars, il avait, en outre, les habitudes vénitiennes; et sa narration serait moins satisfaisante et moins parfaite sans tous ces éléments qui ont concouru à la former. Au XIIIe siècle, il n'y avait qu'un Vénitien, doué des plus viriles qualités, qui pût faire ce voyage et ce récit. Rubruquis n'est pas un homme ordinaire; mais, comparé à Marco Polo, il lui est à peu près ce que Marseille ou Aigues-Mortes étaient alors à la reine de l'Adriatique.

On sent encore toute la circonspection vénitienne dans le silence que garde Marco Polo sur les affaires, aussi nombreuses qu'importantes, qu'il eut à traiter, pendant plus de vingt ans, au nom de Khoubilaï-Khân. Constamment en course, sur la surface d'un empire qui n'avait pas moins de quinze cents lieues de longueur, il ne le parcourut jamais en voyageur, mais toujours en homme d'État et en commissaire impérial. Il n'a pas laissé transpirer une seule fois le secret que l'empereur, seul avec lui, devait posséder. Toute cette portion de sa vie et de sa carrière nous échappe absolument. Il eût été sans contredit fort intéressant d'y pénétrer; mais je ne le blâme pas de n'avoir point satisfait notre indiscrète curiosité. Ce ne sont pas là en effet les matières dont il eût à nous entretenir. Dans nos gouvernements européens, les dépêches diplomatiques sont bien vite rendues publiques; et il est fort peu de négociations où le mystère ne soit presque immédiatement dévoilé. Mais les gouvernements asiatiques n'en sont pas là; et il est même douteux qu'ils y arrivent jamais, en adoptant nos usages. A la fin du XIIIe siècle, dans la diplomatie du Grand-Khân, on était astreint à plus de réserve encore; et ce n'est pas un enfant de Venise qui y aurait manqué.

De là, le caractère particulier qu'offre le livre de Marco Polo dans sa seconde partie, qui le forme à peu près tout entier; ce n'est pas précisément le récit de son voyage; et, dans les développements où il croit devoir entrer, il n'est presque jamais question de sa personne. Il ne dit pas, comme, dans la fable, le voyageur avide d'aventures :

> « Je dirai : J'étais là ; telle chose m'avint ;
> Vous y croirez être vous-même. »

Il ne tient jamais ce langage, où l'amour-propre aurait trop de place. Il est beaucoup plus simple et beaucoup plus instructif. D'après les notes qu'il a pu recueillir, d'après les souvenirs qu'il a conservés, il mentionne,

sur chaque pays, les détails qu'il croit les plus essentiels. Généralement il est très-bref, à la façon des gens d'affaires et des commerçants; mais, comme il a visité un nombre énorme de contrées jusqu'alors inconnues, il a beaucoup à dire, tout en disant fort peu sur chacune d'elles. Il observe à peu près dans sa narration l'ordre de son itinéraire; mais il ne s'y soumet pas cependant très-rigoureusement; il ne cherche point à faire concorder ce qu'il raconte avec ce qu'il a fait. Dégagé des préoccupations personnelles, il est tout aux choses; et nous avons très-exactement de lui, comme l'indique le titre du livre, «le Devisement du «Monde.» Ce n'est pas du tout le Devisement de Marco Polo, ni de son père ou de son oncle.

Aussi, après le Prologue en dix-huit chapitres, que nous venons de parcourir, le voyageur entre en matière sans la moindre transition; et, après avoir dit que les trois Vénitiens revinrent dans leur patrie en 1295, il passe tout à coup à la description de la petite Arménie. Il n'y a là ni confusion ni désordre. C'est le plan même de l'auteur exécuté de propos délibéré. S'il commence par la petite Arménie, ce n'est pas au hasard; c'est là qu'en réalité a commencé le grand voyage, où il a suivi son oncle et son père. En s'éloignant d'Acre, où ils étaient allés trouver le légat devenu pape, c'est à Layas, en Arménie, qu'ils avaient débarqué tous trois, et qu'ils avaient pris leur route par terre pour se rendre auprès de Khoubilaï-Khân. Afin qu'on juge la manière de Marco Polo, voici presque textuellement le très-court chapitre qu'il consacre à l'Arménie [1].

«Il est vrai qu'il y a deux Arménies, une grande et une petite. Le roi «de la petite maintient bien sa terre en justice, et il est soumis au Ta-«tar. Il y a maintes villes et maints châteaux et grande abondance de «toutes choses. On y fait toutes chasses de bêtes et d'oiseaux. Mais je «vous dis que cette province n'est pas saine, et qu'elle est très-insalubre. «Anciennement les gentilshommes y étaient prodomes d'armes et vail-«lans; mais aujourd'hui ils sont chétifs et vils, et n'ont nulle bravoure. «D'ailleurs ils boivent beaucoup. Il y a sur la mer une ville qui est «appelée Layas, laquelle est de grande marchandise; car sachez que «toute l'épicerie et tous les draps de soie et d'or qui viennent des con-«trées de l'Euphrate se portent à cette ville, ainsi que toutes autres

[1] M. G. Pauthier a cru devoir faire un livre premier des chapitres qui suivent jusqu'au chapitre LXXIV inclusivement; et c'est ainsi qu'il a distingué en tout quatre livres, y compris les Fragments historiques. Cette division facilite la lecture; mais, en scrupuleux éditeur, M. G. Pauthier n'en a pas moins donné la division par chapitres, la seule qui se trouve dans les manuscrits.

« choses. Les marchands de Venise et de Gênes et de tous autres pays « y viennent et y vendent le leur et achètent ce dont ils ont besoin. Et « chacun qui veut aller en Euphrate, ou marchands ou autres, prennent « leur voie de cette ville.

« Or nous avons conté de la petite Arménie; si vous conterons de la « Turcomanie. »

Il n'y a pas dans ce tableau un trait qui ne soit exact et précieux. La petite Arménie était soumise, depuis le règne d'Oktaï, 1239, à la puissance des Tatars; et, moyennant le tribut qu'elle payait, elle avait conservé ses rois et son autonomie. Elle était assez tranquille; mais, en passant sous la main des étrangers, elle avait perdu son ancienne vaillance. Le commerce y était resté florissant; et Layas fut longtemps encore une des échelles les plus fréquentées de ces parages. Tout cela peut-être ne nous intéresse plus guère; mais les contemporains de Marco Polo, qui avaient des affaires en Syrie, devaient recevoir ces renseignements avec le plus vif intérêt.

Maintenant on connaît la méthode et le style du voyageur; nous ne comptons point du tout l'accompagner pas à pas; mais nous choisirons dans ses descriptions ce qu'elles nous présenteront de plus important et de plus actuel.

BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE.

(La suite à un prochain cahier.)

nombreux de l'art régénéré par le contact du christianisme. Ce qui fait, à Rome, le fond le plus considérable et surtout le plus original des premiers monuments chrétiens, ce sont les restes de peintures des anciens cimetières; or, en ce genre, nous n'avons pas l'espoir de rien trouver qui vaille; et, quant à la sculpture, ce qui réduit aussi nos bonnes chances, c'est ce retard de la province qui, nécessairement, se reproduit dans les œuvres de l'art aussi bien que dans les épitaphes. Chez nous, les tombeaux chrétiens ne commencent à se multiplier que précisément à l'époque où la décadence générale est devenue partout si puissante et si invétérée, que l'influence chrétienne ne saurait plus la vaincre. Il y a donc toute raison de croire que, même en cherchant bien, on n'aura pas grand prix de ses efforts; mais cela même est un fait assez utile à constater pour qu'on ne doive pas s'abstenir. Nous ne demandons à M. Le Blant que de ne pas laisser dans son œuvre l'apparence d'une lacune.

L. VITET.

Le livre de Marco Polo, citoyen de Venise, etc. publié d'après trois manuscrits inédits de la Bibliothèque impériale de Paris, par M. G. Pauthier, Paris, Firmin Didot frères, 1865, grand in-8°, 2 parties, CLVI-831 pages, avec une carte spéciale de l'Asie.

TROISIÈME ARTICLE[1].

Après la petite Arménie, Marco Polo parle de la Turcomanie, ou Asie Mineure, qui est au nord-ouest, et de la grande Arménie, qui est au nord-est. La grande Arménie confine, dans sa partie méridionale, à un royaume de Mossoul, où les chrétiens sont nombreux, et, dans sa partie septentrionale, au royaume de Jorganie ou Géorgie, sur les bords de la mer Caspienne. Ici le voyageur raconte que, sur les confins de l'Arménie et de la Jorganie, il y a une fontaine d'où sort de l'huile en très-

[1] Voir, pour le premier article, le cahier de janvier, p. 5; pour le deuxième, le cahier de février, p. 69.

grande quantité. Cent vaisseaux pourraient bien y trouver leur chargement en une seule fois. Cette huile n'est pas bonne à manger; mais elle est bonne à brûler, et on vient la chercher de fort loin; dans tous les environs, on ne s'éclaire pas autrement. Il est bien probable que, du temps de Marco Polo, cette révélation d'un phénomène peu connu devait faire bien des incrédules. C'est un premier exemple des défiances que durent exciter ses récits, et de leur parfaite exactitude. De l'huile à brûler puisée dans des puits! Qui pourrait le croire? C'est là cependant un fait naturel incontestable; et, de nos jours, où l'usage du pétrole est si économique et si répandu, il n'est personne qui puisse encore récuser la véracité du voyageur. Les sources de naphte noir dont parle Marco Polo existent si bien, qu'elles ont été visitées par des voyageurs récents[1], et qu'elles sont affermées par le gouvernement turc, qui en tire des loyers assez forts. Les pays voisins, la Perse, le Ghilan, le Mazendéran continuent à employer cette huile pour l'éclairage.

Un autre phénomène qui semble plus miraculeux, et qui est peut-être aussi naturel, est celui qu'on observe dans un lac qui est près d'un couvent de religieuses, dit de Saint-Léonard, en Géorgie. Ce lac est formé par une rivière qui sort d'une montagne non loin de l'église du couvent; durant l'année entière, on n'y trouve jamais de poisson; mais, quand vient le carême, le poisson y afflue, le plus beau du monde et en grande quantité. Malgré l'apparence, je ne crois pas qu'il y ait en cela la moindre merveille. Il est des saisons pour certain poisson, et il est présumable que celui qui pouvait vivre dans le lac de Saint-Léonard n'y paraissait qu'à ce moment de l'année. La légende exagère toujours les choses; ce n'était pas tout à fait, comme elle le prétend, le premier jour du carême précisément que le poisson s'empressait d'arriver pour sustenter les bonnes religieuses, de même que ce n'était pas le samedi saint qu'il se retirait avec non moins de régularité. Mais, comme le carême tombe à peu près vers la même époque chaque année, la crédulité populaire pouvait très-bien avoir un fondement réel dans l'apparition et la disparition périodiques du poisson. Dans nos rivières, l'alose, qui remonte de la mer, n'arrive jamais qu'au printemps et pour très-peu de semaines. Les poissons du lac de Saint-Léonard pouvaient venir aussi de la mer Caspienne, qui n'est pas loin, et qui peut communiquer avec le lac par la rivière.

[1] M. G. Pauthier cite, entre autres, M. Dupré, qui vit des sources d'huile près du village de Kiffry, à quatre journées de marche de Mossoul. M. Dupré voyageait de 1807 à 1809.

Mais je n'insiste pas, ce fait des poissons miraculeux n'ayant pas été constaté par d'autres voyageurs comme celui de l'huile de naphte. Du reste la population de la Géorgie, ajoute Marco Polo, est très-belle et très-vaillante. Elle est chrétienne, et elle porte les cheveux courts à la manière des clercs. Jadis le grand Alexandre ne réussit pas à la réduire; et il ne put repousser ses incursions qu'en fermant la passe des montagnes par la forteresse qu'on a nommée la Porte de fer, et qui commande cette gorge de plus de quatre lieues, où quelques hommes déterminés tiendraient tête à toutes les armées du monde. Les Tatars, tout puissants qu'ils sont, n'ont pu complétement soumettre ce rude pays; et les informations de Marco Polo ont été bien justifiées par la résistance que cette partie du Caucase a si longtemps opposée à la Russie. Mais de la Géorgie, qui est au nord de la grande Arménie, le narrateur passe au royaume de Mossoul, qui est au midi comme on vient de le voir. La population y est mixte, arabe ou mahométane et chrétienne. Le patriarche des Nestoriens et des Jacobins, que Marco Polo appelle Atolic mutilation de Catholique, réside à Mossoul; il ne relève pas de l'apostolle de Rome, et il a le droit de faire des archevêques, des abbés et tous autres prélats, qu'il envoie jusque dans l'Inde et la Chine [1]. Le pays de Mossoul produit en grande abondance des étoffes de soie et d'or, qu'on nomme des mosolins (mousselines); elles sont exportées par des marchands qui vendent aussi des épiceries et des peaux de toute sorte. D'ailleurs, la contrée est infestée « par une autre manière de gens « qui habitent les montagnes et dérobent volontiers les marchands. » Ce sont les Curdes, moitié chrétiens, moitié sarrasins.

Je dois avouer que Marco Polo cite d'autres miracles moins explicables que celui que je viens de rappeler. Par exemple, en parlant de Bagdad, quand elle était encore sous la puissance des califes et avant qu'elle tombât aux mains des Mongols, il rapporte une légende qui avait cours dans le pays, et qui n'en était pas moins absurde. Une fervente prière d'un pauvre chrétien avait déplacé une montagne [2], selon

[1] Nestorius, patriarche de Constantinople, au ve siècle, est le fondateur du Nestorianisme, qui consistait surtout à séparer les deux personnes en Jésus-Christ. Il se répandit en Mésopotamie, en Perse, dans l'Inde et jusqu'en Chine, où il était établi dès le VIIe siècle de notre ère, comme le prouve la fameuse inscription de Si-gan-fou, publiée par M. G. Pauthier en 1858. Outre l'Inde et le Cata ou Chine, le texte ajoute : « en Baudas. » On pourrait supposer qu'il s'agit des contrées bouddhistes; mais la suite prouve que, par Baudas, Marco Polo désigne Bagdad, qui fut longtemps le siége du patriarche nestorien. — [2] M. G. Pauthier, *Le livre de Marco Polo*, 1re partie, p. 52.

la parole de l'Évangile; et les musulmans, voyant la montagne s'avancer dans les airs, avaient depuis lors respecté la foi chrétienne, à laquelle bon nombre d'entre eux s'étaient même convertis. Marco Polo répète cette énormité, sans l'approuver ni la blâmer; et il serait bien difficile de juger ce qu'il en pense. Tout ce qu'on peut dire pour l'excuser, c'est que le fait qu'il conte n'est pas de son invention; on le retrouve dans des auteurs qui ne paraissent pas le lui avoir emprunté. De plus, ce miracle prétendu est arrivé en 1225, c'est-à-dire qu'il est antérieur de soixante et dix ans environ à Marco Polo. C'est donc un simple ouï-dire, qu'il eût mieux fait, j'en conviens, de passer sous silence. J'en dirai autant de l'histoire des trois rois, qui étaient partis de la ville de Saba, ou Sâvah, en Perse, pour aller adorer l'enfant Jésus[1]. Mais il ne faut pas oublier que l'on est au XIIIe siècle, et que le mouvement immense des croisades avait dû renouveler, dans ces pays, bien des superstitions et bien des légendes extravagantes, que la piété du voyageur ramasse dévotement, quoique son bon sens dût les repousser.

Après avoir quitté la Perse, dont il admire les chevaux et les ânes, encore renommés de nos jours, Marco Polo entre dans le royaume de Kermân, qui, comme la Perse, était possédé par les Tatars. Il y trouve une riche industrie en tissus de toute espèce, en broderies de toutes couleurs, en armes de tout genre, épées, arcs, carquois, flèches, selles, harnais, etc. Le pays produit aussi des pierres précieuses en abondance, « que l'on décave dedans les roches. » Mais ce qui étonne le plus le voyageur, c'est le bétail de ces contrées. Il y voit des bœufs très-grands et blancs comme neige, qui ont des pieds petits et tout plats, des cornes grosses, courtes et non pointues. Ces animaux ont sur le dos et entre les épaules une bosse, qui a la hauteur de deux palmes environ. Quand on les charge, ils se couchent comme le chameau; et les poids qu'ils portent sont considérables, parce que ces bêtes sont très-robustes. Outre ces bœufs extraordinaires, Marco Polo voit des moutons qui ne le sont pas moins; ils ont des queues si larges et si grandes, qu'elles pèsent bien trente livres. Leur chair est excellente à manger. Tous ces faits sont très exacts, et on les a cent fois vérifiés; mais il est à présumer que les premiers lecteurs de Marco Polo ont placé ses bœufs et ses moutons monstrueux sur la même ligne que ses sources d'huile. L'autorité même d'Hérodote n'a pas dû les rassurer[2]. Cette province, comme celle de Mossoul était sou-

[1] M. G. Pauthier, *Le Livre de Marco Polo*, p. 62 et suivantes. — [2] Hérodote, livre III, chap. CXIII, p. 169, édit. Firmin Didot. Tous les voyageurs, Chardin, Tavernier, Pottinger, Fellows, etc. ont vu de ces moutons qui sont communs en Perse,

vent ravagée par une race de brigands que le voyageur appelle Caraonas, et qui descendaient de mères indiennes et de pères tatars. Les incursions de ces brigands sont très-redoutables; et l'on ne s'en défend qu'en se retirant dans les châteaux forts dont la contrée est couverte. Marco Polo tomba dans les mains des Caraonas, et il ne leur échappa qu'avec la plus grande peine.

De ce pays peu sûr, le voyageur se rend à la ville d'Hormuz, qui a un beau port sur l'Océan, et qui fait un commerce considérable avec l'Inde et la Perse, servant d'entrepôt à ces deux contrées. Cependant les petits navires d'Hormuz sont très-mal construits; Marco Polo constate que les planches ne sont pas clouées avec du fer, mais cousues avec du fil fait d'écorce d'arbre. Cette assertion a dû paraître aussi bien peu vraisemblable, et néanmoins elle est très-exacte. Chardin, qui voyageait de 1670 à 1680, a pu voir de ces bateaux, construits avec du bois de palmier, et dont les plats-bords étaient cousus avec des cordes de ce même arbre « sans un seul morceau de fer[1]. » Ces bateaux ne servaient qu'au chargement des gros navires à l'ancre, à ce que dit Chardin; mais il semble qu'au treizième siècle on ne craignait pas de s'aventurer en pleine mer sur ces frêles embarcations. Aussi Marco Polo remarque-t-il qu'il « y a un grand péril à aller en ces naifs, » sur une mer où les tempêtes sont aussi fréquentes que dans celle-ci. La chaleur est effroyable à Hormuz, surtout quand certains vents y soufflent; alors on est obligé de quitter la ville pour se retirer dans les montagnes voisines, ou de se mettre au bain jusqu'à ce que ce vent mortel ait cessé. Marco Polo ne nomme pas ce vent; mais tout le monde sait qu'il s'appelle simoun, « le « vent pestiféré. » Tous les voyageurs qui ont visité ces climats brûlants sont d'accord avec Marco Polo[2]. Le roi d'Hormuz se nommait alors Ruomédam Ahomet (Rokn-ed-dîn Mahmoud), et il était tributaire du roi de Crémân[3].

En quittant Hormuz, le voyageur remonte au nord et doit traverser pendant sept jours de suite un désert où le sol est tellement imprégné

en Syrie, en Arabie, en Égypte, en Barbarie, etc. J'en ai vu moi-même à Suez en 1855; mais ils n'avaient pas des queues de trois coudées, que leur donne Hérodote. — [1] Chardin, édition Langlès, tome VIII, p. 510. Tout, dans ces singuliers bateaux, est fait de palmier, le corps du bâtiment, les mâts, les voiles, les cordages, et souvent aussi la cargaison. — [2] Marco Polo ne vit Hormuz qu'à son retour en 1292 ou 1293, quand il y arriva par mer. — [3] Ce nom du souverain d'Hormuz à la fin du XIIIe siècle se retrouve exactement dans l'histoire des rois de ce pays par Tourancha, qui a été le vingt et unième de ces petits potentats, et qui a écrit en persan. Cette histoire a été traduite, en extraits, par le voyageur portugais Texeira (1570). (Voir M. G. Pauthier, *Livre de Marco Polo*, p. 86, note 3.)

de sel, que l'eau est tout à fait impotable, si ce n'est pour les animaux [1]. On arrive enfin à une oasis, où se trouve la ville de Khabis, que Marco Polo appelle Cabanant. Cette ville fort grande est très-industrieuse; on y travaille le fer à merveille, et l'on y fabrique des miroirs d'acier très-brillants et très-grands, qu'on exporte au loin. Un produit spécial de Khabis est la *totie* (en arabe toutiâ), excellent collyre pour les yeux, dont le zinc forme l'élément principal et salutaire. Les géographes et les médecins arabes parlent tous de la *totie*, soit avant, soit après l'époque où Marco Polo visitait Khabis. Il paraît que cette composition se formait naturellement dans les fourneaux où l'on travaillait le fer. Après Khabis, il faut encore traverser des déserts où l'on marche huit journées au nord-est, pour arriver à la province de Tonocain (en arabe Tun-ou-Caïn, noms de deux villes); et de là, « au pays de Mulette, *où le viel « de la Montagne souloit demeurer anciennement.* »

Le Vieux de la Montagne a prêté à bien des contes, dont on a voulu charger la responsabilité de Marco Polo, et dans lesquels il n'est pour rien. Voyons d'abord ce qu'il en dit, afin de ne lui attribuer, dans ces rêveries romanesques, que ce qui lui appartient. En premier lieu, le voyageur ne fait que répéter ce qu'il a entendu de la bouche « de plu-« sieurs hommes de cette contrée; » il n'invente rien, et surtout il n'a rien vu par lui-même. Le Vieux de la Montagne se nommait Aladin (Aloadin); et, dans une vallée délicieuse, il avait réalisé, autant qu'il avait pu, le fameux paradis de Mahomet, arrosé d'eau limpide et même de ruisseaux de vin, de lait et de miel. Il y avait fait construire des châteaux ravissants, où étaient réunies des dames et des damoiselles les plus belles du monde, qui « savoient sonner de tous instrumens et chanter « moult bien, et dansoient que c'estoit un délice de les voir. » Aucun homme ne pouvait entrer dans ce jardin, si ce n'est ceux dont Aladin voulait faire ses Hasisins, ceux qui buvaient de la liqueur du haschisch (*Haschischin* et *Haschaschin*). Aladin avait à sa cour de jeunes garçons de douze ans, dont on devait faire plus tard des hommes d'armes, des sortes de mameluks. Quand les jeunes gens étaient suffisamment instruits, on leur donnait un breuvage qui les endormait; et on les transportait, durant leur sommeil, dans le jardin, dont on leur avait parlé comme du paradis promis aux croyants par le prophète. On les laissait jouir, durant quelque temps, de tous les plaisirs de ce séjour enchanteur; puis on les enivrait de nouveau, et on les faisait sortir comme on les

[1] Pottinger a fait les mêmes remarques en décrivant le Kermân et Khabis, t. I, p. 427.

avait fait entrer quelque temps auparavant. Par là le Vieux de la Montagne fanatisait sans mesure ces jeunes guerriers et leurs compagnons, qui, n'ayant pas encore vu le paradis, désiraient passionnément la faveur d'y être reçus. Aussi Aladin, par les prestiges de son jardin, s'était si bien rendu maître de ses adeptes, qu'il pouvait leur donner l'ordre d'aller assassiner tel de ses ennemis qu'il leur désignait. Les jeunes gens étaient toujours prêts à braver les plus affreux périls, et les ordres du Vieux de la Montagne étaient toujours remplis. Mais il fut assassiné lui-même par un favori, et son fils fut tué avec tous ses hommes, dans sa forteresse d'Alamoût, lorsque Houlagou vint la prendre (1255) pour châtier tous les crimes qui y avaient été commis.

Qu'y a-t-il de vrai dans ce récit, que Marco Polo recueillit sur les lieux? Le voici. Il est constaté que, vers l'an 1220, un fanatique nommé Aladin, avait fondé la secte nouvelle des Ismaéliens, qu'on appelait les Mulhed ou hérétiques (Mulette de Marco Polo). Il résidait dans la forteresse d'Alamoût, que vit encore Chardin; elle était située dans des montagnes d'un accès très-pénible; et de là, le nom de prince ou Vieux de la Montagne, *cheik* voulant dire indifféremment, en arabe, prince ou vieillard. Les Ismaéliens faisaient un usage immodéré de la liqueur enivrante du haschisch; de là, le nom qu'on leur attribua par une équivoque assez naturelle, et que justifiaient peut-être quelques-unes de leurs entreprises audacieuses. Quant au paradis d'Aladin, c'est évidemment l'appoint ajouté par l'imagination populaire; il représente sans doute le secret inviolable dont les Ismaéliens entouraient leurs doctrines et leurs initiations. Mais, dans tout ceci, Marco Polo n'est même pas plus crédule que tout autre ne l'eût été à sa place; il redit ce qu'on lui raconte, il ne montre pas qu'il y croie; et la légende lui semble assez jolie pour qu'il n'y ait point à l'omettre et à la laisser perdre. Qu'Aladin ait fait assassiner quelques-uns de ses rivaux par les sectaires qui l'entouraient, c'est un fait si commun en Orient, qu'il n'y a pas vraiment à s'en étonner.

De Mulette et d'Alamoût, Marco Polo arrive, après de longues marches, à la ville de Balkh, où il voit maints beaux palais, et maintes belles maisons de marbre. Mais la cité était en ruines; on n'avait pas réparé les ravages qu'y avait exercés Gengis-Khân, après les musulmans presque aussi farouches que lui. Balkh formait alors la frontière des Mongols de Perse et des Mongols du Djagataï. Après douze journées de marche, le voyageur atteint la ville de Taican, où il trouve un grand marché de blé et des montagnes de sel gemme, où tout le voisinage vient s'approvisionner. Cette ville, qui porte encore le même nom, a été vi-

sitée, dans ces derniers temps, par plusieurs voyageurs, Alexandre Burnes et M. le capitaine Wood. Les habitants, quand Marco Polo y passa, étaient de la religion mahométane; mais ils observaient assez mal la loi du prophète, et l'ivrognerie était fort pratiquée parmi eux. A Badakshan, où règne aussi le mahométisme, Marco Polo vit des princes qui prétendaient descendre d'Alexandre le Grand et de la fille de Darius. La prétention de ces roitelets peut sembler assez ridicule; mais la trace ne s'en est pas perdue; et Alexandre Burnes, Elphinstone et M. le capitaine Wood, l'ont retrouvée de nos jours, en parcourant ces contrées, que les pierres précieuses du rubis et de lapis-lazuli ont rendues plus célèbres que les douteux héritiers du héros macédonien.

Après avoir traversé une partie de l'Hindoukoush, le voyageur parvient au Cachemire, qu'il appelle Chésimur; il y reste quelque temps, et il est obligé, pour en sortir, de reprendre le chemin par lequel il y est arrivé; car les hautes montagnes dont le Cachemire est environné n'en permettent point d'autre. Il repasse par la petite province de Vocan, aujourd'hui Wakhan, que Burnes et Wood ont visitée. Le voyageur est alors sur un des plateaux les plus élevés de l'Asie et du globe. On lui dit dans le pays que c'est le plus haut lieu du monde; et c'est ce qu'on a répété, dans les mêmes termes, au capitaine Wood, quand il y alla en 1838. L'altitude est en effet de 4,764 mètres. C'est d'un lac situé sur ce plateau que sort l'Oxus, qui va se jeter au midi du lac d'Aral. Les pâturages y sont excellents; et les moutons qu'y voit Marco Polo ne sont pas moins étonnants que ceux du Kermân. Ceux-là ont des cornes qui ont six palmes de long; de ces cornes on fait des écuelles pour manger; et elles sont si grandes et si solides, qu'elles servent de pieux pour les clôtures. Voilà sans doute des assertions que les contemporains de Marco Polo n'auront reçues qu'avec un sourire. Tout est vrai cependant dans ces détails; et M. le capitaine Wood a reconnu, sur ce même plateau de Pamir, des campements de Kirghis, à ces clôtures de cornes extraordinaires, fichées en terre et sortant à une assez grande hauteur. L'animal qui les produit tient le milieu entre la chèvre et le mouton [1]. Marco Polo met douze jours à parcourir ce plateau glacé de *Pamier*, où il n'y a ni habitants, ni oiseaux, tant il y fait froid. Il remarque, ce que personne n'avait dit avant lui, qu'à cette hauteur le feu n'est plus ni aussi clair ni aussi chaud, et que les viandes ont bien plus de peine à cuire. Il faut lire dans l'ouvrage du capitaine Wood les effets étranges que produit la raréfaction de l'air sur ces steppes, où l'on peut à peine

[1] M. G. Pauthier, *le Livre de Marco Polo*, page 132, première partie.

respirer; il y faut lire aussi l'appréciation qu'il fait du caractère sauvage des Kirghis, appréciation tout à fait analogue à celle de Marco Polo.

De Pamir, le voyageur arrive à Kâchghar (Cascar), qui lui paraît une ville très-belle; il y trouve de l'industrie, de riches marchandises, de vastes jardins, de la vigne et du coton (sous la latitude de 39° 15'). Il y a dans Cascar des chrétiens nestoriens, qui ont leur église. Les marchands de ces pays sont très-économes et très-misérables, mangeant à peine de quoi se soutenir dans leurs longs trajets. En s'éloignant de cette province, les voyageurs arrivent à Samarkand, qui est « une grandissime et noble cité. » C'est la capitale de la Sogdiane, sur les bords de la rivière Soghd; elle est peuplée de chrétiens et de Sarrasins. Il paraît même que Djagataï, second fils de Gengis-Khân, qui régnait dans cette ville, était chrétien et qu'il y avait fait construire une belle église dédiée à saint Jean-Baptiste. A cette occasion, Marco Polo raconte un miracle qui se serait passé dans cette église, et qui vaut bien celui de Bagdad, dont j'ai parlé un peu plus haut : une colonne s'était tenue toute seule à trois pieds au-dessus de terre et sans soubassement [1].

Dans la province de Carcan (Yarkand), où sont des chrétiens mêlés à des musulmans, Marco Polo n'observe rien qui mérite quelque mention; et il passe dans le Khotan (Cotan), où il entre pour la première fois sur les terres de Khoubilaï, le Grand-Khân. La population est mahométane et peu guerrière. Elle vit dans l'abondance, cultivant la vigne et le coton. De Cotan ou Ilchi [2], on arrive à la province de Pein (le Paï des Chinois, par 41°, 40' de latitude nord), et plus loin à la ville de Lop et au lac de ce nom. Au delà, s'étend le vaste désert, le désert de Gobi; et, dans sa partie la moins large, il faut encore un mois entier pour le traverser. Aussi, avant de l'affronter, les caravanes prennent-elles à Lop des vivres pour un mois au moins; l'eau, d'ailleurs, ne manque pas de loin en loin. Autour du Gobi, sont situées plusieurs provinces : celle de Tangut, qui est idolâtre et bouddhiste, au sud du désert; celle de Camul (ou Hamil) au nord, entre le grand désert et un autre désert de trois journées seulement; celle de Chingintalas (Saï-yin-tala) au nord-ouest, où il y a quelques chrétiens, mêlés à des musulmans et à des idolâtres. Campicion, capitale de la province de Tangut, est une belle ville, où les chrétiens ont trois grandes églises. Auprès d'eux et dans la paix la plus profonde, vivent des mahométans et surtout des idolâtres, sur lesquels

[1] M. G. Pauthier, *le Livre de Marco Polo*, p. 139 et suivantes. — [2] Ilchi a été visité, en 1866, par M. V. H. Johnson. Ilchi avait été longtemps un des principaux siéges de la religion bouddhique dans ces contrées. Cette religion y comptait de nombreux couvents pleins de moines.

Marco Polo croit devoir donner plus de détails qu'il ne l'a fait jusqu'à cette heure. Ces idolâtres paraissent bien être des moines bouddhistes « qui se gardent de luxure et vivent plus honnêtement que les autres. » Marco Polo peut d'autant mieux les connaître, qu'il séjourna un an entier dans cette ville, en qualité de commissaire impérial avec son oncle Maffeo[1]. A douze journées de Campicion, on parvient à la ville d'Esanar, (I-tsi-naï), et l'on y prend des vivres pour quarante jours que doit durer la traversée d'un grand désert, où l'hiver est excessivement rigoureux, et où l'on ne rencontre que quelques petits bouquets de pins rabougris.

Cette course pénible aboutit enfin à la ville de Caracoron (Kara-Koroum), la première capitale de l'empire mongol. Elle avait été bâtie, en 1235, par les ordres d'Oktaï-Khân, comme nous l'apprend Raschid-eddîn, et on l'avait entourée d'une forte muraille. Nous avons vu plus haut[2] l'effet qu'elle produisit à Rubruquis, quand il y alla porter à Mangou la lettre de saint Louis, en 1253. Il préférait à la capitale mongole une simple bourgade de France; et Saint-Denis lui semblait plus riche et plus belle. Elle n'avait que deux grandes rues, l'une dite des Sarrasins, et l'autre des Cathayens ou Chinois. Elle renfermait douze temples d'idolâtres de diverses nations, deux mosquées et une église chrétienne. Marco Polo est moins explicite que le frère mineur; mais il paraît que, depuis Rubruquis, c'est-à-dire en vingt ans à peu près, Karakoroum s'était bien accrue. Le voyageur vénitien lui attribue trois milles de longueur, et, comme c'est la première cité qu'eurent les Tatars, « quand ils issirent de leur contrée, » il prend de là occasion de remonter aux origines de la puissance des Mongols.

C'est à ce propos qu'il est question du prêtre Jean; et voici les traditions qu'a reçues Marco Polo.

Les Tatars habitaient originairement à l'est dans la province de Ciorcia (Djourdjeh), qui répond à la Mantchourie. Ils n'avaient pas de villes ni de châteaux forts; mais le pays était abondant en pâturages et en rivières. Ces nomades, qui n'avaient pas de chef, payaient tribut à « un grand sire, » qui était nestorien comme tout son peuple, et qui se nommait dans leur langage Oung-Khân, ce qui équivaut, en français, dit Marco Polo, à *Prêtre Jean*. Ce tribut était la dîme de tout ce que les Tatars possédaient. Cependant Oung-Khân, craignant de leur part

[1] M. G. Pauthier, *Le livre de Marco Polo*, page 169, première partie, chapitre LXI. Un manuscrit porte : messire Nicolas, messire Maffeo et messire Marc. — [2] Voir le premier article.

quelque tentative redoutable, voulut les disperser; mais ils se retirèrent dans des régions plus lointaines encore, et ils cessèrent de payer le tribut. Pour se mettre à l'abri d'une attaque, ils élurent pour roi Témoudjin, guerrier plein de valeur, qui devait être Gengis-Khân; c'était en 1187. Bientôt le nouveau chef sut grouper autour de lui une multitude de hordes errantes; son habileté égalait son courage. Fier de ses succès, il fit demander à Oung-Khân la main de sa fille; et, courroucé d'un refus, il fit la guerre à celui qui ne voulait point le prendre pour gendre. Les deux armées se rencontrèrent dans les vastes plaines de Tanduc. Prêtre Jean, vaincu, fut tué dans la bataille; et l'heureux Témoudjin devint le maître de toute la Tatarie. Mais la fortune ne le laissa pas jouir longtemps de son triomphe; il mourut six ans après, au siége d'une ville, où il reçut un coup de flèche au genou [1]. Cependant son empire était fondé, et il s'étendait sur tout le nord de l'Asie, depuis la Chine jusqu'à la Perse; ses successeurs n'avaient plus qu'à consolider la conquête et à la rendre définitive; ils n'y manquèrent pas.

Il n'est pas nécessaire de suivre Marco Polo dans l'histoire, d'ailleurs peu exacte, qu'il trace des héritiers de Gengis-Khân; mais il faut, avec lui, s'arrêter à Khoubilaï-Khân, dont il fait le sixième et le plus puissant des empereurs tatars. Pour donner une idée de cette puissance colossale, Marco Polo commence par dire que les cinq empereurs précédents, en assemblant tous leurs États, n'auraient pas eu autant de pouvoir. Mais cela même ne lui suffit pas; et il ajoute que tous les chrétiens du monde, avec leurs empereurs et leurs rois, que tous les Sarrasins, avec leurs sultans et leurs califes, auraient beau se réunir tous ensemble, ils n'égaleraient point la puissance incomparable de Khoubilaï-Khân. Dans ces amplifications successives du voyageur, il n'y avait absolument rien d'excessif, puisque les États de Khoubilaï étaient réellement les plus vastes et les plus peuplés que jamais un seul sceptre ait régis. Mais, quand ces révélations étranges se produisirent pour la première fois en Europe, que d'incrédulité elles durent soulever! Que d'accusations dut encourir messire Millione! Que de fois on dut crier au mensonge, ou tout au moins à l'illusion!

[1] Il y a dans cette chronologie de Marco Polo des détails qui ne s'accordent pas avec les récits des historiens chinois. Proclamé Gengis-Khân, c'est-à-dire khân des puissants, dans une assemblée générale des tribus, *Couriltaï*, en 1206, Témoudjin ne fut que blessé et ne mourut point au siége d'une ville en 1212. Il régna jusqu'en 1227, mourant à soixante-six ans, après 22 ans de règne. Ces divergences considérables ne se comprennent pas bien; car Marco Polo dut savoir aisément la vérité à la cour de Khoubilaï-Khân, petit-fils de Gengis-Khân.

Je conviens, du reste, que quelquefois, mais quelquefois seulement, messire Marco prête le flanc; et, par exemple, si l'on peut croire avec lui que ces peuples barbares immolaient sur la tombe de leurs empereurs quelques-uns de ceux qui les avaient servis de leur vivant, comment admettre qu'aux funérailles de Mangou, le quatrième successeur de Gengis-Khân, on ait tué jusqu'à plus de vingt mille personnes! Il paraît très-vrai que les cavaliers nombreux qui accompagnaient le convoi jusqu'à l'Altaï tuaient indistinctement toutes les personnes qu'ils rencontraient sur leur passage, afin d'honorer davantage la mémoire du défunt; mais certainement on devait fuir de bien loin ce formidable cortége, quel que fût le dévouement fanatique qu'on ressentît pour le monarque décédé. On aura pu indiquer à Marco Polo ce chiffre impossible; mais il n'aurait pas dû le répéter; ou, du moins, il aurait dû, en rapportant cette fable, la donner pour ce qu'elle était. Mangou était mort en 1260; l'époque était donc assez proche pour qu'on pût aisément vérifier le fait en interrogeant quelques témoins. Mais, j'ai hâte aussi de le déclarer, c'est là une de ces très-rares occasions où l'on peut suspecter, non pas la bonne foi de Marco Polo, mais son jugement, qui, d'ordinaire, est si sensé. Peut-être n'est-ce qu'une faute de copiste; car il y a des manuscrits qui ne portent que dix mille, chiffre tout aussi improbable, quoique réduit de moitié; mais ces variantes peuvent faire supposer quelque erreur matérielle.

D'ailleurs, les renseignements que Marco Polo nous a conservés sur les mœurs des Tatars, au milieu desquels il a si longtemps vécu, sont d'une exactitude irréprochable; et, comme les mœurs n'ont guère changé, tous les voyageurs qui ont visité récemment ces pays ont fait les mêmes observations que le Vénitien. Voici quelques traits du tableau qu'il a peint.

En hiver, les Tatars descendent dans les plaines, où la température est plus chaude, et où leurs troupeaux peuvent trouver d'inépuisables pâturages. En été, au contraire, ils remontent dans les régions plus froides, où les mêmes avantages se rencontrent. Ils portent avec eux leurs tentes, que le voyageur appelle leurs maisons. Elles sont fort légères, faites de longs bâtons recouverts de cordes; on les déplace avec la plus grande facilité; et, toutes les fois qu'on les dresse, la porte est toujours tournée vers le midi. Ils ont, en outre, des charrettes couvertes de feutres noirs, qui sont imperméables à la pluie. Ils les font traîner par des bœufs et par des chameaux. Sur ces charrettes sont les femmes et les enfants, et tous ceux qui ne peuvent marcher ni monter à cheval. Ce sont les femmes qui sont chargées de vendre et d'acheter tout ce qui

est nécessaire à la famille et tout ce qui se rapporte au ménage. Les hommes sont uniquement occupés de la chasse, sans compter la guerre; ils font grand usage du faucon, comme de vrais gentilshommes. Ils vivent surtout de chasse et de lait de jument; on mange indistinctement la viande des chevaux, des chiens et des rats.

Les mœurs de ces peuples à demi sauvages sont, en général, très-pures. L'adultère y est très-rare; « ils le tiennent pour malvaise chose et vilaine. « Les dames sont bonnes et loyales vers leurs maris, et font moult bien « ce qui leur besoigne. » La polygamie est permise; et l'on peut avoir jusqu'à cent femmes, si l'on a le moyen de les entretenir. Le mari assure un douaire entre les mains du père ou de la mère de la jeune fille. La femme qu'on a épousée la première a le pas sur toutes les autres. Les familles sont fort nombreuses, et les Tatars ont « plus de « fils que les autres gens. » Ils peuvent épouser leurs parentes à un degré très-rapproché; on hérite même des femmes de son père, sauf la mère de qui l'on est né; mais il n'y a que le fils aîné qui ait ce privilége, dont les autres ne jouissent pas.

Les Tatars sont très-superstitieux. Ils croient bien à un être suprême et tout-puissant, comme l'ordonne le premier article du code de Gengis-Khân, le Yassa; mais ils croient, en outre, à beaucoup de divinités secondaires; et chaque tente contient toujours une idole de feutre et de drap, à laquelle « ils font grant révérence et grant honneur. » Aux repas, l'idole a sa part comme les autres membres de la famille. Les vêtements de ces peuplades sont fort beaux, en drap d'or et de soie, garnis de riches fourrures de zibelines et de martres, de renards et de petit-gris. Les armes sont encore plus belles que les vêtements : ce sont des épées, des javelots, des massues de fer, surtout des arcs et des flèches. Les Tatars peuvent passer pour les archers les plus adroits du monde entier. Leurs armures sont en cuir bouilli et très-fortes. Les hommes, d'ailleurs, sont pleins de bravoure, et ce sont de rudes combattants. Ils sont, en outre, infatigables; et, pour peu que l'occasion l'exige, ils seront des mois entiers en course, ne vivant que du lait de leurs juments et sans avoir besoin de manger de la viande. Les chevaux sont aussi sobres que leurs maîtres, paissant partout où ils se trouvent, n'ayant jamais ni paille, ni orge, ni avoine, « moult obéissant à leur « seigneur. » Quand il le faut, les cavaliers restent en selle avec leurs armes des nuits entières.

En esquissant cette description de ces habitants des steppes, Marco Polo ne peut s'empêcher de faire une réflexion qui se présente tout naturellement : des gens ainsi accoutumés aux plus extrêmes fatigues et

qui ont si peu de besoins, eux et leurs bêtes, sont « les meilleurs pour « conquester terres et règnes. » Puis le voyageur ajoute : « Il y paroît « bien comme vous l'avez déjà entendu et comme vous l'entendrez en « ce livre, car il est certain que les Tatars sont maintenant les maîtres « de la plus grande partie du monde. » Puis, afin que l'on comprenne mieux comment ces peuples sont arrivés à cette prodigieuse fortune, Marco Polo entre dans le détail de leur organisation militaire. Tout individu était guerrier. La première division était d'abord un peloton de dix hommes, à la tête desquels était un dizainier; un centenier commandait à dix dizainiers; un autre chef commandait à dix centeniers, et il avait mille hommes sous ses ordres; un chef supérieur commandait à dix mille hommes, et le général en chef de l'armée commandait à cent mille. Mais, dans cette hiérarchie toujours décuple, chaque officier n'avait jamais affaire qu'à dix hommes seulement; il n'y avait que le grade qui différait. Ce mécanisme très-simple produisait des merveilles, et l'obéissance était d'une ponctualité étonnante. Le corps d'armée de cent mille hommes s'appelait un *toug*, nom donné aussi à l'étendard, qui lui servait de point de ralliement. Le *toug* était toujours précédé d'un corps d'éclaireurs, composé de deux cents hommes, à deux journées de marche en avant. L'armée ne risquait jamais d'être surprise par l'ennemi.

Quand on entre en campagne et que la route doit être longue, le seul bagage permis aux soldats se compose de deux vases de cuir où l'on met le lait, d'un pot de terre pour faire cuire la viande, et d'une petite tente pour s'abriter de la pluie. Parfois, quand la marche doit être rapide, on reste dix jours de suite sans faire de feu, ni cuire de viande. On boit alors le sang des chevaux, dont on ouvre la veine, en y appliquant sa bouche. On fabrique aussi des tablettes de lait desséché qu'on porte aisément avec soi, et qu'on fait détremper dans de l'eau qu'on bat, pour le rendre potable. Dans le fort de la bataille, il n'y a pas la moindre honte à fuir; tout au contraire, les cavaliers tournent bride sans aucun déshonneur, parce qu'ils sont très-habiles, en fuyant, à lancer des flèches contre l'armée qui les poursuit; les chevaux se retournent comme leurs maîtres avec une prestesse inconcevable, aussi bien que le ferait une meute de chiens. Aussi est-ce là une manœuvre qui leur réussit presque toujours; l'armée ennemie, qui croit avoir gagné la bataille, la voit inopinément, en un clin d'œil, recommencer sur toute la ligne. De là tant de victoires remportées par les Mongols.

La justice, quoique moins régulière que l'organisation des armées, était assez bien établie. Gengis-Khân avait promulgué un code appelé

Yassa, dont quelques articles ont été conservés dans des écrivains postérieurs. Le vol y était puni de mort quand il était considérable; pour de moindres objets, on se contentait de la bastonnade, dont les coups allaient de sept jusqu'à cent sept. Le vol d'un cheval était châtié de la peine capitale, et le coupable mourait sous l'épée. Pour prévenir les larcins, si faciles dans les steppes, chaque propriétaire faisait marquer toutes ses bêtes d'un signe particulier; et elles s'égaraient peu, tout en se mêlant aux autres, dans ces pâturages sans gardiens.

Une coutume fort étrange, c'était le mariage que les parents faisaient entre leurs enfants morts. On célébrait la noce de deux jeunes gens dès longtemps décédés, et l'union unissait les familles comme si les enfants eussent vécu. Les Tatars s'imaginent que ces fiancés posthumes seront unis dans l'autre monde. On va même jusqu'à faire rédiger par écrit tout ce qu'on leur eût donné en dot, et l'on brûle solennellement le papier, comme si les pauvres enfants pouvaient goûter encore tous les plaisirs et recevoir toutes les richesses qu'on leur promettait sur la terre.

Ici Marco Polo s'arrête dans cette longue et intéressante digression sur les mœurs des Tatars; il reprend la suite de ses descriptions, avant d'en venir au gouvernement et à la cour de Khoubilaï-Khân.

Il nous semble que cette peinture des Mongols est d'une vérité saisissante, et qu'elle démontre en traits éclatants tout le mérite de Marco Polo. Il n'y a pas un détail inutile, de même qu'il n'y en a pas un seul de trop. Le voyageur scrupuleux parle de ce qu'il a vu pendant un séjour très-prolongé; et il en parle comme un observateur qui sait voir parfaitement. Tous ceux qui, après lui, ont eu les mêmes faits sous les yeux, n'ont pu que confirmer ce qu'il a dit. Sans chercher d'autres témoignages, les habitudes des Cosaques et des Kalmouks, campant, en 1814 et en 1815, dans les rues de Paris, étaient celles qu'a décrites le voyageur du XIIIe siècle. Nous avons pu voir ces barbares sous les couleurs mêmes où il les a décrits, avec leurs carquois et leurs flèches, leurs chevaux infatigables comme eux, leurs équipages toujours aussi légers, leur courage toujours aussi entreprenant, leurs fuites toujours aussi rapides, quoique moins redoutables, leurs retours incessants; en un mot, nous avons vu, dans ces hordes des bords du Don et du Volga, la fidèle image des soldats de Gengis, d'Oktaï, d'Houlagou et de Khoubilaï-Khân. De pareils soldats ne suffisent pas à conquérir l'Europe; mais ils ont pu conquérir l'Asie, il y a cinq ou six siècles. Dans tout ceci, Marco Polo est d'une fidélité d'observation extraordinaire. Que ce soit son excuse pour quelques erreurs et quelques exagérations. Mais, quand

il va nous parler du Grand-Khân, près de qui il a vécu, il sera tout aussi irréprochable qu'intéressant.

BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE.

(*La suite à un prochain cahier.*)

LES ACADÉMIES D'AUTREFOIS.

L'ancienne Académie des sciences, par Alfred Maury, membre de l'Institut, professeur au Collége de France. Didier, 1865. — *Procès-verbaux inédits des séances de l'Académie des sciences.*

SIXIÈME ARTICLE [1].

L'Académie, depuis sa réorganisation en 1699, avait complétement changé sa méthode de travail. Aux recherches en commun, condamnées par trente années d'épreuves peu fructueuses, avait succédé la libre inspiration de chacun de ses membres. Le volume publié annuellement n'était plus présenté comme l'œuvre commune de la compagnie, chaque académicien signait son travail et en demeurait responsable. L'Académie, comme corps, ne prenait de décision que dans de rares occasions et à regret en quelque sorte. Jamais, par exemple, la discussion sur le calcul différentiel et les luttes si souvent renouvelées sur les systèmes de Descartes et de Newton ne furent l'objet d'un jugement régulier et d'une décision expresse; tant que ses membres furent partagés, l'Académie, sans être indifférente, resta sagement et prudemment indécise.

Les savants étrangers à l'Académie, en la prenant cependant pour juge de leurs travaux et de leurs projets, la transformaient peu à peu en

[1] Voir, pour le premier article, le cahier de juin, p. 337; pour le deuxième, le cahier de juillet, p. 420; pour le troisième, le cahier de septembre, p. 576; pour le quatrième, le cahier de novembre, p. 715; pour le cinquième, le cahier de décembre, p. 758.

Le livre de Marco Polo, citoyen de Venise, etc. publié d'après trois manuscrits inédits de la Bibliothèque impériale de Paris, par M. G. Pauthier, Paris, Firmin Didot frères, 1865, grand in-8°, 2 parties, CLVI-831 pages, avec une carte spéciale de l'Asie.

QUATRIÈME ARTICLE[1].

Marco Polo s'est arrêté avec une complaisance bien naturelle à parler du Grand-Khân[2]; il était resté dix-sept ans à la cour de Khoubilaï; et, durant tout ce temps (1274 à 1291), il avait reçu des missions de confiance dont il s'était acquitté avec le plus constant succès. Ajoutez que rien ne devait être plus curieux pour des regards intelligents et attentifs que ce vaste empire, dont aucun des États de l'Europe ne pouvait alors donner la moindre idée, et qui a été le plus étendu que les hommes aient jamais formé. Enfin Khoubilaï paraît avoir été doué des qualités les plus distinguées et les plus attachantes. C'étaient là autant de motifs pour que le voyageur vénitien s'occupât longuement d'un prince et d'une administration qui devaient tenir beaucoup de place dans ses souvenirs et lui inspirer autant de reconnaissance que d'étonnement.

Khoubilaï, petit-fils de Gengis-Khân, avait d'abord été chargé par son frère Mangou de faire la conquête de la Chine; il y avait employé déjà près de dix années consécutives lorsque, en 1260, il succéda à Mangou, mort des suites d'une blessure, et fut élu Grand-Khân, dans l'assemblée générale des chefs de Hordes, ou Kouriltaï, qui seule avait le droit de conférer ce titre. Il régnait comme maître de la Chine depuis quatorze ans environ lorsque Marco Polo arriva à sa cour, et il était âgé de soixante ans à peu près. Marco Polo nous a dépeint brièvement sa personne et ses habitudes. D'une taille moyenne, Khoubilaï avait une tournure des plus remarquables et des plus nobles; selon l'expression du narrateur, «il était de belle façon, et très-bien taillé de tous mem-«bres.» Il avait la peau blanche et le teint coloré, le nez bien fait et les

[1] Voir, pour le premier article, le cahier de janvier, p. 5; pour le deuxième, le cahier de février, p. 69; pour le troisième, le cahier de mars, p. 152. — [2] Marco Polo a consacré plus de quarante chapitres de son ouvrage à Khoubilaï, à sa cour, à sa capitale, à son administration, etc. du LXXVe au CXXe, page 235 à 413, édition de M. Pauthier.

yeux noirs. Chose rare dans sa race, il était brun de cheveux, tandis que presque toute sa famille était blonde. Il avait quatre femmes, tenant chacune le rang d'impératrice avec des cours très-nombreuses; et, de plus, une multitude de concubines, ou d'amies, comme les appelle Marco Polo. De ses quatre femmes, il avait eu vingt-deux fils légitimes, dont sept furent gouverneurs des plus grandes provinces de l'Empire sous la main de leur père[1]. Khoubilaï sut les maintenir toujours dans l'obéissance et leur imposer la soumission la plus fidèle. Fort brave lui-même, d'une expérience consommée à la guerre, qu'il avait faite longtemps, il passait pour le plus habile des guerriers; et la conquête du pays qu'il régissait lui était due en très-grande partie.

Pendant les dix-sept années qu'il eut Marco Polo près de lui, il n'entreprit qu'une seule campagne; mais elle fut terrible, à en juger par les détails que donne le voyageur, témoin oculaire de tout ce qu'il raconte. C'était en 1286, un prince tatare nommé Nayan, avait acquis dans la Mantchourie, au nord de Péking, une puissance considérable et inquiétante. Descendant de Gengis-Khân, il ne reconnaissait qu'avec peine la suprématie de Khoubilaï, et il se révolta, entraînant dans sa rébellion plusieurs autres princes. Un seul de ses complices nommé Kaïdou (Haïtou, en chinois), pouvait mettre en ligne jusqu'à cent mille hommes de cavalerie. Nayan en avait lui-même à peu près trois fois autant. Promptement informé de cette trahison, Khoubilaï ne perdit pas un instant pour l'étouffer. En dix ou douze jours, il eut réuni, avec les troupes qui étaient le plus à proximité, une armée de près de cinq cent mille hommes, dont cent mille fantassins[2]. Il la conduisit à marches forcées et lui fit faire en vingt journées une route qui d'ordinaire exigeait au moins un mois. Tant de promptitude surprit les rebelles, qui ne s'attendaient pas à cette activité d'un vieillard de plus de soixante et dix ans; et, comme le Grand-Khân avait eu la prudente habileté de faire garder toutes les passes par des espions, il arriva inopinément jusqu'aux campements de Nayan, qui faillit être fait prisonnier dans son lit.

[1] Les Annales chinoises sont en parfait accord avec Marco Polo, et M. Pauthier y a retrouvé les noms et les gouvernements de ces sept rois; page 263, note 3. — [2] En rapportant ces chiffres énormes, Marco Polo sent bien qu'ils inspireront de la défiance, et que « ce seroit impossible chose à croire ne à ouïr ne à dire. » Il a raison de se mettre en garde contre l'incrédulité; mais il faut cependant croire sans trop de peine à ce qu'il raconte. Il était en position d'être très-bien informé, en supposant même qu'il n'assistait pas à la bataille, et, quand on songe à l'immensité de l'empire mongol et à la population de la Chine, les choses deviennent extrêmement probables. (Voir M. Pauthier, page 243.) Dans notre siècle, la bataille de Leipsick a réuni plus de cinq cent mille combattants.

Les deux armées en vinrent promptement aux mains; la bataille dura depuis la pointe du jour jusqu'à midi. La bonne cause l'emporta; Nayan vaincu se rendit prisonnier avec ses principaux officiers. Khoubilaï n'en eut pas pitié; mais, par respect pour la famille de Gengis-Khân, il le fit étouffer dans un tapis, où on l'avait étroitement enveloppé, « ne voulant « pas que le sang du lignage de son empire fut épandu ne en l'air, ne « en la terre, ne au soleil. » Les quatre provinces qui formaient le royaume de Nayan se soumirent immédiatement. Dans des vues qui ne sont pas bien connues, le rebelle s'était fait chrétien, et ses étendards portaient la croix. Cependant une bonne partie des sujets de Nayan étaient mahométans et idolâtres; après la défaite, ils ne manquèrent pas d'attribuer ce revers à l'impuissance de la foi chrétienne. « Voyez, « disait-on, aux chrétiens vaincus, comment la croix de votre Dieu a « aidé Nayan, qui était baptisé et qui l'adorait! » Il n'y avait, à ce qu'il semblait, rien à répondre à cet argument, et les chrétiens étaient fort mal menés, quand Khoubilaï, apprenant ces rumeurs menaçantes, les fit généreusement cesser en se déclarant pour les chrétiens; il manda devant lui les principaux d'entre eux, et il leur dit « qu'ils dussent se recon- « forter; si la croix n'avait point aidé Nayan, elle avait eu bien raison; car, « bonne comme elle l'était, elle ne pouvait faire autrement. Nayan avait « été déloyal et traître de s'élever contre son seigneur; et la croix du « Dieu des chrétiens ne pouvait le soutenir contre le droit. » Ces paroles de Khoubilaï, prononcées à très-haute voix, furent entendues de toute l'assistance, et les chrétiens, rassurés par la protection impériale, répétèrent que leur croix « ne veut aider personne à tort, et que le rebelle « ayant fait mal, elle ne pouvait faire mal comme lui en l'aidant. » L'apologie était peut-être contestable; mais, à partir de ce moment, les mécréants, redoutant la colère du monarque, n'osèrent plus insulter les chrétiens.

Cette tolérance magnanime et intelligente paraît avoir été habituelle à Khoubilaï, et le pape Nicolas IV crut devoir l'en remercier, en 1289, dans une lettre que cite M. Pauthier[1], et que devait remettre le frère Jean de Monte-Corvino, missionnaire en Chine.

De retour à Cambaluc, la capitale, l'empereur y donna des fêtes splendides pour célébrer sa victoire. Il combla de récompenses tous les officiers de son armée. D'abord, il les fit tous monter d'un grade; il leur offrit, en outre, des joyaux d'or et d'argent, des perles, des pierres précieuses, des chevaux, des harnais. Depuis le rang de centenier,

[1] Le livre de Marco-Polo, page 251, note 4.

chacun reçut une table de commandement en métal plus ou moins riche, et avec des emblèmes de plus en plus relevés. C'étaient des distinctions analogues à celles que nous distribuons encore aujourd'hui à nos armées après quelques hauts faits. Les tables de commandement de Khoubilaï portaient une inscription qui était ainsi conçue : « Par la force « du grand Dieu, et par la grâce qu'il a faite à notre empire, que le « nom du Khân soit béni, et que celui qui lui désobéira soit mis à mort « et détruit[1]. » Au-dessous de cette formule générale, étaient spécifiés le titre et les priviléges de celui à qui la tablette avait été accordée. Les plus grands seigneurs recevaient des tablettes où était empreinte la figure d'un gerfaut, qui passait pour le plus noble des oiseaux de proie; en produisant cet insigne, ils pouvaient requérir pour leur usage personnel les chevaux des postes impériales, et s'en servir à leurs propres messages.

Avant de décrire la cité de Cambaluc (en turc oriental, Khân-Bâligh, la ville du Khân), Marco Polo décrit le palais de l'empereur. Ce palais immense, où il a dû bien des fois se rendre, n'avait pas moins d'un mille sur chaque face de son carré. Les murs fort épais, crénelés et en pierre blanche (sans doute du marbre), avaient dix pas de haut. A chacune des quatre encognures, étaient placés des arsenaux remplis des armes du prince; et à moitié de chaque intervalle, étaient des arsenaux secondaires, où les diverses espèces d'armes étaient régulièrement emmagasinées. La face du midi avait cinq portes, dont la plus grande, placée au milieu, ne s'ouvrait que quand l'empereur partait pour la guerre. Dans l'intérieur de ce premier carré, qui était une vraie forteresse, en régnait un autre tout pareil, mais plus petit, puisqu'il était enveloppé dans l'autre. Au centre de cette seconde enceinte, non moins forte que la première, se trouvait la demeure impériale, dont Marco Polo exalte la magnificence incomparable, qui le surprend beaucoup, bien qu'il eût dû voir dans sa jeunesse les plus belles constructions de Venise. A l'en croire, ce palais est le plus grand du monde entier. Il n'était composé que d'un rez-de-chaussée élevé de sept à huit pieds au-dessus du sol; la hauteur du plafond était considérable. Les murs et toutes les pièces, tan au dedans qu'au dehors, étaient revêtus d'or, d'argent et de peintures les ornements représentaient principalement des figures d'animaux. La

[1] Il paraît que, dans ces derniers temps, on a découvert des tablettes de ce genre dans diverses parties de la Russie méridionale. En 1846, M. Grégorief, gouverneur civil des Kirghiz d'Orembourg, a publié le *fac-simile* d'une tablette d'argent, portant une inscription presque identique à celle que rapporte Marco-Polo. (Voir M. Pauthier, page 255, note 3, et le *Journal asiatique*, juin 1861.)

salle à manger avait des proportions à contenir jusqu'à six mille convives. La couverture, de toutes couleurs, était si bien vernissée, qu'elle resplendissait comme du cristal, et elle était si solide, qu'elle pouvait impunément braver toutes les intempéries des saisons.

Entre les deux parallélogrammes concentriques, et tout autour du palais, s'étendaient des prairies ombragées d'arbres à fruits de tout genre. Des animaux domestiques, des chèvres, des daims, des biches, y erraient en liberté; on y avait réuni également beaucoup d'animaux à musc, et les bêtes les plus curieuses et les plus rares. Dans un large canal d'eau courante, l'empereur avait fait mettre les meilleures espèces de poissons, que des grilles artistement disposées empêchaient de s'échapper. A une portée de flèche du palais, une colline factice était couverte d'arbres à feuilles persistantes, de manière que la verdure n'y cessait jamais. L'Empereur, qui avait fait élever cette colline, haute de cent pas à peu près, veillait à ce qu'on y transplantât soigneusement les arbres les plus superbes qu'on pût trouver. On les y apportait avec toutes leurs racines et toute la terre dont elles étaient entourées. A l'aide des éléphants, on exécutait ce travail difficile; et nulle part, on n'aurait pu voir une collection d'arbres plus complète et plus extraordinaire. La colline était appelée la *montagne verte*, et elle méritait bien son nom, puisqu'on n'y recevait que des végétaux toujours verts. Le sommet était surmonté d'un kiosque, d'où l'on devait avoir une vue charmante, et le Grand-Khân se plaisait souvent à s'y reposer[1].

A peu de distance de ce palais merveilleux, Khoubilaï en avait fait construire un second tout semblable pour l'héritier présomptif de l'empire.

La cité de Cambaluc, qui renfermait ces prodiges de luxe et de richesse, n'avait pas moins de vingt-quatre milles de circonférence. La forme en était aussi un carré qui était long de six milles sur chaque côté. Elle était entourée de murs de terre épais de dix pas environ à la base; au sommet, ils n'en avaient plus que trois. Ils étaient tout crénelés, et leur hauteur était égale à leur base. L'enceinte avait douze portes surmontées de châteaux-forts, où de grandes salles recevaient les troupes de garde. Les rues se coupaient à angles droits, et l'on pouvait voir en plusieurs sens d'un bout de la ville à l'autre. La police était

[1] Des descriptions postérieures ont confirmé l'exactitude entière de celle de Marco Polo. M. Pauthier a réuni des extraits de Rachid-ed-dîn, contemporain de l'observateur vénitien, de Abd-er-Razak, vers 1430; de P. de Magaillans, vers 1650, etc. etc. (Voir M. Pauthier, page 267, note 5, et page 270, note 10.)

très-bien faite, et, lorsque, le soir, la grande cloche de la tour centrale avait sonné trois fois, il était interdit à personne de circuler dans la ville, si ce n'est pour le service des malades. Il y avait en tout douze mille hommes de garnison, mille à chaque porte; mais ce n'était pas en vue d'assurer la fidélité des habitants, dont on n'avait rien à craindre; c'était uniquement par honneur pour l'auguste personnage qui résidait à Cambaluc pendant les trois mois d'hiver, décembre, janvier, février, et pour empêcher aussi que nul ne vexât ou ne pillât le pauvre peuple[1].

Outre les troupes de police et de surveillance, l'empereur avait autour de sa personne une garde formée de douze mille cavaliers. Ils étaient tous choisis dans les rangs de la noblesse, et ils s'appelaient les *Quésitan*, c'est-à dire les fidèles (en mongol, *Késîétou*, les favoris, les heureux). Les quésitans étaient divisés en quatre corps, nous dirions quatre compagnies, de trois mille hommes chacun, se relayant tous les trois jours pour le service impérial. Cette institution remontait au fondateur de la dynastie mongole, à Gengis-Khân lui-même.

Dans les galas solennels que l'empereur tenait à certaines occasions, il était toujours assis à une table beaucoup plus haute que toutes les autres. Il occupait le côté nord de la salle, de manière que son visage fût tourné au midi. Sa première femme était placée à sa gauche, la gauche étant, en Chine, la place d'honneur; à droite, beaucoup plus bas, se rangeaient ses fils, ses neveux et tous les membres de la famille impériale, selon leur dignité et leur degré de parenté. La tête de ces convives illustres était au niveau des pieds de l'empereur, et le reste des invités prenait place à des tables encore plus basses. Le même ordre était suivi pour les femmes; celles de la famille impériale étaient assises à gauche, les autres figuraient à droite. D'ailleurs les tables étaient disposées de telle sorte que d'un coup d'œil l'empereur pût voir tous ses commensaux, quel qu'en fût le nombre. Le jour où ces grandes réceptions avaient lieu, c'était un prodigieux mouvement dans tout le palais, et il n'y avait guère moins de quarante mille personnes en action pour ap-

[1] Il y a ici, dans les différents textes, une variante assez importante. Tantôt il s'agit des *larrons*, contre lesquels la police doit défendre les citoyens paisibles; tantôt il s'agit des *barons*, dont il aurait fallu réprimer la tyrannie. M. Pauthier se prononce pour cette seconde alternative, et il cherche à justifier l'opinion qu'il adopte, bien que la première soit la plus vraisemblable. Il cite aussi de longs détails qui ne se trouvent que dans la version italienne de Ramusio et qui prouvent qu'en effet les gouverneurs de province, investis de la confiance de Khuobilaï, en abusaient parfois odieusement. (Voir M. Pauthier, p. 276 et suiv. note 5.)

porter des contrées voisines, ou même de contrées lointaines, les provisions les plus recherchées et les plus abondantes. Une des choses qu'on admirait davantage dans ces festins, c'était un grand tonneau d'or massif où était renfermé le vin. Ce premier tonneau était entouré de quatre tonneaux plus petits, où s'épanchait la liqueur du plus grand; les serviteurs l'y puisaient avec de larges coupes d'or vernissées contenant à boire pour dix personnes. Ces coupes étaient déposées toutes pleines entre deux convives, et ils y prenaient le vin à leur gré, avec d'autres coupes d'or plus petites, garnies d'anses et de pieds. Les dames avaient leur service comme les hommes, et cette vaisselle d'or était si considérable, qu'à moins de la voir de ses propres yeux, comme le dit Marco Polo, on ne pouvait s'en faire une idée, ni surtout croire à une telle masse de trésors.

Le Grand-Khân était servi à table par les seigneurs les plus distingués; et, pour présenter les mets à leur auguste maître, ils avaient soin de se couvrir la bouche et le nez de tissus d'or et de soie, afin que leur haleine ne portât point sur les breuvages ou les plats impériaux. Quand l'empereur prend la coupe pour boire, la musique fait entendre ses instruments aussi bruyants que nombreux; tous les convives, y compris les plus hauts dignitaires, s'agenouillent avec les signes de la plus profonde humilité; et, chaque fois que l'empereur a besoin de boire, les mêmes démonstrations recommencent, sans doute aussi fatigantes pour lui que pour ses hôtes. Après le repas et quand les tables ont été enlevées, arrivent les jongleurs et les baladins de toute espèce, qui amusent du mieux qu'ils peuvent la compagnie, fort curieuse de leurs jeux.

Il y avait dans l'année deux fêtes principales qui éclipsaient toutes les autres : l'une pour le jour de la naissance du souverain; l'autre pour le jour du nouvel an. C'était l'occasion des largesses impériales. Le jour de son anniversaire, Khoubilaï se revêtait de ses habits les plus somptueux, en drap d'une rare finesse « à or battu, » comme dit Marco Polo, qui dut le voir bien souvent sous ce costume. Ce jour-là tous les personnages principaux, au nombre de douze mille au moins, endossaient des habits de la même couleur et de la même forme que ceux « du grand sire, » un peu moins riches, mais toujours en drap d'or et en soie, avec des ceintures d'or. C'était l'empereur qui donnait libéralement toutes ces parures, et il y avait tels de ces uniformes, ornés de perles et de diamants, que le joaillier vénitien estime à dix mille besants d'or, c'est-à-dire quelque chose comme cent vingt mille francs de notre monnaie. Il est vrai que ces uniformes extraordinaires étaient réservés

aux dignitaires les plus hauts et les plus favorisés; mais la munificence impériale ne s'exerçait pas moins de trois fois l'an[1] pour la foule des officiers; et les douze mille barons et chevaliers recevaient chaque année, à trois reprises, des vêtements, dont la couleur variait à chaque fois, mais dont le prix restait toujours le même.

En consignant avec la dernière précision tous ces détails surprenants, Marco Polo sent bien que plus d'un lecteur aura des doutes ou même sera tout à fait incrédule. Il va donc au-devant des objections, et il remarque que ces dépenses sont si énormes, qu'il n'y a pas souverain au monde qui pût les soutenir, et que le Grand-Khân est le seul sur la terre qui soit en état de se les permettre, quelque invraisemblables qu'elles puissent paraître. Pour moi, je crois en ceci à la véracité et à l'exactitude de l'observateur, comme en tant d'autres choses. On peut en fournir deux raisons. D'abord ce qui était impossible à tout autre potentat ne l'était pas à celui dont les États avaient, de l'est à l'ouest, quinze cents lieues de long et sept à huit cents du sud au nord, à celui qui était enrichi des dépouilles des peuples les plus industrieux, à celui qui percevait les impôts les plus lourds sur les contrées les mieux cultivées du globe, qui jouissait d'une puissance sans bornes, aussi despotique qu'opulent, et qui avait besoin de maintenir la fidélité de ses serviteurs par une munificence inépuisable. Ainsi, en premier lieu, ces distributions étaient possibles à Khoubilaï, et elles devaient être un des ressorts de sa politique. En second lieu, les annales chinoises confirment les assertions de Marco Polo, qui ne parle d'ailleurs que de ce qu'il a vu lui-même, non pas une fois, mais trente ou quarante fois peut-être, pendant les dix-sept années de son séjour auprès de Khoubilaï. Ces annales ont, dans l'histoire officielle de la dynastie mongole, un chapitre spécial sur les distributions de vêtements et d'équipages offerts trois fois l'an aux mandarins de tout ordre qui figurent dans les grandes cérémonies[2]. Les renseignements indigènes concordent, dans leur ensemble,

[1] La totalité des manuscrits et des éditions disent *treize* fois et non pas *trois;* et alors les distributions auraient eu lieu chaque mois ou plutôt au renouvellement de chaque lune; mais, même à ce compte, ce ne serait que *douze* et non pas *treize.* M. Pauthier, en éditeur scrupuleux, a conservé dans le texte le nombre *treize;* mais, dans les notes, il conseille avec grande raison de lire *trois;* et l'argument qu'il invoque paraît sans réplique. L'Histoire officielle de la dynastie mongole (*Yuen-sse,* k. 78, f° 6-7) porte seulement à trois le nombre des distributions annuelles, chapitre des vêtements et des équipages. (Voir M. Pauthier, page 285, note 3.) — [2] M. Pauthier a traduit, page 285, notes 3 et 4, ce qui concerne les distributions aux officiers impériaux, et très-spécialement la garde-robe de Khoubilaï-Khân. En présence de ces textes, l'hésitation même est interdite; ce sont là des faits irrécusables, qu'on

avec ceux que fournit notre admirable auteur, et il n'y a pas la moindre apparence, ni qu'il se soit trompé, ni qu'il ait voulu nous induire en erreur par des exagérations ou des mensonges.

Seulement il faut toujours se souvenir qu'il s'agit ici d'un empire colossal dont rien n'approche parmi nous, même de nos jours, et dont quoi que ce soit, au moyen âge, approchait encore bien moins. Notre civilisation est fort supérieure, sans contredit; mais qu'est-ce que nos empires de 30, 40 ou même 60 millions d'âmes, auprès de cet empire du Milieu qui, sous la main de Khoubilaï, devait en compter au moins 300 millions, sans parler des États tributaires? Les Mongols avaient pillé toute l'Asie depuis les extrémités orientales de la Chine jusqu'aux rivages de la Méditerranée; à cette époque, l'Inde seule avait échappé à leurs rapines. Après les violences de la conquête, qui avait mis en leur possession tant de trésors, ils avaient su organiser une administration assez savante, qui n'exploitait pas moins fructueusement les peuples soumis. Le Grand-Khân qui régnait à Cambaluc disposait à lui seul de toute cette richesse incalculable et de tout ce pouvoir sans limites. Pour retrouver dans l'histoire des hommes quelque chose de pareil, si ce n'est d'égal, sous le rapport matériel, il faut s'adresser aux souvenirs de l'empire romain, vainqueur du monde connu des anciens, dominateur et héritier de tous les peuples voisins, possesseur des trésors accumulés par des multitudes de générations et maître des destinées de ce qu'on appelait alors le genre humain. Même on peut encore douter qu'aucun des empereurs de Rome ait disposé d'autant de richesse et de puissance que l'empereur tatare, et Khoubilaï peut certainement passer pour le monarque le plus opulent qui ait jamais existé. On peut encore ajouter à sa louange que jamais ni lui ni aucun de ses successeurs n'ont été atteints de ce mal, fléau vengeur de la puissance absolue, qu'on a si bien nommé le mal romain. Pas un de ces empereurs n'a été ni un fou ni un monstre; la Chine n'a eu ni Tibère, ni Caligula, ni Néron, ni Commode, ni Héliogabale. Les munificences de Khoubilaï sont prodigieuses; mais elles ne sont pas seulement régulières et sagement employées, elles font partie de tout un système d'administration; et, si elles nous surprennent par leur étendue, elles ne sont pourtant qu'en une assez juste proportion avec les dimensions de l'empire, avec la fortune incomparable du prince, avec le nombre inouï des sujets; elles n'ont rien d'extravagant ni surtout de corrupteur. Elles peuvent frapper notre imagination par

peut chercher à expliquer, mais qu'il serait tout à fait puéril de nier. Ils sont extraordinaires, mais ils sont réels.

leur nouveauté; mais, à la réflexion, notre raison les comprend et les admet, sans suspecter en rien la sincérité des récits qui nous les ont révélées [1].

Revenons à Marco Polo et continuons à l'écouter sans défiance. En même temps et au même jour que l'empereur célébrait ainsi l'anniversaire de sa naissance dans la capitale, il recevait des présents de toutes les parties de son immense empire. Ceux qui apportaient ces présents profitaient naturellement de la circonstance pour demander des grâces; et, comme le souverain en personne ne pouvait répondre à tant de sollicitations de tout genre, il avait commis à cet effet douze grands officiers qui devaient accorder à chacun ce qui était convenable. En ce même jour, et sur la surface entière du territoire appartenant à la domination mongole, qui représentait peut-être le tiers du globe et de l'humanité, toutes les religions, sous leurs diverses formes, exprimaient leurs vœux pour la vie et la prospérité de l'empereur. « Tous les idolâtres, tous les « Sarrasins, tous les chrétiens et toutes les autres générations de peuples « font en ce jour grandes oraisons et grandes prières, chacun à son « Dieu, à grand chant et grand luminaire et à grand encens, afin qu'il « leur sauve leur seigneur et lui accorde longue vie, joie et santé [2]. »

La fête du jour de l'an, non moins splendide que la fête de la nativité, s'appelait la *Blanche-Fête;* elle tombait, en général, dans notre mois de février, coïncidant avec la nouvelle lune qui précède l'entrée du soleil dans le signe du Poisson. En ce jour solennel, le Grand-Khân et tous ses sujets, riches ou pauvres, jeunes ou vieux, hommes ou femmes, se revêtaient d'habits blancs. Sous les Mongols, c'était la couleur de bon augure; plus tard et sous d'autres dynasties, elle fut celle du deuil. Tous les feudataires de l'empire apportaient leurs présents obligés, comme pour la nativité du maître; tous les habitants se faisaient des cadeaux mutuels en menus objets de couleur blanche; on s'embrassait, on se

[1] Dans les Annales de la dynastie mongole, il y a tout un long chapitre sur la garde-robe officielle de Khoubilaï-Khân; on y énumère avec le plus grand détail « les coiffures et les robes du fils du ciel; » rien n'y est omis : le bonnet avec ses cordons de perles fines, ses douzes pendants, ses nœuds, ses dragons, ses nuages de perles, ses emblèmes, ses rivières de diamants; la ceinture avec ses broderies, ses fleurs de perles; la robe de dessus avec ses dragons, ses constellations, ses emblèmes; la robe de dessous; la robe ordinaire; la grande ceinture; les jambières; les souliers; les bas, etc. (Voir M. Pauthier, page 285, note 4.) — [2] Il n'y avait dans l'empire de Khoubilaï que deux religions reconnues : l'antique religion de la Chine et le bouddhisme, que l'empereur avait rendu officiel en 1269, en nommant patriarche le fameux lama Pa-ssé-pa. Mais les cultes nestorien et mahométan étaient permis avec la plus louable tolérance. (Voir M. Pauthier, page 287, note 5.)

félicitait réciproquement, en se souhaitant entre soi une année heureuse.

Un des détails les plus intéressants de la fête, c'était la grande revue que l'empereur passait de ses chevaux et de ses éléphants. Les chevaux qu'on faisait parader ce jour-là étaient aussi tous blancs et au nombre de cent mille, venus de toutes les contrées chargées de les fournir en les choisissant. Les éléphants étaient envoyés par les provinces tributaires qui les produisaient et qui étaient situées dans le midi. Il y en avait jusqu'à cinq mille, tous caparaçonnés et portant, dans cette occasion, la vaisselle impériale et les objets les plus précieux. Aux éléphants et aux chevaux, on joignait une multitude non moins grande de chameaux équipés et harnachés comme eux et portant tous les objets nécessaires à la fête. Après le défilé et dans l'intervalle qui précédait le repas, l'empereur recevait « les rois, les barons, les comtes, les ducs, les marquis, les che« valiers, les astronomes, les philosophes, les médecins, les fauconniers, « et maints autres officiers des territoires les plus voisins. » Quelque vaste que fût la salle de réception, cette foule n'y pouvait tenir tout entière. On se plaçait donc aussi au dehors de manière à être vu du maître, et voici l'ordre dans lequel on devait toujours se ranger, d'après un cérémonial strictement réglé[1] : d'abord les fils et les neveux de Khoubilaï et toutes les personnes du sang impérial; puis les rois, les ducs et le reste, chacun son rang. Quand toute la foule était assise, un des plus sages prenait la parole et disait à haute voix : « Inclinez-vous et adorez. » Alors chacun se prosternait, le front à terre, jusqu'à quatre reprises et adressait ses hommages à l'empereur comme à Dieu. Les salutations accomplies[2], on se dirigeait vers un riche autel où, sur une tablette de

[1] M. Pauthier a traduit un très-curieux fragment du cérémonial que Khoubilaï, en 1277, fit rédiger par deux lettrés chinois. Ce code de l'étiquette mongole était intitulé : « Cérémonial général pour les réceptions à la cour. » Les moindres détails y sont prévus et ordonnés avec une régularité qui ferait honneur aux plus habiles chambellans et maîtres des cérémonies de l'Europe. Les diverses évolutions de la foule sont fixées à l'avance; et, pour que tout se passe avec décence, on a eu le soin, la veille, de faire une répétition générale. Après que la musique s'est fait entendre, chacun prie à haute voix pour l'empereur et l'impératrice. C'est une sorte de *Domine, salvum fac regem, etc.* (Voir M. Pauthier, p. 290 et suiv. note 4.) — [2] Ces prosternations sont le fameux *Khéou-théou*, qui a fait tant de difficulté dans ces derniers temps pour les ambassadeurs européens. M. Pauthier a constaté que ce rite humiliant n'était pas chinois et que c'était une invention purement mongole. C'est Khoubilai-Khân qui l'introduisit pour la première fois, et aucune des dynasties antérieures, jusqu'à mille ans avant notre ère, n'y avait songé. La dynastie des Ming, qui remplaça les Mongols, ne suivit même pas leur exemple; mais ce céré-

vermeil, était tracé le nom de Sa Majesté. On prenait un encensoir d'or placé au pied de l'autel, et l'on encensait la tablette et l'autel. Ensuite on retournait à sa place dans l'ordre où l'on était venu. Après l'adoration, on offrait à l'empereur les présents qu'on avait apportés, et, quand il avait achevé de les recevoir, on se mettait à table, et le festin se passait comme pour l'anniversaire impérial[1]. Quelquefois, au milieu des jeux qui suivaient le festin, on faisait venir un grand lion, qui avait été dressé à s'accroupir devant l'empereur et qui, à sa manière, semblait lui rendre hommage aussi humblement que les courtisans[2].

Si les fêtes de Khoubilaï devaient être fort coûteuses, ses chasses l'étaient à peu près autant; et l'échelle n'en était pas moindre. On avait dressé des léopards, des loups, des tigres, des panthères, à chasser comme des chiens[3]. Ces meutes redoutables étaient sous la direction de deux seigneurs, qui répondaient aux grands veneurs des cours européennes. Chacun des veneurs de Khoubilaï avait sous ses ordres dix mille hommes, sur lesquels deux mille étaient chargés de tenir au moins deux grands mâtins en laisse. Il n'y avait pas habituellement moins de dix mille chiens aux chasses que faisait Sa Majesté Impériale, et le nombre des rabatteurs était également de dix mille. Toute la bande réunie tenait bien un espace de terrain qu'on pouvait à peine parcourir en un jour; et, comme on s'éloignait peu les uns des autres, il n'était pas possible qu'une seule bête échappât aux flèches des chasseurs ou à la dent de leurs auxiliaires. Voilà pour les chasses du mois de décembre au mois de février. Mais, dès le premier mars, l'empereur quittait Cambaluc et allait au midi sur les bords de la mer, à deux journées de distance, chasser au faucon; les fauconniers également étaient au moins dix mille, rangés deux par deux. On lançait jusqu'à cinq cents gerfauts; et, de peur qu'ils ne s'égarassent, chacun d'eux portait à la patte une tablette indicative qui le faisait reconnaître à qui le trouvait, sans parler de la surveillance des gardiens spéciaux. Un étendard placé sur le lieu le plus élevé et confié aux soins

monial fut repris par la dynastie mantchoue actuelle, qui a succédé aux Ming. (Voir M. Pauthier, page 295, en note.) — [1] Ici Marco Polo revient à ce qu'il a déjà indiqué plus haut pour les présents faits par l'empereur à ses fidèles *Quésitan;* et les détails très-minutieux dans lesquels il entre sur les robes au nombre de *treize* qui sont données aux 12,000 féaux chevaliers ou barons semblent indiquer que ces largesses avaient bien lieu treize fois et non pas trois fois par an. (Voir plus haut, page 229, note.) C'étaient en tout 156,000 vêtements. — [2] Il n'y a là rien d'invraisemblable pour nous depuis que nous avons vu tout ce que les *dompteurs* savent faire faire aux animaux les plus féroces, même en très-peu de temps. — [3] M. Pauthier a réuni dans ses notes très-instructives une foule de témoignages modernes, ceux de Bernier, de P. Verbiest, du P. Gerbillon, etc. qui prouvent que tous les

d'un baron servait de point de ralliement, et de tous côtés on y devait rapporter tout ce qui s'était égaré ou perdu.

L'empereur est de sa personne dans un palanquin porté par quatre éléphants. Ce palanquin est en bois, le dedans est tapissé de drap d'or, et l'extérieur est recouvert de peaux de lion. L'empereur y garde près de lui douze de ses meilleurs gerfauts, et, quand les seigneurs qui le suivent l'avertissent que des troupes d'oiseaux, de grues particulièrement, sont en vue, il fait ouvrir la porte de sa chambre portative et lâche ses faucons, sans quitter lui-même la posture commode et nonchalante où il s'est mis sur son lit pour se livrer à ce facile amusement. Marco Polo, qui était sans doute lui-même grand amateur de la chasse, trouve celle-ci plus agréable qu'aucune autre, et il ne croit pas qu'on puisse goûter de plus doux plaisirs en ce monde[1]. Tout en poursuivant ces chasses fastueuses, l'empereur arrivait à un lieu que Marco Polo nomme Cacciar-Modun (en mongol, *Tchakir-i-modon*); là il trouvait tout un camp composé de plus de dix mille tentes, où s'étaient rendus ses femmes, ses fils et les principaux seigneurs. La tente impériale, où Khoubilaï tenait sa cour, pouvait renfermer jusqu'à mille personnes; il y logeait tous ses grands officiers; mais, à côté de cette tente spacieuse, il en avait une plus petite et plus commode, où il recevait tous ceux qui avaient affaire à lui. Derrière la grande salle, était la chambre à coucher du seigneur. C'était comme un boudoir, où l'on avait accumulé le luxe le plus recherché et le plus coûteux. Elle était soutenue par trois colonnes; l'intérieur était entièrement revêtu de peaux de martre zibeline et d'hermine, qui sont les plus chères et les plus belles de toutes les fourrures. Pour en donner une idée, le Vénitien rappelle qu'une robe de cette matière coûte de mille à deux mille livres d'or[2]. Les cordes

détails donnés par Marco sont de la plus exacte véracité; c'est par centaines de mille hommes qu'il faut compter, quand on parle de ces chasses, extraordinaires pour nous, mais habituelles aux potentats asiatiques. (Voir M. Pauthier, p. 304 et suivantes.) — [1] Pour la plupart des pays que traverse Marco Polo et où il séjourne plus ou moins longtemps, il ne manque jamais d'indiquer les conditions où se trouvent ces pays sous le rapport de la chasse, selon qu'ils ont telle ou telle espèce de gibier, selon que les habitants ont ou n'ont pas la passion de chasser, selon qu'ils se servent de tels ou tels moyens pour la satisfaire, etc. Quand il en arrive aux chasses prodigieuses de Khoubilaï, on sent qu'il a le plus vif plaisir à s'étendre sur ces descriptions, qui le ravissent. De tout cela on peut conclure qu'il aimait ardemment ce plaisir, dont il a dû jouir souvent en compagnie de l'empereur. — [2] Il y a ici quelques variantes sur le prix assigné à ces fourrures, qui sont toujours fort rares et fort coûteuses. Le texte français de Rusticien de Pise porte, mille ou deux mille besants d'or; la version latine donne le même chiffre. En supputant le besant d'or

qui fixaient sur le sol cette tente et deux autres qui en étaient voisines étaient de soie, et le tout paraît si beau et si luxueux à Marco Polo, qu'il n'hésite pas à dire qu'il n'y a pas de roi qui eût de quoi les payer.

L'empereur restait en cet endroit jusqu'au printemps, occupé de la chasse, avec toute la cour qui l'accompagnait. Durant tout ce temps, il était défendu à qui que ce fût de chasser à vingt journées à la ronde, c'est-à-dire à plus de cent lieues. La défense était strictement observée, de même que celle qui interdisait la chasse du lièvre, du cerf, du chevreuil et de la biche, dans tout l'empire, pendant les six mois de mars à octobre. Le reste de l'année, on chassait à volonté. Mais il paraît que les Mongols étaient si dociles ou si craintifs, que nul ne se permettait jamais d'enfreindre les règlements du seigneur. Nos braconniers sont moins obéissants et plus audacieux. Vers la moitié de mai, Khoubilaï revenait à Cambaluc; il n'y restait que trois jours au milieu des fêtes; et, pour éviter les grandes chaleurs, il se rendait à Ciandu (Chang-toû, *Résidence du souverain*), dans la Mongolie, au nord de la Grande Muraille. Il y restait pendant les mois de juin, juillet et août. Le vingt-huitième jour de ce dernier mois, il partait régulièrement, après avoir fait répandre à terre le lait des dix mille juments blanches qui fournissaient le breuvage à toute la cour. Les astrologues impériaux assuraient que c'était là une libation obligatoire pour les esprits de l'air et de la terre, qui aimaient à en prendre leur part. Ces mêmes sorciers, venus du Tibet et du Cachemire, prétendaient, par leurs sortiléges, détourner du palais et de la tente de l'empereur les nuages et la pluie tout le temps qu'il résidait à Ciandu. Marco Polo affirme aussi que ces habiles gens savaient faire en sorte que, quand l'empereur avait envie de boire, les coupes pleines de vin qui étaient sur la table se mettaient toutes seules en mouvement et faisaient dix pas au moins pour arriver jusqu'à lui. Marco Polo ne dit pas précisément qu'il a vu marcher ces coupes merveilleuses; mais il assure que dix mille personnes et plus autour du Grand-Khân ont vu maintes fois ce prodige. Il ne faut pas trop se moquer de ces contes; car, de nos jours, parmi nous, bien des gens, comme le remarque fort bien M. Pauthier, ont vu et voient les tables et les chaises tourner et marcher toutes seules[1].

à 10 fr. ce serait encore dix mille ou vingt mille francs pour une robe; cette estimation paraît excessive. M. Pauthier conjecture qu'il s'agit ici de livres d'or en valeur et non en poids; mais, dans ce cas, il aurait été inutile d'ajouter que les livres étaient *d'or*. (Voir M. Pauthier, page 309, note 8.) — [1] Il est bien possible, d'ailleurs, que des prestidigitateurs habiles eussent inventé à cet effet quelque moyen ingénieux d'abuser les gens et de se moquer de leur crédulité. La cour de Khoubilaï ne de-

De la cour du Grand-Khân, Marco Polo revient à la description sommaire de Cambaluc, et le peu qu'il en dit suffit pour donner une haute idée de la cité qui est devenue le Péking actuel. Les faubourgs étaient encore plus vastes et plus peuplés que la ville elle-même; on en comptait jusqu'à douze; l'auteur ne nous apprend pas précisément quelle était la population; mais elle devait être énorme, si l'on en juge par quelques renseignements indirects. D'abord la consommation y était si grande, que deux cents villes voisines suffisaient à peine à l'approvisionnement quotidien. Il n'y avait pas de jour où il n'entrât tout au moins mille charretées de soie, pour les fabrications de toute espèce, depuis les plus riches jusqu'aux plus communes. Comme le lin ne pouvait venir dans les terres environnantes et que le chanvre et le coton étaient assez rares, tout se faisait en soie; et cette matière avait le double avantage d'être tout ensemble de meilleur emploi et moins dispendieuse[1].

Une excellente coutume qu'on avait à Cambaluc, et que nos villes les mieux administrées n'ont pas toujours, c'était d'ensevelir les morts très-loin des habitations des vivants. Pour les Chinois, les chrétiens et les mahométans, qui avaient l'usage d'enterrer leurs morts, ils devaient les porter hors de la ville, où nulle sépulture n'était permise. Quant aux idolâtres, c'est-à-dire les bouddhistes, qui brûlent les corps, ils avaient aussi pour cette opération un emplacement spécial situé par-delà les faubourgs. Marco Polo, qui n'avait pas vu tant de soin hygiénique et tant de précaution parmi les peuples chrétiens de l'Europe, remarque avec raison que la terre en vaut mieux et qu'elle est plus saine. C'est très-vrai; mais il est singulier que les Chinois et les Tatares sussent déjà si bien cela au treizième siècle et que nous le sachions encore si mal, quelque civilisés que nous soyons et malgré nos administrations si compliquées et si vigilantes.

La police tatare avait encore un autre soin plus délicat; elle avait éloigné de la cité et relégué dans les faubourgs toutes les femmes de mauvaise vie. Elles formaient à elles seules toute une population, puisqu'elles étaient au nombre de vingt mille au moins, si l'on s'en rapporte au chiffre fourni à Marco Polo. Ce ne serait pas sans doute chose facile que d'isoler ainsi le vice et de le parquer dans les parties les plus reculées de nos villes; mais, si notre police recule devant une telle réforme, cette innovation n'en serait pas moins désirable ni moins utile.

vait pas être très-difficile à duper. (Voir M. Pauthier, page 229, note 8.) — [1] Voilà sans doute ce qui explique la prodigieuse quantité de soie que produit la Chine et qu'elle a toujours produite : c'est que le lin, le chanvre et le coton, n'y viennent pas bien. L'industrie humaine a dû suppléer à cet inconvénient.

Les Tatares de Khoubilaï avaient résolu le problème, ce qui ne veut pas dire qu'il soit plus aisé pour nous. Du reste, le nombre que mentionne notre auteur peut prouver à la fois, et que les mœurs chinoises n'étaient pas très-bonnes et que la population de Cambaluc devait être immense[1].

Une des choses qui frappent le plus Marco Polo à Cambaluc, c'est la Sèque, ou, comme nous dirions, l'Hôtel de la Monnaie. En sa qualité de Vénitien et de commerçant, il devait s'intéresser plus spécialement à cet établissement; mais ce qui devait encore piquer davantage sa curiosité, c'était le genre de monnaie que faisait frapper Khoubilaï. C'était tout simplement du papier-monnaie. On prenait à cet effet le *liber* du mûrier entre le bois et l'écorce; on en tirait une sorte de papier noirâtre, auquel on donnait des dimensions diverses avec des valeurs correspondantes, que garantissait au public « le sceau du seigneur apposé « sur ces chartretes. » Quand ces billets étaient fabriqués, l'empereur en faisait tous ses payements, dans toutes les parties de l'empire et dans toutes les contrées soumises à sa domination. La circulation était forcée, et quiconque aurait refusé ce papier ou l'aurait falsifié s'exposait à la peine de mort. Ce papier-monnaie ne servait pas seulement aux Chinois et aux Tatares, il servait aussi à payer les marchands étrangers qui apportaient de l'Inde, et d'ailleurs, de l'or, de l'argent, des perles et des pierres précieuses. Le Grand-Khân s'en était réservé le monopole exclusif, et on lui vendait plus volontiers qu'à tout autre, parce qu'il payait toujours sur-le-champ et à des prix élevés. Le papier ainsi reçu pouvait être immédiatement réalisé en denrées de tout genre, puisqu'il était le seul qui eût cours et qu'on l'acceptait très-généralement[2]. Quand les feuilles étaient usées, et qu'elles étaient menacées d'une prochaine destruction, on les portait à la Sèque, où, moyennant 3 p. o/o de commission, on pouvait les échanger contre des neuves. Par une réciprocité assez juste, mais sans doute peu étendue, la Sèque vendait aussi de

[1] A Paris, qui n'est pas probablement plus moral que Cambaluc, le nombre des prostituées ne s'élève pas certainement à la moitié. Doit-on en conclure que Cambaluc était deux fois plus peuplé que notre Paris actuel? — [2] Cette adoption du papier reçu comme monnaie courante était le signe de la vassalité; partout où le Grand-Khân avait des tributaires ou était reconnu, cette valeur fiduciaire avait cours forcé. Aussi, toutes les fois que Marco Polo passe dans quelque province, il a toujours soin, dans les observations qu'il constate, de mentionner si les habitants ont « monnaie de chartretes. » C'est à cette marque qu'il reconnaît leur sujétion à l'empire de Khoubilaï. Il n'est pas probable que ce fût de leur plein gré que tous les sujets du Grand-Khân adoptassent ces moyens d'échange assez peu naturels. (Voir Marco Polo, *passim*, et ch. CXXIX, page 434.)

même palais; mais ils avaient chacun leurs bureaux et leurs employés distincts. Ils nommaient à toutes les fonctions subalternes, sauf l'approbation du Grand-Khân, auquel ils en référaient dans les cas importants ou douteux. C'était sous la même condition qu'ils réglaient le mouvement des troupes et les changements de garnison[1].

Pour faciliter l'exécution d'ordres qui devaient porter si loin, Khoubilaï avait fait monter sur toute la surface de l'empire un système de poste fort bien entendu et très-rapide. De Cambaluc, partaient une foule de routes allant aux différentes provinces, et, sur ces routes, il y avait tous les 25 milles, un hôtel des postes parfaitement disposé pour la régularité et la promptitude de toutes les communications. Dans les postes principales, on entretenait jusqu'à quatre cents chevaux toujours prêts; et, en y arrivant, les messagers impériaux trouvaient sur-le-champ tout ce dont ils avaient besoin. Sur les routes d'importance secondaire, les postes étaient aussi bien ordonnées; seulement elles étaient plus espacées, et parfois la distance de l'une à l'autre était de 30, 35 et même 45 milles. Marco Polo estime que trois cent mille chevaux étaient employés à ce service et que les hôtels étaient au nombre de dix mille.

Outre les courriers à cheval, il y avait aussi les facteurs à pied pour la transmission des messages impériaux dans les directions intermédiaires. Ces postes à pied se renouvelaient tous les 3 milles. Le coureur partait en courant, emportant la dépêche; des sonnettes suspendues à sa ceinture avertissaient au loin de son approche, pour qu'on le laissât passer, ou de son arrivée, pour qu'un remplaçant se disposât à le suppléer sans la moindre perte de temps. On obtenait ainsi une rapidité prodigieuse; et, à l'aide de ces coureurs qui se succédaient jour et nuit sans interruption, on faisait en un seul jour la route qui ordinairement exigeait dix jours entiers. Aussi on mettait cet avantage à profit, absolument comme nous le faisions pour nos malles-postes; et, quand on voulait offrir au Grand-Khân quelque fruit rare ou quelque objet curieux de peu de poids, on le confiait à ces piétons infatigables. C'est encore un usage qui subsiste dans plus d'une contrée de l'Orient[2]. Au

[1] Les Annales chinoises ne sont pas tout à fait d'accord avec Marco Polo sur le nombre et la division des provinces. Il n'est pas présumable cependant qu'il se soit trompé; mais il est vrai que les Annales ne peuvent guère se tromper davantage. Il faut croire que les provinces étaient divisées de différentes manières, et que de part et d'autre on est exact, tout en ne s'accordant pas. — [2] Par exemple, en Égypte, où le service était monté de cette façon, en 1855, quand j'y suis allé. On obtenait ainsi par les facteurs à pied trois lieues à l'heure, ce que peut faire aisément un bon coureur ordinaire. On ne demandait qu'une heure à chacun, et c'était

besoin, les piétons étaient autorisés à requérir les chevaux de l'empereur quand leur message le demandait. S'il arrivait un accident à leur monture, ils pouvaient même requérir celle qui se trouvait à portée, et personne n'eût osé la leur refuser, parce qu'ils étaient munis de tablettes de gerfaut. Par tous ces moyens réunis, on parvenait à une célérité incroyable; et, selon Marco Polo, les messages pouvaient faire ainsi jusqu'à 300 milles ou 100 lieues par jour. C'est très-fort, sans doute; mais ce n'est pas impossible. Le conquérant devait tenir à être mieux servi que personne, pour que jamais ses informations ou ses ordres ne pussent être devancés par qui que ce fût.

Sur tous ces points, Marco Polo ne peut guère se tromper, car non-seulement il a vu les choses comme témoin oculaire pendant de longues années, mais, en outre, en dix-sept ans qu'il a été dans les affaires près de Khoubilaï, il a dû se servir cent fois des postes impériales.

Il ajoute, et certainement avec raison, qu'il n'y avait point au monde de roi ni de potentat qui eût un service de poste comparable à celui de Khoubilaï.

Cette administration si énergique savait aussi être bienveillante. Dans les années de misère et de disette, le gouvernement impérial remettait les impôts aux plus nécessiteux. Sa générosité allait même plus loin. et, en cas de malheur particulier, ou quand la moisson avait manqué, l'empereur faisait faire de grandes distributions de blé, ou remplaçait les bestiaux décimés par l'épizootie. Pour subvenir sans trop d'embarras et de dépenses à ces nécessités imprévues, Khoubilaï veillait à ce qu'on accumulât les grains dans de vastes magasins, blés, riz, orge, millet, etc. pour chaque province ou même pour chaque grande ville; quand les prix s'élevaient, le gouvernement les ramenait à un taux plus doux en versant sur le marché les approvisionnements tenus en réserve. Il paraît que ces sages précautions étaient assez bien prises pour que les extrémités où les populations sont parfois réduites fussent ordinairement évitées. La charité impériale s'exerçait d'une façon encore plus directe sur les pauvres de la capitale et des villes les plus populeuses. On recevait dans des hôtels spéciaux les infirmes et les malades; on les y soignait. On faisait aux autres des distributions à domicile, d'aliments, d'habits, de combustibles, etc. En un mot, l'assistance publique était aussi largement organisée sous les Mongols qu'elle

soixante et douze lieues dans les vingt-quatre heures. Je ne sais si, depuis dix ans, l'exécution des chemins de fer a changé ou modifié, en Égypte, ce service, qui fonctionnait très-bien; mais, s'il a cessé sur les routes principales, il doit subsister encore sur les lignes secondaires.

peut l'être dans nos sociétés civilisées. Khoubilaï n'avait, d'ailleurs, fait que suivre l'exemple de tous ses prédécesseurs; et, en Chine, le gouvernement paternel avait eu dès longtemps ce résultat nécessaire, auquel la religion a poussé les nations modernes. C'était aussi comme une compensation à bien des abus politiques qui avaient amené la misère du peuple à ce point. Tous les jours, à la porte du palais du Grand-Khân, on distribuait trente mille pains en moyenne à tous ceux qui se présentaient pour recevoir cette aumône[1].

Malgré les ombres trop réelles, le tableau qu'a tracé Marco Polo montre bien toute la grandeur de la puissance mongole. On doit convenir avec lui que Khoubilaï est, sans contredit, le monarque le plus opulent que la terre ait jamais vu. On doit même aussi reconnaître que, sans être précisément un grand homme, l'empereur a un mérite supérieur, et qu'il est digne à tous égards du dévouement et de l'admiration que lui a voués Marco Polo, à l'exemple de son père et de son oncle. A la distance où nous sommes placés, et au milieu de toute notre civilisation, nous nous étonnons encore plus d'une fois de celle qu'avait su maintenir ou développer le sage Khoubilaï. Mais, au XIII[e] siècle, la Chine, même sous la main des Tatares, dépassait de beaucoup notre Europe du moyen âge. Les récits du Vénitien devaient causer une incrédulité générale, parce qu'ils causaient aussi beaucoup de surprise. Nous les trouvons aujourd'hui beaucoup plus véridiques et moins étonnants.

Mais, après avoir vu la cour du Grand-Khân et la ville de Cambaluc, il faut jeter un rapide et dernier coup d'œil sur le reste de l'Empire et des voyages de notre admirable observateur.

BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE.

(*La suite à un prochain cahier.*)

[1] Voir M. Pauthier, page 348. Je suis forcé de passer sous silence une foule d'autres détails fort intéressants sur les grandes routes impériales plantées d'arbres qui ombragent les voyageurs et leur indiquent leur direction, sur le vin que boivent les gens du Catay, sur les pierres qu'ils brûlent (le charbon de terre), etc. etc. etc.

baron de Müller peut être critiquée sans que cela atténue en rien le mérite de son exploration.

Nous en examinerons la suite dans un second article.

Alfred MAURY.

(*La suite à un prochain cahier.*)

Le livre de Marco Polo, citoyen de Venise, etc. publié d'après trois manuscrits inédits de la Bibliothèque impériale de Paris, par M. G. Pauthier, Paris, Firmin Didot frères, 1865, grand in-8°, 2 parties, CLVI-831 pages, avec une carte spéciale de l'Asie.

CINQUIÈME ET DERNIER ARTICLE[1].

Marco Polo fait suivre tous ces détails étendus et précis sur la cour de Khoubilaï et sur la capitale par une description des parties de la Chine qu'il a personnellement visitées. Rien dans son ouvrage n'est plus curieux ni plus important; mais il serait trop long de l'y accompagner. Ce serait aussi une tâche trop difficile. En scrupuleux commentateur, M. Pauthier a fait tout ce qu'il fallait pour accomplir cette tâche; et, en consultant avec une attention assidue les documents indigènes, il a essayé d'éclaircir toutes les obscurités et d'établir les identifications nécessaires entre les noms que cite le voyageur vénitien et les noms officiellement consignés dans les annales de la Chine. Il n'y a pas de travail plus délicat ni plus utile pour la géographie de ces contrées encore si peu connues, que Marco Polo a parcourues pendant dix-sept ans pour le service de Khoubilaï, et qu'il a mieux étudiées et décrites que qui que ce soit depuis six siècles. Je dois me borner à quelques remarques, afin

[1] Voir, pour le premier article, le cahier de janvier, p. 5; pour le deuxième, le cahier de février, p. 69; pour le troisième, le cahier de mars, p. 152, et, pour le quatrième, le cahier d'avril, p. 222.

qu'on puisse juger de l'intérêt qui s'attache à cette portion spéciale de son livre.

D'abord, c'est en qualité de délégué du Grand-Khân qu'il va dans ces provinces récemment conquises. Il les inspecte avec le mandat et l'autorité de l'empereur, c'est-à-dire avec l'application d'un homme qui n'observe pas seulement les choses pour sa propre instruction, mais pour en rendre compte à un supérieur. C'est une garantie de plus de sa véracité et de son exactitude. D'ailleurs, discret comme il l'est, et en véritable Vénitien, il ne nous apprend pas l'objet des missions qu'il reçoit; et, s'il les mentionne, c'est dans des termes de la plus entière réserve: «Le Seigneur, dit-il, envoya ledit messire Marc Pol, qui tout se «raconte, par son message en la partie du Ponent, et se partit de Cambaluc et alla bien quatre mois de journées vers Ponent; et pour ce, «vous conterai tout ce qu'il vit en cette voie allant et retournant.» On remarquera avec quelle modestie et quelle circonspection il s'exprime; les renseignements qu'il communique à ses lecteurs n'ont jamais rien de politique, où se trahisse le motif de ses excursions.

L'ambassadeur ne parle qu'une seule fois de lui-même; et c'est pour rappeler, quand il décrit la ville de Janguy (aujourd'hui Yâng-tchéou), qu'il en a été gouverneur plus de trois ans[1], «par le commandement «du Grand-Khân.» Cette cité était le siége d'un des douze principaux gouvernements de l'Empire; elle relevait directement du pouvoir central. Marco Polo dut y exercer un pouvoir considérable, dont il ne nous dit rien. Mais trois années consécutives d'administration toute-puissante ont dû lui faire comprendre bien des choses; et je ne crois pas que jamais voyageur ait été mieux placé pour savoir à fond ce dont il parlait. Janguy ou Yâng-tchéou est encore, de notre temps, une ville très-peuplée. Au XVIIIe siècle, les fermiers du sel, au dire d'un missionnaire, y étaient assez riches pour bâtir à leurs frais un palais impérial,

[1] M. Pauthier, *le Livre de Marco Polo*, page 468. L'éditeur, en rapprochant certaines dates empruntées aux Annales chinoises, arrive à supposer que l'administration de Marco Polo à Janguy correspond aux années 1276-1278. Je ne puis contester les documents chinois; mais il y a ici une objection très-naturelle, et qui est très-grave sans être tout à fait péremptoire. Marco Polo n'était venu auprès de Khoubilaï qu'en 1275; et, selon toute apparence, il n'avait guère alors que vingt-deux ou vingt-trois ans. Il eût été fort extraordinaire que l'empereur accordât tant de confiance à un homme si jeune et qu'il connaissait encore si peu. Ce n'est pas absolument impossible; mais c'est bien peu probable. Ce qui est incontestable, c'est que, d'après les documents chinois, la ville de Janguy fut érigée en gouvernement particulier vers 1276, année même de la conquête; mais le reste n'est pas aussi certain.

dont « le parc occupait plus de terrain que notre ville de Rennes. » Ce palais, offert à l'empereur, était une copie du fameux Haï-tien ou Palais d'Été, à deux lieues de Péking, que les troupes anglaises et françaises ont détruit en 1860. Un palais de ce genre indique une prodigieuse richesse et un luxe qui ne ménage pas la dépense. Ce n'est pas à dire que Janguy fût, dès le temps de Marco Polo, une ville aussi opulente que du temps de nos missionnaires du siècle dernier; mais, en admettant qu'elle le fût moins, elle avait dès lors un rang très-élevé; et le gouverneur de la province, qui y tenait sa résidence, devait être un fonctionnaire très-important[1].

Une autre fois, Marco Polo parle de son père et de son oncle, et peut-être aussi de lui-même, si l'on s'en rapporte aux variantes de quelques manuscrits[2]. C'est à propos de la grande ville de Saianfou (aujourd'hui Siâng-Yâng) et du siége qu'elle soutint contre les Tatares. Le reste de la province était soumis que Saianfou ne l'était pas encore. La résistance, qui traînait en longueur depuis trois ans entiers, paraissait presque invincible. Les eaux profondes dont la ville était entourée la protégeaient contre tous les assauts, et l'on était las de tant d'attaques inutiles quand les frères Polo, messire Nicolas et messire Maffeo, proposèrent à l'empereur de construire des machines qui forceraient bientôt la ville à capituler. Ils firent donc « appareiller des bois de « charpente, » et, à l'aide des perrières et des mangonneaux qu'ils établirent autour des murailles, ils accablèrent la ville de projectiles « qui « abattaient les maisons à trop grand planté et tuaient les gens à merveille. » Les habitants épouvantés, et croyant à des enchantements, ne tardèrent pas à demander merci, et l'empereur les reçut à composition.

[1] Voir M. Pauthier, page 468, note 1, et *Mémoires sur les Chinois*, t. VIII, page 298. Le missionnaire qui parle de Yâng-tchéou la signale comme une des plus grandes villes qu'il ait vues, et c'est beaucoup dire quand il s'agit de la Chine. La description du Palais d'été avait été faite par le P. Attiret, jésuite, excellent peintre, qui résida longtemps à Péking et dans les environs, auprès de l'empereur Khian-loung. Il refusa le titre et les émoluments de mandarin que l'empereur lui avait fait offrir, et il mourut en 1768 à Péking, après plus de vingt-cinq ans de séjour, durant lesquels il fit une multitude de tableaux. — [2] Le manuscrit qui a servi de texte à M. Pauthier ne parle pas de Marco Polo et ne cite que son père et son oncle. Mais un des trois manuscrits qu'il a consultés, le manuscrit C, met Marco Polo en compagnie des deux frères. Il y a en ceci de très-grandes difficultés. Les Annales chinoises placent le long siége de Siâng-yâng de 1268 à 1273. Mais, d'un autre côté, il n'est pas moins certain que, dans ces années ou du moins de 1269 à 1271, les frères Polo étaient en Europe. Ce serait donc seulement à leur retour, et en 1273, qu'ils auraient pris part au siége et qu'ils l'au-

Telles sont les deux seules fois à peu près où Marco Polo croit devoir se mettre en scène, et entretenir directement ses lecteurs de ce qu'il a fait. D'ailleurs, s'il donne des renseignements précieux, ces renseignements sont toujours généraux et très-instructifs sans avoir rien de personnel. En suivant l'ordre même de ses récits, on voit que, parti de Cambaluc pour se diriger à l'ouest, il se rendit d'abord dans le Tibet; puis, revenant au sud-est, il reprit la direction vers « le Ponent; » et, de province en province, il poussa jusque dans le royaume de Mien, le Birman actuel, accru peut-être d'une partie du Bengale[1]. De là, et sans doute après avoir rempli sa mission, il revint par le nord de la Cochinchine, et il s'arrêta longtemps dans les villes du royaume de Manzi[2], la portion la plus riche et la plus populeuse des récentes acquisitions de Khoubilaï.

Cette description de la Chine et de ses villes principales est d'un prix inestimable; mais c'est aux sinologues d'en tirer parti; et tout ce que je veux en dire, c'est que, vue par Marco Polo à la fin du XIII[e] siècle et

raient si heureusement terminé. Il semble assez étrange que des commerçants et des joailliers fussent en état de construire des machines de guerre; ils en avaient vu très-probablement en Europe; mais, entre les voir et les faire, il y a grande différence. Ceci s'explique par une circonstance que rappelle le manuscrit C. Il paraît que les frères Polo avaient dans leur suite deux ingénieurs : l'un chrétien nestorien, et l'autre « Allemand d'Allemagne. » Ce furent ces ingénieurs qui firent les pierriers, après que les frères Polo eurent obtenu l'autorisation de Khoubilaï. On a cru aussi, à propos de ce siége de Siâng-yâng, que les Tatares s'y étaient dès lors servis de machines à feu. M. Pauthier ne le croit pas, quoique, d'après les documents chinois, il paraisse bien qu'on employait les armes à feu ou *pao*, vers la fin du XIII[e] siècle, page 475. — [1] D'après les détails où entre Marco Polo il est facile de voir que la conquête du royaume de Mien avait coûté aux Tatares les plus grands efforts; elle avait été fort longue et elle n'avait été terminée que par la bataille de Vocian (1277), que l'auteur raconte dans toutes ses péripéties. Le général mongol était un mahométan du nom de Nescraidin (Nâçr-ed-dîn), au service de Khoubilaï, comme son père Mahmoud. Nescraidin n'avait que douze mille hommes de cavalerie, tandis que le roi de Mien et de Bangala avait au moins soixante mille hommes à cheval et à pied, avec deux mille éléphants, portant chacun sur le dos une tour d'où combattaient des hommes « bien appareillez. » Les chevaux tatares furent épouvantés des éléphants, et il fut impossible de les faire donner. Le général mongol fit mettre pied à terre à tout son monde; on attacha les chevaux aux arbres d'un bois voisin, et l'on marcha résolûment sur les éléphants qu'on cribla de flèches. Ces gros animaux, affolés par les blessures qu'ils recevaient, mirent le désordre dans l'armée de Mien, et les Mongols, remontant aussitôt à cheval, achevèrent la déroute, qui fut complète. (Voir M. Pauthier, page 408 et suivantes.) — [2] Le Manzi est la partie méridionale de la Chine, de même que le Catay en est la partie septentrionale. Elles étaient limitées et séparées par le Hoâng-ho, ou fleuve Jaune.

dans le désordre d'une invasion étrangère, la Chine nous apparaît cependant comme un pays d'une richesse prodigieuse; la civilisation y était cent fois plus avancée que celle de notre Europe, se débattant alors contre toutes les violences de la féodalité. Une preuve suffit pour le démontrer : c'est l'état où Marco Polo trouva la ville de Quinsay (Kîng-ssê, ville capitale)[1]. Rien alors dans notre Occident n'approchait de cette admirable cité.

Quinsay (Lin-ngan, aujourd'hui Hâng-tchéou-foù), résidence des Soung, depuis plus de cent vingt ans, était la première ville du Manzi, royaume immense que formait, au XIIIe siècle, la Chine proprement dite. Le prince, peu belliqueux, s'était enfui devant le général de Khoubilaï, Baïan Cincsan (Pé-yèn[2], tchîng-siâng, ou ministre d'État), laissant à sa femme le soin de se défendre. L'impératrice connaissait trop bien la faiblesse de ses sujets contre les envahisseurs pour essayer une lutte disproportionnée; elle ne songea qu'à fléchir la clémence de Khoubilaï; et elle lui adressa, par l'intermédiaire de son général, un long mémoire, que lut Marco Polo et qu'il a analysé. Dans ce mémoire, elle énumérait les beautés de sa capitale, «afin qu'il ne la feist gaster «ni détruire.» A en croire notre voyageur, qui pouvait confronter le document avec la réalité, l'impératrice rappelait que Quinsay avait cent milles de tour, c'est-à-dire plus du double du Paris actuel; qu'elle avait douze mille ponts de pierre; et, comme ce chiffre de douze mille peut effrayer plus d'un lecteur, Marco Polo va au-devant d'une défiance très-probable en faisant remarquer que, «la cité étant toute en eau et «environnée d'eau, il convient qu'il y ait maint pont.» Mais il est à croire que Marco Polo, qui avait vu cette ville de ses propres yeux et qui pouvait contrôler toutes les assertions de l'impératrice, comprend, comme elle, au nombre des ponts, les arcs de triomphe, que la mode avait multipliés outre mesure dans ces contrées. Cependant des voyageurs et des témoins assez récents confirment aussi la statistique impériale, quelque incroyable qu'elle paraisse[3]. Il y avait à Quinsay douze

[1] Kîng-ssê, en chinois, ne signifie que Ville du gouvernement suprême, Capitale; mais le nom propre était Lin-ngan; et auparavant, en 620, sous la dynastie des Thâng, le nom de Hâng-tchéou, auquel on est revenu maintenant, avait prévalu. — [2] Pé-yèn signifie, en chinois, «qui a cent yeux,» allusion à la vigilance infatigable du général mongol. — [3] Parmi ces témoins et ces voyageurs dont le témoignage est irrécusable, il faut nommer le P. Martini, jésuite, qui a résidé de longues années à Hâng-tchéou, chef-lieu de sa mission, et qui est retourné y mourir en 1661. Dans un passage que rapporte M. Pauthier, de l'*Atlas Sinensis* du P. Martini, le récit de Marco Polo est discuté; et le P. Martini, qui avait vu aussi les choses personnellement, l'accepte presque sans réserve. Il porte bien à dix mille le nombre des ponts

corporations principales de métiers, et chaque métier différent comptait douze mille maisons pour ses ouvriers spéciaux; chaque maison renfermait au moins dix personnes et souvent deux ou trois fois davantage. L'industrie de la ville s'étendait au loin et défrayait une foule de communes voisines. Le nombre des marchands de toute espèce était à peu près incalculable. On ne pouvait pas, sans l'autorisation du roi, adopter un métier autre que le métier paternel. Une des plus grandes beautés de la ville était le fameux lac *Sí-hou*, (le lac Occidental) auquel Marco Polo donne trente milles de tour [1]; les bords en étaient couverts de palais, de temples, « d'abbayes et d'églises d'idolâtres, » de maisons splendides, de monastères, de salles d'étude, etc. Au centre du lac, étaient deux grandes îles qui servaient de but de promenades et de lieux d'amusement, entretenus aux frais de l'État.

Aussitôt que Khoubilaï posséda cette merveilleuse cité, il y mit une forte garnison; il n'y avait pas un seul des douze mille ponts où il n'y eût au moins dix hommes de garde, « pour que nul n'y fist mal et ne « fust si hardis de penser trahison ne soulèvement. » C'était un moyen aussi d'assurer la perception régulière des droits et des taxes que devait payer la ville. Ces taxes, variées aussi habilement que peuvent l'être les nôtres, donnaient des produits énormes, et la totalité des sommes annuellement prélevées sur la province de Hâng-tchéou ne pouvait pas s'élever à moins de 100 millions de francs. Ce district n'était que le neuvième du royaume de Manzi; qu'on juge par là de ce que le royaume entier rendait au Grand-Khân. Marco Polo est en quelque sorte effrayé lui-même de ces revenus fabuleux; mais il ne peut en douter; car il a été plusieurs fois chargé par le seigneur de vérifier tous ces comptes, et il l'a fait tout à la fois en administrateur et en négociant [2].

et des arcs de triomphe de la ville et de ses environs immédiats, ce nombre devant être beaucoup plus fort encore, s'il s'agissait de tout le pays. Le P. Martini donne également à la ville d'Hâng-tchéou, avec ses faubourgs, *cent* milles d'Italie. Cette cité monstrueuse avait cinq lieues du nord au midi et autant de l'est à l'ouest. Il serait curieux de savoir ce qu'est devenue Hâng-tchéou et ce qu'elle est encore aujourd'hui. (Voir M. Pauthier, page 493, note 4.) — [1] Le P. Martini (*id. ibid.*) donne à ce lac quarante milles de tour et non trente. Il en est émerveillé au moins autant que Marco Polo, comme le fut d'ailleurs l'ambassade de lord Macartney en 1792. M. Pauthier, page 495, note 6, cite un passage très-admiratif de J. Barrow, qui faisait partie de l'ambassade, et qui resta à Péking quand elle alla en Mandchourie, auprès de l'empereur. M. Pauthier possède une description chinoise du Sî-hou en 20 volumes in-4°, avec 100 vues gravées sur bois. — [2] M. Pauthier, page 502 et suivantes, a supputé avec le plus grand soin, et avec les secours des auteurs chinois, ce que pouvaient produire à Khoubilaï la province de Quinsay

Les vainqueurs tatares avaient trouvé dans Quinsay une police très-bien organisée, et ils l'y avaient maintenue. Les rues étaient pavées en pierre, comme les routes de tout le royaume; et l'on pouvait y circuler à pied et à cheval sans y craindre les embarras et les ennuis de la boue. La propreté y était entretenue, ainsi que la salubrité, par de nombreux ruisseaux d'eau courante, que le voyageur porte à trois mille. Il n'y a rien là d'impossible, bien que l'admiration et la superstition populaires des indigènes eussent inventé bien des fables sur les sources naturelles dont avaient profité les édiles de Quinsay. Comme les maisons étaient généralement en bois, on avait pris les plus grandes précautions contre l'incendie. Dès que le feu se déclarait dans un quartier, le tocsin retentissait. Il était au sommet d'une haute tour placée sur un monticule élevé. Au premier signal, le gardien de la tour frappait, « un martel en « la main, » sur une grande table de bois [1] arrangée de façon que le bruit se faisait entendre de fort loin. Aussitôt tous les habitants étaient sur leurs gardes, et les plus menacés se hâtaient de porter leurs meubles précieux dans de vastes constructions en pierres, qu'on destinait à cet emploi en cas d'urgence.

L'état civil des habitants était savamment réglé, et le recensement était aussi facile que rapide. A la naissance de chaque enfant, la famille faisait inscrire avec le plus grand soin le jour et l'heure où il était né [2]; ce n'était pas précisément de la statistique qu'on tenait à faire; mais le but qu'on se proposait était de bien déterminer sous quelle planète et sous quel signe l'enfant avait reçu la vie. Chacun savait ainsi « sa nati- « vité, » d'après la science des astrologues, qui exerçaient toujours la plus grande influence. On se serait cru perdu si l'on s'était mis en voyage sans les avoir consultés et sans leur assentiment. Toutes les maisons devaient porter une enseigne où l'on inscrivait les noms de ceux

et les huit provinces qui, avec elle, formaient le Manzi. L'impôt se payait soit en nature, soit en monnaie de papier ou d'argent, et il entrait chaque année plus de 20 millions d'hectolitres de grains dans les magasins de l'État. L'impôt seul du sel produisait de 50 à 60 millions. (*Ibid.* page 511, note 1.) Il y avait, d'après les tarifs officiels, au moins dix-neuf espèces de taxes, depuis la taxe foncière jusqu'à la taxe des pauvres. Trois livres entiers de l'Histoire officielle des Mongols de Chine sont consacrés à l'explication détaillée de tous ces revenus du Trésor impérial. D'après un recensement fait sous le règne de Khoubilaï, la population agricole de l'empire se montait seule à 63,654,337 âmes. — [1] C'était probablement un tamtam.

[2] D'après les Statuts administratifs de la dynastie régnante, qu'a traduits M. Pauthier, les écriteaux toujours prescrits se divisent en deux classes, les adultes et les *bouches*, cette dernière classe comprenant les femmes et les enfants mineurs. L'édition de ces statuts est de 1812. (Voir M. Pauthier, page 508, note 18.)

qui y demeuraient, sans omettre non plus le nombre des animaux domestiques. Ces registres patents et publics devaient être exactement tenus au courant de toutes les mutations. On rayait les noms des morts ou des habitants partis; on ajoutait ceux des nouveau-nés ou des arrivants : « Si que en telle manière scet li sires quantes gens il a en sa cité. » Ce n'étaient pas les Mongols qui avaient introduit cette coutume utile; la trouvant établie dès longtemps, ils l'avaient conservée, ainsi qu'on la conserve encore de nos jours. Quand on veut faire un recensement, des préposés spéciaux recueillent toutes ces tablettes indicatives, et c'est d'après ce document qu'on asseoit certains impôts annuels. Ce procédé, très-simple et très-efficace, pourrait être recommandé à l'imitation de nos gouvernements; mais il n'est pas sûr que chez nous on trouvât dans chaque maison quelqu'un qui fût en état de tenir ce registre ostensible. Il paraît qu'en Chine on n'éprouvait pas un tel obstacle.

La police des étrangers et des voyageurs était faite dans les auberges avec un redoublement de vigilance, et de telle façon que « li sires peut « savoir toutes les fois qu'il veut qui va et qui vient par toute sa terre. » Cette administration paraît fort bien entendue pour des Chinois et des Tatares; et, sans faire injure à notre moyen âge, on peut douter que celle de nos villes d'Occident la valût à beaucoup près vers la fin du XIIIe siècle.

Dans cette cité extraordinaire de Quinsay, le palais impérial répondait à la beauté et à la grandeur de tout le reste. C'était la dynastie des Song qui l'avait fait bâtir. D'après le témoignage de Marco Polo, le parc avait dix milles de circonférence; il était entouré de hautes murailles partout crénelées; et, « dans les jardins les plus délitables du monde, » se trouvait le palais, d'une étendue incroyable. Il renfermait vingt salles, y compris la salle à manger, toutes resplendissantes d'or et de peintures; le nombre des chambres, non moins ornées, se montait à un millier environ. Un édifice et un parc de ce genre étaient en proportion avec la ville, qui comptait 160 rues de premier ordre, tirées au cordeau, et dans chaque rue 10,000 maisons, ce qui faisait en tout 1,600,000 [1].

Tout cela risque de nous paraître fabuleux; et même l'exemple de villes telles que Londres ou Paris ne peut guère nous porter à donner plus aisément notre confiance. Et cependant il faut en croire Marco Polo, d'abord parce qu'il parle de ce qu'il voit, garantie déjà assez sûre,

[1] A 5 habitants seulement par maison, c'est 8,000,000 d'habitants. Aujourd'hui, Londres, qui est de beaucoup la plus grande ville de l'Europe, en a 3,500,000, c'est-à-dire la moitié moins que la Quinsay du XIIIe siècle. Mais 5 habitants par maison, c'est trop peu; et à 10, ce serait déjà 16,000,000!

mais, en outre, parce que son témoignage est confirmé assez explicitement par tous ceux qui, à la même époque, ont visité Quinsay. M. Pauthier cite quatre témoins principaux : Abd-Oullah, surnommé Vassaf, historien persan des Mongols, le frère Oderic, de l'ordre des frères mineurs, Ibn-Batoutah, le voyageur arabe, et enfin l'auteur du Mesalek-Alabsar, qui voyageaient tous quatre en Chine, de 1320 à 1340. Ils sont unanimes pour proclamer Quinsay la plus grande ville du monde. « Elle s'étend en longueur pendant l'espace de toute une journée de « marche ; et, en largeur, elle a une demi-journée au moins ; elle se divise « en six villes, séparées les unes des autres par des murs et comprises « dans une enceinte commune qui les environne. La première de ces « villes était occupée par les gens de police, au nombre de douze mille « dans ce lieu seulement ; la seconde, par les israélites, les chrétiens et « les Turcs, adorateurs du feu ; la troisième, par les mahométans ; les « autres par les Chinois et les Tatares. D'une extrémité de la ville à « l'autre, on a établi trois relais de poste. Le nombre des personnes qui « exercent des professions est vraiment prodigieux ; et, par exemple, « les teinturiers seuls sont plus de trente-deux mille. On peut juger par « là des autres genres d'industrie. La ville renferme sept cents temples, « qui ressemblent à autant de forteresses. Il y avait en tout plus de « quarante mille soldats employés à la garde de la ville et à faire les « fonctions du guet. Quinsay a dix portes principales ; et, à côté de ces « portes, il y a huit grosses cités, dont chacune est plus considérable « que Venise[1]. »

Je pourrais pousser plus loin ces citations, qui confirment absolument le récit de Marco Polo ; mais celles-là suffisent pour attester qu'il n'a pas exagéré, et bien des yeux ont vu les choses tout à fait comme les siens. Pour ne prendre que la circonférence de Quinsay, tous les témoins lui attribuent les cent milles de développement dont parle messire Millione, peu croyable sans doute à ses contemporains, mais qui doit l'être pour nous autant que personne le fut jamais.

Afin d'achever cette démonstration, si par hasard elle avait encore besoin d'être complétée par quelque chose, je m'arrête à deux grands faits, l'un historique, l'autre naturel, où éclatent la véracité et l'exactitude surprenantes du voyageur. Ces deux faits sont ce qu'il dit du Bouddha et du Roukh, ce fameux oiseau de Madagascar.

[1] Tous ces renseignements sont extraits des différents auteurs qu'a allégués M. Pauthier ; voir p. 503 et suivantes. Sur certains points, Marco Polo est resté au-dessous de la réalité reconnue par d'autres observateurs.

Parti de Chine par mer pour se rendre en Perse, Marco Polo relâche plusieurs fois sur la route : en Cochinchine, à Bornéo, à Java, à Sumatra, aux îles Nicobar, aux îles Andaman, dont les habitants lui semblent de hideux anthropophages, et à l'île de Ceylan, où il dut séjourner quelque temps. Ce qui le frappe tout d'abord dans cette île « qui est « tout vraiment la meilleure qui soit au monde, » c'est l'abondance de pierres précieuses, rubis, saphirs, topazes, améthystes, etc. qu'elle produit. Comme la famille des Polo était adonnée au commerce de la joaillerie, cette admiration est très-concevable. Ce qui ravit surtout le commerçant en pierres fines, c'est le rubis incomparable que possède le roi de Ceylan. Ce rubis, gros comme le bras d'un homme, sans tache, resplendissant de mille feux, avait été vainement convoité par Khoubilaï, qui en avait offert une somme immense, sans pouvoir décider l'heureux possesseur à le lui céder. Mais la passion des pierres précieuses ne fait pas oublier au voyageur les autres curiosités de l'île; et il parle du fameux pic d'Adam[1], montagne droite et roide, où l'on n'atteint le sommet qu'à l'aide de chaînes de fer disposées à cet effet. Marco Polo l'a probablement gravie comme tant d'autres avant lui et depuis lui. Selon les Sarrasins, c'est le monument de notre premier père Adam; mais, selon les idolâtres, « c'est le monument du plus grand saint et du « meilleur homme, qui a nom Sagamoni Borcam[2]. » Mais il faut ici laisser la parole à Marco Polo, afin de mieux apprécier la valeur des informations qu'il recueille et qu'il nous transmet.

« Suivant leur dire, Sagamoni Borcam était le fils de leur roi, puissant « et riche. Il était de si bonne vie qu'il ne voulut oncques entendre aux « choses mondaines et ne voulut pas être roi. Quand son père vit qu'il « ne voulait à nulle chose entendre, il en eut grande ire, et il l'obséda « des plus belles promesses. Mais le fils n'acceptait rien, et le père en « éprouvait une vive douleur, d'autant plus qu'il n'avait nul autre en- « fant à qui il pût laisser son royaume après sa mort. Le roi imagina « donc de faire un superbe palais, et d'y mettre son fils, en l'entourant « des plus jolies filles qu'on pût trouver. Elles étaient chargées de di- « vertir sans cesse le jeune prince. Mais tout cela n'y valait rien; car il « disait qu'il ne voulait aller chercher que celui qui ne meurt jamais,

[1] Le pic d'Adam n'a que 7,400 pieds, ou 2,500 mètres environ de haut; mais sa forme le rend très-remarquable. (Voir la description du major Forbes, tome I, page 178, Londres, 1813, in-4°.) — [2] Comme le dit M. Pauthier, ce mot est hybride; la première partie est sanscrite, et l'on y reconnaît Çâkyamouni; la seconde est mongole, et signifie *Saint*, ou peut-être Dieu, Être divin; c'est la traduction de Mouni. (Voir M. Pauthier, page 588, note 8.)

« tandis que tout meurt en ce monde, jeune ou vieux[1]. Aussi, une nuit, « profitant de l'obscurité, il s'échappa furtivement du palais et s'en alla « dans les montagnes. Là, il demeura très-honnestement, et il y menait « moult âpre vie; il y fit moult grandes abstinences, comme s'il avait « été chrétien; et, s'il l'eût été, il serait un grand saint avec Notre-Sei-« gneur Jésus-Christ, par la vie bonne et honnête qu'il tint. Quand il « mourut, on apporta le corps à son père, qui devint presque fou de « douleur à la vue de celui qu'il aimait mieux que soi-même; il fit faire « à sa semblance une image d'or et de pierreries, et la faisait adorer par « tous ceux du pays. Et ils disaient qu'il était dieu, et ils le disent en-« core. Ils racontent, en outre, qu'il mourut quatre-vingt-quatre fois. La « première fois, il mourut homme, et ressuscita sous la forme d'un « bœuf; puis il devint cheval, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il devînt « dieu. Et ils le tiennent pour le plus grand dieu qu'ils aient. C'est pour « lui que fut faite la première idole qu'ont jamais eue les idolâtres[2]. »

Nous qui possédons aujourd'hui l'histoire du Bouddha Çâkyamouni d'après des documents authentiques, nous devons rendre justice à ces informations, dont la justesse est vraiment extraordinaire pour le XIIIe siècle. A cette époque, qui en savait autant en Europe? Plus tard, et pendant quatre siècles de suite, qui en sut davantage? Cette notice, quelque brève qu'elle soit, est comme une révélation; elle n'a eu aucune conséquence au moment où elle parut, et elle n'a pas frappé les esprits, qui n'étaient en rien préparés à la comprendre. Mais actuellement et après les récentes découvertes, nous serions bien aveugles de ne pas avouer que Marco Polo était alors plus instruit que tout le monde, et qu'il ne se trompait pas en signalant la vertu et la sainteté du Bouddha, presque comparable à la sainteté même du Christ.

Marco Polo ne se borne pas à ces légendes, qui ne regardent que le passé; il parle aussi d'un événement qui avait eu lieu de son temps, et auquel il a pris peut-être une part personnelle : ce fut l'ambassade solennelle que le Grand-Khân Khoubilaï envoya à Ceylan pour obtenir

[1] Il y a ici, dans le manuscrit suivi par M. Pauthier, une grave lacune, que supplée le manuscrit, d'ailleurs beaucoup moins bon, de la Société de géographie; c'est le récit de deux des quatre Rencontres, celle du Mort et celle du Vieillard. Ce récit démontre surabondamment que les traditions singhalaises étaient parfaitement exactes. (Voir mon ouvrage sur le *Bouddha et sa religion*, 3e édition, p. 12 et suivantes.) — [2] Voir M. Pauthier, le *Livre de Marco Polo*, page 589 et suivantes. Le nombre des naissances successives du Bouddha est, d'après les documents singhalais, de 550; mais le nombre de 84, cité par Marco Polo, n'en est pas moins un nombre sacramentel parmi les bouddhistes. (Voir le *Journal des Savants*, janvier 1866, page 54, article sur la collection de M. Grimblot.)

quelques reliques du Bouddha. Au sommet du pic d'Adam, on montrait l'empreinte du pied[1], le Çrîpada, du bienheureux; mais, en outre, dans un monastère au bas de la montagne, on conservait pieusement des cheveux et des dents de Çâkyamouni avec l'écuelle qui servait à ses sobres repas[2]. Khoubilaï, voulant plaire aux populations bouddhistes, qu'il comptait en si grand nombre sous son sceptre, avait acheté ces reliques à un prix exorbitant, et il avait fait transporter dans ses États avec une pompe inouïe deux des dents maxillaires qu'il avait obtenues, quelques cheveux, et la fameuse écuelle, qui était en porphyre vert d'une rare beauté. Ceci se passait en 1284, c'est-à-dire vers le milieu du séjour de Marco Polo à la cour de Khoubilaï. Il est très-possible que le Vénitien ait été le négociateur de l'ambassade dont il raconte le succès.

Si notre voyageur est d'une exactitude irréprochable en ce qui concerne Çâkyamouni, le Bouddha, si parfaitement ignoré de l'Europe du moyen âge, il ne l'est pas moins à l'égard de ce fameux oiseau de Madagascar[3], le Grif ou le Roukh, si longtemps relégué parmi les fables, et dont l'existence est aujourd'hui avérée.

D'abord il ne faut pas oublier que c'est Marco Polo, qui, entre tous les voyageurs, a parlé le premier de la grande île de Madagascar. On ne peut pas dire qu'il l'ait découverte, puisqu'il n'y est pas allé; mais, en passant à l'île de Socotora pour se rendre en Perse, il a recueilli, avec son intelligence habituelle, les renseignements qu'il nous a transmis. Je laisse de côté tous les autres, et voici ceux que les gens de ces pays lui donnent sur le grand oiseau. Le Roukh ne se montrait que dans certaines saisons de l'année; il ressemblait à l'aigle; mais il avait de bien autres dimensions; son envergure pouvait être estimée à trente pas, et

[1] D'après le récit du major Forbes, qui fit l'ascension du pic d'Adam en 1838, la prétendue empreinte du pied du Bouddha a 5 pieds 7 pouces anglais de longueur sur 2 pieds 7 pouces de largeur. Elle est tout à fait au sommet le plus ardu de la montagne, qu'on a eu soin d'entourer d'un mur. L'empreinte est figurée par une bordure en plâtre, de la même couleur que le roc, qui est du granit. (Voir M. Pauthier, page 587, note 7, et le major Forbes, *Eleven years in Ceylan*, tome I, page 178.) Le pic d'Adam a été décrit par plusieurs voyageurs, entre autres Soleyman, en 850, Ibn-Batoutah, en 1351. — [2] Cette écuelle avait la propriété de faire un miracle perpétuel: quand on y mettait de la nourriture pour un homme seul, cette nourriture pouvait aisément suffire à cinq hommes. On dit à Marco Polo que Khoubilaï en avait fait faire l'épreuve, et qu'il avait trouvé que c'était la vérité. (Voir M. Pauthier, page 599.) — [3] Marco Polo dit toujours *Madeisgascar*. On ne connaît pas l'étymologie et le sens propre de ce mot, qui est arrivé jusqu'à nous presque sans changement.

chaque aile en avait bien douze. On se faisait une telle épouvante de cet oiseau gigantesque, qu'on le croyait assez fort pour enlever un éléphant dans ses formidables serres et pour en faire sa proie. Il paraît que ces récits étaient arrivés jusqu'à la cour du Grand-Khân et que, moitié par curiosité, moitié par politique, il avait envoyé des émissaires dans ces lointains parages. Les indigènes avaient retenu les envoyés tatares, mais ensuite ils les avaient rendus; et cette tentative, bien qu'elle eût avorté, avait transporté jusqu'en Chine quelques-unes des légendes de Madagascar. Celle du Roukh y avait fait une fortune singulière, et l'imagination chinoise aidant, le Roukh était devenu le Phêng, qui, d'abord baleine, se transforme en oiseau aussi long qu'un cétacé[1].

Mais, sans aller à ces folles exagérations et en s'en tenant au dire de Marco Polo, de quelle incrédulité ses contemporains ne durent-ils pas être saisis en entendant parler d'un volatile de cette dimension! La véracité du voyageur n'était pas en cause, puisqu'il ne se donnait pas pour un témoin oculaire; mais on devait le trouver bien naïf d'écouter de pareilles sornettes et d'en conserver le souvenir. Jusqu'à ces derniers temps, nous avons partagé les dédains du moyen âge, et le Roukh de Marco Polo a été une des critiques qui lui ont été le plus fréquemment opposées. C'était bon d'en parler dans les *Contes des Mille et une nuits*, dans les voyages de Sindbad; mais dans un voyage sérieux!

Or voici ce qu'en 1851, 1854, 1855 et 1856, attestèrent des communications reçues par notre Académie des sciences, et que lui fit M. Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire[2]. On présenta à la savante compagnie des ossements et des œufs trouvés à Madagascar dans des alluvions modernes. Ces œufs, au nombre de cinq, ont plus d'un pied de long dans leur grand diamètre (0^{m}, 34) et près de 9 pouces dans leur diamètre le plus petit (0^{m}, 23). La capacité de ces œufs gigantesques était de 10 litres environ, tandis que celle des œufs les plus gros d'autruche n'est

[1] Ibn-Batoutah croit avoir aperçu le Roukh pendant une traversée dans les mers des Indes. A distance, on prit d'abord cet énorme oiseau planant dans les airs pour une montagne; et, comme le vent et le courant portaient en ce sens, les marins, tout effrayés, se voyaient déjà menacés d'un naufrage. En approchant un peu plus, ils supposèrent qu'ils avaient devant eux le Roukh, non moins à craindre que les récifs qu'ils redoutaient; mais, par bonheur, le Roukh se détourna en s'éloignant; et l'équipage, rassuré, le perdit bientôt de vue sans pouvoir distinguer sa véritable forme. (*Voyages d'Ibn-Batoutah*, t. IV, p. 305, traduction de MM. Defrémery et Sanguinetti.) — [2] Voir les séances de l'Académie des sciences du 27 janvier 1851, p. 100 et suivantes du Compte rendu; du 30 octobre 1854, p. 833; du 5 mars 1855, p. 518, et du 18 février 1856.

pas même de 2 litres; elle représentait environ cent cinquante à deux cents œufs de poule ordinaires. Ces œufs, dont on a découvert depuis lors bien des spécimens, appartenaient-ils à un oiseau, ou bien n'étaient-ils pas ceux d'un reptile? A cette question, les ossements enfouis dans les alluvions à côté des œufs répondaient péremptoirement; un os métatarsien du côté gauche démontrait que l'animal avait dû être un oiseau et non point un reptile. D'après quelques autres indications, on se croit en droit d'affirmer que cet oiseau était frugivore et qu'il formait un genre nouveau brévipenne, auquel on a donné le nom assez mal choisi d'Æpyornis, pour rappeler sa taille monstrueuse. Si l'on s'en rapportait uniquement à la proportion comparative des œufs, l'Æpyornis devrait avoir cinq fois la hauteur de l'autruche, c'est-à-dire 10 mètres de haut, et il serait alors bien rapproché du Roukh de Marco Polo; mais la science de l'histoire naturelle ne se croit pas autorisée à aller aussi loin, et, au nom de la physiologie et de l'anatomie générale, elle ne donne pas à l'Æpyornis plus de 4 ou 5 mètres. N'est-ce pas déjà assez prodigieux?

Les voyageurs qui ont rapporté ces œufs de Madagascar n'ont pas manqué d'interroger les indigènes, et voici les réponses qu'ils en ont unanimement reçues. A les en croire, l'oiseau existe encore, et il se retire dans les montagnes les plus inaccessibles de l'île, où on l'aperçoit de temps à autre. Quelques naturels affirment même qu'ils l'ont vu; et, bien que leur témoignage ne soit pas absolument certain, il ne faudrait pas non plus le rejeter trop à la légère. Les Malgaches ajoutent que, vu de loin, cet oiseau colossal fait l'effet d'un nuage [1]; et, revenant sans doute à des récits traditionnels analogues à ceux qu'on faisait à Marco Polo, ils prétendent que l'oiseau est assez fort pour enlever un bœuf, ce qui n'est pas très-différent d'un éléphant, bien que ce ne soit guère plus croyable. Mais, puisque l'oiseau a existé dans l'île de Madagascar, pourquoi n'y existerait-il pas encore à l'heure qu'il est? Les ossements et les œufs se sont rencontrés dans des alluvions; mais on ne peut pas dire qu'ils soient fossiles, et les alluvions semblent assez modernes pour qu'elles ne tiennent pas à un autre état du globe que l'état actuel. Buffon a parlé des condors du Pérou, qui ont jusqu'à 18 pieds de vol et qui sont de force à enlever des vaches. Une serre d'un de ces oiseaux terribles avait

[1] C'est là aussi ce que la prétendue montagne d'Ibn-Batoutah parut d'abord aux yeux effrayés des marins de son équipage. On a cru encore pouvoir expliquer cette apparence par un mirage de mer; mais à distance on peut prendre pour un nuage à l'horizon une forme insolite et démesurée; c'est l'idée la plus naturelle qui se présente tout d'abord.

près de 6 pouces de long. Si le grand naturaliste avait connu les œufs qui ont été soumis à notre Académie des sciences, il n'est pas probable qu'il eût traité de fable le Roukh de Marco Polo; et certainement il eût incliné comme nous à l'admiration et à l'estime bien plutôt qu'à la critique[1]. Je ne sais pas si les naturalistes ont eu l'occasion de mesurer exactement les œufs du condor; mais il est bien douteux qu'ils égalent ceux de l'autruche, et le condor, quoique de forme très-différente, doit être aussi inférieur qu'elle à l'Æpyornis de Madagascar.

Quoi qu'il en puisse être, voilà Marco Polo justifié sur un des points où il semblait le plus vulnérable, et le Roukh entre désormais dans le domaine des faits, non-seulement possibles, mais scientifiques. L'oiseau a existé dans des temps peu reculés, puisqu'on trouve encore ses œufs mêlés à des alluvions récentes; peut-être même existe-t-il toujours, et nous ne serions pas trop surpris qu'un de ces jours quelque hardi chasseur explorant Madagascar, comme d'autres ont exploré le centre de l'Afrique, fît présent à notre muséum de la dépouille d'un de ces oiseaux, trophée de son adresse. Ce serait un ornement pour nos collections déjà si riches; mais la démonstration essentielle est déjà faite, et les œufs y suffisent, quoique d'ailleurs l'autre complément pût être bien désirable.

Après cette longue analyse du livre de Marco Polo, étudié dans ses parties principales, je veux résumer aussi brièvement que je le pourrai un jugement impartial, qui est déjà justifié par tout ce qui précède, et qui doit être aussi, selon moi, le verdict de la postérité.

M. N. de Khanikof a dit, dans une excellente notice sur la publication de M. Pauthier, que « cinq siècles et demi se sont écoulés sans « produire de voyageur capable de disputer au noble Vénitien le titre « du plus grand explorateur du continent asiatique[2]. » C'est un bel éloge quand on se rappelle que celui qui le décerne a parcouru lui-même une partie des lieux observés par le conseiller de Khoubilaï, et qu'il y a recueilli, avec toutes les ressources de la science moderne, les observa-

[1] Voir Buffon, dans la partie des Oiseaux, article *Condor*. Buffon n'avait pu voir des condors du Pérou, et il ne dit pas même qu'on lui en eût apporté d'empaillés. Il ne fait que citer les voyageurs qui ont parcouru ces pays; tous s'accordent à attribuer au condor jusqu'à 6 mètres ou 18 pieds d'envergure. — [2] Notice de M. de Khanikof sur le livre de Marco Polo, au début. Cette notice a d'abord paru dans le *Journal asiatique* de Paris, 1866. M. de Khanikof s'est fait connaître par les travaux les plus remarquables sur l'ethnographie de la Perse. Chef d'une mission scientifique envoyée par la Russie dans ces contrées, il a pu observer de très-près les populations qui les habitent, et il a pu vérifier sur les lieux mêmes une partie des assertions de Marco Polo.

tions les plus étendues et les plus précises. Sans doute, je crois avec M. de Khanikof que personne n'a autant vu de choses en Asie que le voyageur vénitien, et que personne ne peut se flatter de les voir jamais mieux que lui; mais on peut encore généraliser cette louange et se demander si, parmi les voyageurs, non-seulement en Asie, mais sur la surface entière du globe, dans le passé ou dans les temps modernes, il en est un seul qui ait rempli son œuvre aussi complétement que Marco Polo. Quant à moi, j'ai beau vouloir lui comparer qui que ce soit, je n'en découvre pas un qui le vaille, et je trouve que les mérites les plus réels pâlissent encore à côté du sien. Il est bien entendu qu'il faut toujours l'apprécier relativement à son siècle. Évidemment, si Marco Polo renaissait à cette heure et recommençait cette immense pérégrination, son récit serait tout autre pour le XIX[e] siècle qu'il ne l'a été pour le XIII[e]. C'est la loi commune du progrès en toutes choses; et, par exemple, quelque grands que soient les historiens de l'antiquité, la science historique, telle qu'ils la comprennent et la pratiquent, est très-loin de la science telle que nous la concevons et l'appliquons de nos jours. Hérodote, Thucydide, Polybe, Tite-Live et Tacite, en sont-ils diminués pour cela? Pas le moins du monde. Il en est de même de Marco Polo; et quelques progrès qu'aient faits dans notre siècle les sciences d'exploration, sa gloire ne sera ni dépassée ni ternie. En lui, l'intelligence a été poussée aussi loin qu'elle pouvait l'être de son temps; et, favorisé par d'heureuses circonstances, il a même produit bien au delà de ce qu'on pouvait alors se promettre et même de ce qu'on pouvait croire.

De là l'incrédulité de ses contemporains, qu'on peut ne pas blâmer trop sévèrement, mais qu'il ne faut point partager; de là, dans les âges antérieurs au nôtre, cette réputation brillante, mais douteuse, qui doit désormais être remplacée par une gloire inébranlable, aussi solide qu'éclatante. L'ouvrage de Marco Polo est un de ces chefs-d'œuvre qui doivent rester des modèles et compter à jamais dans les annales de l'esprit humain. Le sujet en est d'un intérêt perpétuel; mais c'est surtout la manière dont il a été traité qui le recommande à la curiosité et à l'estime incessantes des hommes. Surtout sous la forme où nous l'a rendu M. Pauthier, ce livre doit nous plaire plus particulièrement qu'à aucune autre nation : c'est la langue française que le voyageur vénitien a employée de préférence à toute autre. Mais à cette première considération, très-flatteuse pour la vanité nationale, s'en joint une autre : c'est que ce livre est admirablement écrit et qu'il est un monument de notre langue en même temps qu'un monument scientifique.

Mais, quel que soit le mérite de Marco Polo, il n'est pas probable

qu'il ait rédigé « le livre merveilleux, » ainsi qu'on l'a longtemps nommé, à l'aide de sa seule mémoire[1]. Ce sont bien des souvenirs qu'il met en ordre; mais, quand il les dictait soit à Rusticien de Pise, soit à tel autre rédacteur plus habile, il a dû avoir sous les yeux des documents de toute sorte qu'il avait accumulés soigneusement à cette intention. On peut affirmer qu'il a dû prendre bien des notes durant ses voyages et les conserver pour l'usage qu'il en méditait. Dans un pays comme la Chine, où il trouvait tant de livres et où l'administration elle-même se plaisait aux minutieux travaux de statistique, il aura été très-facile à un homme qui savait la langue du pays, et qui entendait si bien les affaires, de s'entourer de tous les matériaux nécessaires. Quand il lisait le rapport et la requête de la reine de Quinsay à Khoubilaï, quand il vérifiait lui-même les comptes des employés du Manzi, il eût été bien extraordinaire qu'il ne gardât aucune copie de toutes ces pièces. Sa responsabilité même exigeait cette précaution, et il n'est pas possible qu'il l'ait négligée. Le soin qu'il met à taire discrètement l'objet de ses ambassades montre assez qu'il en sent toute la gravité. Enfin ce n'est pas seulement un diplomate et un voyageur, c'est aussi un négociant; il tient ses écritures, et plus tard elles lui auront servi d'un puissant secours pour des récits qui n'avaient plus rien de commercial, mais qui pouvaient toujours fournir à de hardis spéculateurs les données les plus sûres et les plus lucratives.

Peu importe, du reste, le procédé qu'a suivi Marco Polo; il a fait un ouvrage immortel, et les commentaires dont l'enrichit la science contemporaine ne font qu'en rehausser de plus en plus la valeur. C'est à ce titre que se distingue le travail de M. Pauthier, et nous devons lui en être vivement reconnaissants. Les siècles qui suivront le nôtre pourront admirer autrement que nous le grand voyageur; mais il est interdit désormais de l'admirer et de le croire davantage.

BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE.

[1] C'est ce qu'avance M. de Khanikof dans les premières lignes de sa notice, p. 5. Je ne puis adopter cette conjecture, et la multiplicité seule des noms de lieux, tous en langue étrangère, me semble devoir faire rejeter une telle hypothèse. C'est, d'ailleurs, après plus de vingt ans que Marco Polo écrit ce qu'il veut divulguer de ses voyages.